ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR

LES POÈTES BIBLIQUES,

Par Mr l'Abbé Plantier,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LYON.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Paris,	Lyon,
RUE POT-DE-FER-S.-SULPICE, 8.	GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

1842.



ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR

LES POÈTES BIBLIQUES.

Propriété.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,

IMP. DE N. S. P. LE PAPE, DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE

ET DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

AVERTISSEMENT.

Il est un travail qu'on n'a point encore entrepris sur les poètes bibliques; c'est de réunir dans une même suite de tableaux leurs portraits littéraires. Des jugements isolés et partiels, des ébauches inachevées, quelques idées fugitives, voilà le cercle dans lequel se sont renfermées jusqu'à ce jour les observations de la critique sur ces hommes

divins ; nul auteur n'a tenté pour eux ce que Laharpe a fait au siècle dernier pour les grandes muses de la Grèce et de l'Italie ; et par un étrange destin, les noms les plus glorieux dans les fastes de la poésie sont peut-être ceux à qui le goût a consacré le moins d'études.

Frappé de cette lacune dans l'esthétique sacrée, j'ai cru qu'il serait utile de la signaler à l'émulation de la science, et telle est la modeste intention des quelques pages que je fais paraître. Leur titre à la vérité suppose une idée plus hardie, et l'ouvrage en effet, répondant par sa substance à la témérité du nom qu'il porte, renferme un ensemble d'essais analytiques sur les poètes d'Israël. Mais ces esquisses, dans ma pensée, sont moins une appréciation de leur auguste objet, qu'un appel indirect à l'approfondir ; je les lance sur l'abîme, comme des fleurs destinées, si Dieu le veut, à conduire d'autres navigateurs à l'exploration du monde où je les ai cueillies.

Du reste, mes efforts, pour appeler cet heureux résultat, ne se borneront point à la publication qu'aujourd'hui je hasarde. C'est ici la base d'un édifice dont l'avenir amènera le progrès et le couronnement. Je me propose de suivre les muses bibliques, depuis le premier jusqu'au dernier anneau de la chaîne qu'elles composent ; et quand j'aurai pu toucher aux limites de cette carrière, laissant alors les dissections de détails pour m'élever à des considérations d'ensemble, je ferai succéder l'étude générale de la poésie Hébraïque à l'étude personnelle des génies qui la représentent. D'illustres observateurs, je le sais, ont déjà pénétré dans cette seconde voie ; tout le monde connaît les savantes investigations de Lowth ; mais ni ce docteur, ni ceux qui se sont plus tard engagés sur ses traces n'ont épuisé les découvertes, et par-delà les solitudes qu'ils ont interrogées, d'immenses régions nous restent encore à parcourir.

Maintenant que j'ai signalé le but de cet

écrit et les plans auxquels il se lie, je crois devoir expliquer par un mot la forme sous laquelle il se présente. Chargé d'un cours philologique dans une faculté de théologie, je me suis imposé, soit pour compléter, soit pour embellir ce premier enseignement, des travaux surérogatoires ; et chaque mois, je consacre deux conférences à des dissertations sur la littérature biblique. C'est pour remplir quelques-unes de ces séances que j'ai composé, l'année dernière, les études qui suivent ; elles ont été leçons de professeur avant de se transformer en essais d'écrivain ; et de là vient qu'elles affectent la marche du discours; elles ont emprunté ce caractère à leur destination primitive.

Lyon, le 28 Juillet 1842.

PREMIÈRE LEÇON.

CONVENANCES ET AVANTAGES D'UN COURS DE LITTÉRATURE BIBLIQUE.

MESSIEURS,

Avant d'ouvrir sur la poésie des Hébreux ses leçons immortelles, l'illustre Lowth crut devoir leur assurer, dans un discours préliminaire, des droits à se produire. En faire apprécier les convenances et pressentir les avantages, tel fut l'objet de ses premiers efforts, et l'université d'Oxford qui l'écoutait applaudit à ses paroles ; auditoire et professeur proclamèrent d'une

seule voix que les divines inspirations de David et d'Isaïe pouvaient être commentées, dans un enseignement public, avec mille fois plus de bienséance et de fruit que les ingénieuses fictions de Virgile et d'Homère.

Appelé par mes plans à parcourir cette année la même carrière que ce docteur si justement fameux, j'ai dessein d'y préluder aujourd'hui par une même ouverture. Ce n'est pas qu'en vous annonçant un cours de poésie biblique, je pense avoir dans vos esprits des préventions à combattre : l'opinion que j'ai conçue de votre sagesse me fait plus honorablement présumer de votre bienveillance ; mais c'est que ces préjugés, dont votre raison, réduite à sa seule justesse, vous tiendrait éternellement affranchis, risqueront de vous être suggérés au dehors par une fausse philosophie ; c'est qu'on vous dira peut-être dédaigneusement ailleurs : « Que signifient ces études destinées à se jouer dans de puériles dissections de la phrase biblique ? y trouverez-vous jamais rien qui nourrisse ou qui prouve? les suivre est-ce un travail, est-ce même un délassement digne d'un esprit sérieux? Les faire publiquement et comme par profession, peut-on dire que ce soit un ministère convenable dans un prêtre ? » C'est enfin, Messieurs, que si vous n'étiez pas initiés aux

motifs d'un tel enseignement comme aux espérances que nous en avons conçues, vous pourriez vous laisser un instant, je ne dis pas subjuguer, mais éblouir par ces sophismes insidieux d'une gravité sans lumière, et les honorer au moins de votre tolérance, tandis que vous devriez seulement y répondre par une profonde pitié. Tels sont vos périls qui me paraissent trop réels; telles sont mes craintes que je crois trop fondées; telles sont aussi les considérations sur lesquelles je me détermine à développer, dans cette conférence, les convenances et l'utilité d'un cours de littérature Hébraïque.

Une première raison de convenance me paraît exister dans la céleste origine et le caractère sacré de cette littérature même. S'il est une chose qui frappe l'observateur, quand il considère l'objet de nos études nationales, c'est l'immense part qu'on y décerne à la littérature humaine et profane. Tous nos athénées sont, pour ainsi dire, autant de sanctuaires à la gloire des génies dont les ouvrages réunis composent ses trésors. Non-seulement elle fait de leurs écrits le fonds général sur lequel notre jeunesse entend rouler, pendant près de dix ans, presque toutes les leçons littéraires de nos institutions et de nos lycées; on lui réserve encore les honneurs principaux de l'enseigne-

ment supérieur : nulle branche intellectuelle ne compte proportionnellement autant de chaires au sein de nos académies, et telle est la variété des cours consacrés à lui donner des organes, telle est l'immensité du cercle sur lequel, dans nos Facultés, on l'exploite, qu'on l'embrasse, et dans tout l'ensemble des divisions qui la partagent, et dans la multiplicité sans mesure des formes qu'elle affecte; qu'on l'étudie dans tous les idiomes qu'elle a parlés et jusque dans les langues les plus irrégulières et les plus barbares; qu'on la suit, et dans tous les siècles où paraissent empreints quelques-uns de ses vestiges, et sur chacun des théâtres qui virent tour-à-tour ses différentes inspirations éclore; qu'on dévoile en un mot à l'attention publique, par des études comparées ou solitaires, tout ce qu'elle a jamais fait entrer de productions curieuses ou de monuments immortels dans l'héritage de chaque peuple, comme dans les fastes généraux de l'esprit humain.

Certes, Messieurs! que dans l'instruction publique on fasse aux purs travaux de l'homme un aussi glorieux apanage, il s'en faut que je le désapprouve. Mais aussi, je le demande, puisqu'on donne un si grand nombre de représentants aux lettres humaines, ne convient-il pas qu'un prêtre au moins, dès que sa position le lui permet, s'élève pour représenter la

littérature divine? Pendant que des milliers de voix répètent les hymnes de la terre à l'oreille des peuples, serait-il juste que nul écho ne leur fît entendre et goûter les saintes harmonies du ciel? Les inspirations du Très-Haut méritent-elles moins d'égards que celles du génie, et suffira-t-il que l'origine de nos poésies bibliques, en les marquant d'un sceau divin, leur ait transmis des titres plus sacrés à la vénération du monde, pour que nous devions les proscrire de nos grandes études, et nous interdire de les présenter jamais, par l'organe de l'enseignement, à l'admiration de la patrie? Ah! Messieurs, vous le sentez, un tel ordre de choses outragerait les plus impérieuses bienséances et renverserait les droits les plus inviolables. Plus augustes que des poètes vulgaires, nos prophètes ne sauraient être plus maltraités sans injustice; et quand je songe à la grandeur originelle de leurs écrits, quand je considère sur leur front la lumière et l'empreinte du Dieu dont le souffle les inspira, transporté d'un intérêt involontaire, je ne puis m'empêcher de dire à leurs muses: Non, non, Filles des Cieux, vous ne pouvez être entièrement délaissées sur la terre, et vos lyres ne doivent point ici-bas rester muettes, faute d'admirateurs qui vous prient d'en évoquer les accords. Votre dignité demande des hon-

neurs ; et voici qu'à ce titre mon dévouement vous est acquis. Autant que le pourra ma faiblesse, je veux vous associer aux faveurs publiques de ces muses profanes, dont vous êtes les aînées, et désormais le théâtre de mon enseignement vous appartiendra comme un temple où l'on vous honore. Je le sais, hélas ! l'autel que je vous consacre sera, pour ainsi dire, sans gloire ; l'encens que je vous brûlerai, sans parfums; le nombre des adorateurs que je vous gagnerai, sans rapport avec la foule de ceux qui s'en iront toujours sacrifier aux génies de la terre. Mais enfin vous aurez pour partage quelque chose de plus que le néant ; vos droits seront proclamés et reconnus ; la noblesse de votre sainte origine ne restera pas sans hommages ; et si, comme la vérité, cet autre ange du ciel, vous ne cessez pas pour cela de vivre en étrangères dans le monde, vous pourrez du moins dire avec elle, que vous n'y demeurez pas sans interprète ni sans asile.

Au reste, Messieurs, oubliât-on le fait qui me suggère ces sentiments ; fermât-on les yeux sur la divine inspiration de notre littérature biblique; elle aurait encore, dans les seules richesses de sa nature, des titres mille fois suffisants à des études publiques. Comme toutes les poésies Orientales dont elle est la fleur, elle se présente à l'imagination sous des couleurs qui l'en-

chantent, et par un trait que nulle autre ne partage, constamment étrangère à tout objet comme à tout ornement frivole, elle ne s'environne jamais que du mérite le plus sérieux et de l'intérêt le plus solennel. Intérêt dans la dignité de ses auteurs : et tantôt c'est une merveilleuse héroïne, comme la libératrice de Béthulie ; tantôt un sublime thaumaturge, comme Moïse ; tantôt un illustre monarque, comme David ; tantôt un berger, mais un berger devenu prophète, comme Amos, et toujours, chose digne de remarque ! un homme, en qui le caractère individuel s'efface sous l'autorité d'un ministère public, et dont la voix s'élève moins sur les inspirations d'un enthousiasme solitaire, que sur les vœux de la patrie dont il est l'interprète, ou sur l'ordre du Très-Haut qui le fait son ambassadeur. Intérêt dans la magnificence des situations : et jamais son poète ne chante que sous le pavillon des camps ou sur des champs de bataille, au sein de légions impatientes de combats, quand elles ne sont pas enivrées de victoire ; ou sur un lit de mort, en présence d'une famille ou d'une nation qui pleure son agonie ; ou dans les solennités religieuses de tout un peuple, rassemblé pour l'entendre autour du même autel. Intérêt dans la sublimité de sa mission : et de chaque élan de son génie elle fait, pour ainsi dire, un

saint effort de zèle ; le seul but qu'elle se propose, c'est la moralité des peuples, et tant s'en faut qu'elle aspire jamais à corrompre les cœurs par de licencieux écrits, qu'elle n'oserait même se borner à flatter les imaginations par des compositions légères. Intérêt enfin dans la gravité de son objet : et tandis que d'autres se plaisent à célébrer des divinités fantastiques ou de romanesques héros, des aventures imaginaires ou des faits qui, précieux pour un peuple, languissent indifférents pour le reste du monde, elle ne sait, dans sa philosophie, que se nourrir de principes éternels ; dans sa religion, que publier la gloire du Dieu véritable, annoncer ses oracles et répéter ses leçons ; dans son histoire enfin, qu'immortaliser des évènements également faits pour emporter la foi, l'admiration et l'amour de l'univers : la foi, par les caractères de vérité dont ils sont empreints ; l'admiration, par la grandeur et le merveilleux qui les entourent ; l'amour, par la mystique affinité qui les unit à l'humanité tout entière, et rattache pour chaque mortel à leur souvenir tout le prix et tout le charme d'une tradition de famille.

Combien donc elle peut justement prétendre au privilége d'un cours qui la commente ! Organe de la vérité, messagère du Très-Haut, tutrice incorruptible des mœurs et de la vertu, prêtresse de la patrie.

muse de l'humanité, symbole enfin le plus grave et le plus auguste du génie poétique et du beau littéraire, quel ensemble de grandeur incomparable ! et si, malgré tant de gloire, on la jugeait indigne des faveurs d'une chaire, quelle poésie ne devrait pas renoncer à la solennité de nos enseignements académiques? Sans doute les poètes immortels de l'Italie et de la Grèce possèdent des droits aux commentaires publics dont les honorent le goût et la science; des chefs-d'œuvre, où la perfection de l'art s'unit à l'éclat du génie, voilà leurs titres, et ces titres sont imposants. Mais, certes ! en citerez-vous un seul qui se distingue, comme chacun de nos écrivains sacrés, par ce fonds toujours solide, par ce but toujours utile, par ces formes toujours pudiques et le plus souvent sublimes, par cette délégation toujours prophétique ou nationale, par cet intérêt toujours *humanitaire*, passez-moi l'expression ; et s'il est vrai, comme on ne peut le contester, que notre poésie biblique réunit seule tous à la fois ces glorieux caractères ; s'il est vrai qu'on ne saurait trouver ailleurs plus de richesse littéraire soutenue d'une plus haute dignité morale, comment refuserions-nous aux poètes de Jérusalem qui la représentent, ces honneurs de l'Athénée que nous décernons aux poètes de Rome et de Théos ? Est-

ce aux ombres les plus dignes des apothéoses de la critique à ne jamais être évoquées pour ce triomphe, et faut-il que les poésies d'une nation trouvent d'autant moins de place dans les grands travaux de la littérature, qu'elles peuvent leur offrir un plus intéressant objet, et que, par un mérite sans exemple, elles appellent, avec l'admiration des hommes de goût, la vénération des esprits sérieux et le culte religieux des peuples?

A cette raison, puisée dans l'origine et la grandeur de la littérature Biblique, s'en ajoute une autre prise du côté du sacerdoce. S'il est, en effet, une poésie qui doive être familière au lévite chrétien, c'est incontestablement celle de nos livres sacrés. On passerait, à la rigueur, au prêtre de ne pouvoir raisonner sur le génie et les ouvrages de Simonide ou de Pindare ; la connaissance de ces auteurs n'entre ni dans les dépendances de son ministère, ni dans les bienséances de son auguste état. Mais qu'il fût étranger au mérite littéraire d'Ezéchiel ou de Jérémie, c'est ce qu'on ne saurait lui permettre. Je ne sais quel instinct de délicatesse et de foi nous dit que, dépositaire par vocation de nos livres sacrés, il doit être par son savoir le confident de toutes leurs richesses, même artistiques ; et cet instinct est si général et si vrai, qu'un prêtre qui refuserait de s'en faire une loi, qu'un prêtre qui, par

une gravité fausse, ferait le méprisant pour la littérature de nos livres saints, se verrait condamné par la raison, qui lui reprocherait de se montrer ainsi dédaigneux à cueillir des fleurs que l'Esprit saint lui-même ne s'est pas montré dédaigneux à répandre; condamné par les exemples et l'autorité des plus illustres Docteurs chrétiens, qui, tous, par l'effet d'une même vénération pour l'Écriture, ont mêlé dans son étude, une pieuse curiosité de goût aux respectueuses recherches de la science, et passé de la discussion de son texte à l'analyse de ses beautés; condamné enfin par la malignité même du siècle et des impies, qui ne manquent jamais de sourire méchamment quand ils voient un prêtre moins initié que certains critiques du monde, aux secrets littéraires de cette Bible qu'il devrait cependant mieux connaître, puisque c'est à lui qu'est remis le soin de la glorifier et de la défendre.

Après cela, Messieurs, je vous le demande, comment un esprit raisonnable ne verrait-il dans un cours de littérature sacrée qu'une frivolité peu digne de ce sacerdoce auquel vous aspirez et dont je suis revêtu? Les mêmes convenances qui vous obligent à l'étudier, ne nous autorisent-elles pas à vous en instruire? et si l'ignorance de ses beautés devait enlever à votre science un complément honorable, notre silence sur ses ri-

chesses n'établirait-il pas dans notre enseignement une déplorable lacune ? Oui, Messieurs, ces deux effets s'enchaînent ; ces deux bienséances se lient, et, chose aussi vraie qu'elle est digne d'attention, vous répondrez d'autant mieux à celle du prêtre, que nous répondrons mieux nous-même à celle du professeur. Où trouverez-vous, en dehors des leçons dont je parle, un moyen facile et sûr de prendre sur la poésie biblique ces notions qu'il vous convient si hautement de posséder ? Est-ce dans l'enseignement des écoles ? Au sein des écoles, on doit plus étudier le fond que les surfaces de l'Ecriture, et ce qui doit exister existe d'ordinaire, c'est-à-dire que les cours bibliques y roulent généralement sur la fixation du sens, sur l'apologie de la doctrine, sur la solution des difficultés logiques ou grammaticales, et que si l'on vous parle jamais du mérite *littéraire* de nos écrivains sacrés, il faut de rigueur qu'on se borne à des indications vagues et fugitives. Est-ce dans vos études solitaires ? Ah! vous le savez, pendant ses cours classiques, on songe à nourrir son intelligence et presque pas à l'embellir ; les travaux de théologie tuent les travaux de littérature, même sacrée ; et quand on ne délaisse pas entièrement ceux-ci, du moins on n'y porte qu'un esprit divisé, que des moments épars et rompus, c'est-à-dire

qu'un ensemble et de temps et de force, incapable de vous mener loin, quand on ne peut s'aider de ressources étrangères. Et n'espérez pas qu'entrés dans le ministère, vous pourrez mieux vous familiariser avec cette sainte littérature à laquelle vos premières études vous auront initiés à peine; au lieu de diminuer les obstacles, cette seconde moitié de notre existence les multiplie. Ou le temps vous est alors enlevé par la multitude et la continuité des affaires; ou l'attrait est détruit par le besoin des distractions et l'abattement des fatigues; ou les instruments littéraires, indispensables pour cette étude, vous sont refusés par je ne sais quelle pénurie fatale qui neutralise tous vos projets. Tantôt vous manquez de règles et de notions sur le beau pour vous guider; tantôt d'une assez vive pénétration pour appliquer tout seuls et de vous-mêmes les principes dont vous pouvez avoir le sentiment; tantôt enfin d'ouvrages analogues qui puissent vous frayer la route et vous apprendre ce qu'on a déjà découvert dans les champs de la poésie biblique.

Voilà, Messieurs, oui, voilà dans quel inévitable réseau de difficultés, d'indigence et de dégoûts vos plans d'études bibliques seront enveloppés par votre ministère, si vous remettez à cette époque le soin de les réaliser. Et qu'arrivera-t-il? c'est que le plus souvent

vos résolutions iront échouer contre les écueils que je vous signale ; c'est que peut-être, au bout d'un certain temps et par une absurde philosophie, vous vous ferez, avec quelques amis, un secret honneur de mépriser cette littérature sacrée que vous ne pourrez plus apprendre ; c'est enfin, qu'incapables d'en parler jamais avec une profondeur digne de vous, ni satisfaisante pour les hommes instruits du siècle, vous vous renfermerez dans ces idées banales que tout le monde répète presque en mêmes termes comme d'invariables formules ; idées aveuglément reçues, aveuglément transmises ; idées qui s'arrêtent à flotter sur la mémoire, comme des pétales de fleurs sur les eaux d'un bassin, et dont l'esprit souvent ne comprend pas le sens et presque jamais ne se fait une conviction ; idées qui, dans leur généralité vague, n'apprennent rien sur le détail de nos poëmes sacrés et le talent de leurs auteurs ; idées, enfin, qui même ne nous révèlent pas le génie propre et les caractères distinctifs de la poésie Hébraïque envisagée dans son ensemble ; puisque, se bornant à nous la peindre avec des élans brisés et rapides, de solennelles images, une certaine lumière Orientale, elle ne dit rien en cela qui ne convienne également à toutes les littératures de l'Asie, et ne puisse s'appliquer avec autant de justesse au Diwan de Moténabbi qu'aux saintes visions du fils d'Amos.

Assistez-vous, au contraire, à des leçons de littérature sacrée? Grâce à leurs développements, les quelques notions, déposées dans votre esprit par les traditions de l'école, deviennent tout à la fois mieux comprises, parce qu'on vous explique le sens trop souvent mystérieux des termes qui les expriment; mieux senties, parce qu'on les justifie à vos yeux par des applications; plus étendues, soit parce qu'on vous découvre les différents détails compris dans ces linéaments généraux, soit parce qu'on agrandit l'horizon de ces premières idées par de nouveaux aperçus; plus caractéristiques enfin, parce qu'à cette ébauche indécise, où mille poètes profanes peuvent, aussi bien que nos poètes sacrés, reconnaître leur image, le professeur substitue un portrait où la poésie Hébraïque trouve seule sa ressemblance; et qui vous apprend, à vous-mêmes, à la distinguer de toutes les autres poésies Orientales. Ce n'est pas à dire sans doute, que vous deviez puiser à cet enseignement une science consommée : vous le promettre serait une déception. Mais au moins pourrez-vous recueillir, et cela, sans autre sacrifice de temps que celui que vous êtes appelés d'ailleurs à nous faire, sans autre travail que celui d'écouter et de prendre quelques notes; vous pourrez, dis-je, recueillir, sur la critique littéraire de nos

livres saints, et sur les auteurs qui s'en sont occupés, un ensemble de règles, d'observations et de renseignements, qui, sans être complet, sera cependant mille fois plus instructif que toutes ces banalités en circulation dans le monde. Vous verrez ensuite vos travaux à venir, développer cette première semence qu'ils eussent été vraisemblablement incapables de créer, et quand, du reste, elle demeurerait telle quelle, vous y trouveriez encore l'avantage d'être par là mis à même de vous mesurer plus honorablement qu'on ne le fait d'ordinaire avec les littérateurs du monde, sur ces questions toutes de notre ressort : heureuse prééminence, qui fera, je ne dis pas votre gloire personnelle, mais une recommandation de plus pour le corps lévitique, un nouvel ornement pour le caractère sacré dont vous serez alors, comme moi, revêtus.

Voilà pour les convenances du cours que je vous propose. Un mot maintenant sur son utilité proprement dite.

Voyez-le d'abord déposer accessoirement, dans votre intelligence, les plus graves idées. Sans doute, s'il devait s'arrêter à l'écorce de son objet, sans rien dire ni de la sève qui l'anime, ni des affinités qui le rattachent aux autres branches de la pensée humaine, un semblable cours ne serait qu'un jeu puéril, qu'une déclama-

tion frivole, sans intérêt pour les esprits sérieux, et sans fruit pour quiconque aurait le malheur de l'entendre. Mais celui qui le professe porte-t-il, dans sa critique, cette mesure de philosophie à laquelle elle se prête, embrasse-t-il la matière qu'il exploite dans tout l'ensemble de ses caractères, de son génie et de ses contacts? son enseignement devient alors un imposant exercice, et ramène dans son cercle, avec les considérations les plus élevées, les recherches et les discussions les plus importantes. La littérature est comme cet Océan qui touche au sol de tous les mondes; qui veut en faire le tour, peut descendre dans tous les grands ports et cueillir des fleurs sur tous les rivages.

Tel sera notre bonheur, si nous y tenons, en étudiant la poésie biblique. Il est peu de divisions dans le monde intellectuel, passez-moi la figure, que nous ne puissions effleurer au moins, dans notre marche littéraire, parce qu'il n'en est aucune à laquelle la poésie sacrée ne se lie. Elle tient aux questions de philologie, par les pauvretés ou les ressources de son idiome; à la philosophie, non-seulement par ses doctrines, mais encore par le problême de ses causes et de ses influences; à la morale, par l'apostolat qu'elle exerce et les caractères qu'elle retrace; à la Religion, par les dogmes qu'elle exprime et les oracles qu'elle profère;

à l'histoire par les circonstances qui provoquent ses différentes inspirations, par les faits qu'elle raconte ou les révolutions qu'elle présage : et voilà tout autant de régions où nous pourrons faire, en passant, des excursions intéressantes et de précieuses récoltes. Assurément, puis-je vous dire avec un ancien, nous n'abattrons ni toutes les forêts, ni toutes les moissons dont ces champs sont couverts ; c'est-à-dire que nous ne pourrons faire sur chacun de ces grands objets des dissertations approfondies. Nous nous bornerons à prendre ce qui sera nécessaire pour compléter notre critique, et ces digressions toujours rapides n'occuperont, dans nos études, que la place d'un épisode dans un poëme. Mais encore nous amèneront-elles, si fugitives qu'on les suppose, à jeter sur une foule de hautes questions, un certain nombre de ces idées générales, de ces vastes aperçus, de ces principes féconds que Guénard appelle des livres abrégés, et qui, décomposés, approfondis par la réflexion, finissent par ouvrir un trésor immense de pensées, dont ils portent les éléments dans leur sein, semblables à ce germe merveilleux que les livres sacrés de l'Inde nous montrent formant de sa substance et de ses débris le roi des esprits et le monde.

Outre cette richesse étrangère, un cours de littérature biblique vous appropriera les richesses mêmes de

nos poètes sacrés. Que vois-je d'abord dans ces auteurs? C'est l'existence d'une tactique littéraire. Il est vrai, leur langage a quelque chose d'inculte ; leur chaleur tient parfois d'une apparente ivresse; leur allure affecte de l'indépendance et se permet fréquemment des écarts ; en un mot, je ne sais quelle ombre d'incohérence et d'irrégularité règne aux surfaces de leurs compositions, et je conçois que, si, pour juger de leur marche poétique, on s'arrête à l'incorrection de ces dehors, on dira qu'elle échappe à l'analyse et qu'il serait impossible à la critique de la réduire en système. Mais pénétrez-vous plus avant, discutez-vous avec plus de profondeur et d'ensemble ces accidents superficiels dont vous ne pouvez, au premier coup-d'œil, saisir le nœud, vous voyez l'enthousiasme de nos poètes bibliques, semblable à ce coursier fougueux, mais docile, obéir jusque dans ses bonds les plus désordonnés à l'autorité d'un frein qui le mène. Cette apparence de chaos qui pesait sur leurs écrits se dissipe, et le secret de leur génie, auparavant insaisissable, s'élève enfin pour vous à la régularité d'une théorie. Si cette théorie exista dans nos écrivains sacrés, comme principe ou comme simple sentiment, s'ils la suivirent par instinct ou par réflexion, si la patience de ses calculs se mêla dans leur âme à inspiration divine qui les

transportait, c'est ce que nous ne pouvons décider. Mais au moins pouvez-vous appuyer la certitude de son influence inaperçue ou réfléchie, sur l'évidence de certains faits qui la supposent ; et tel est, au sentiment des plus illustres critiques, tel est, avec la perfection de ses moyens, le bonheur de ses applications, qu'elle conduit nos poètes bibliques aux plus glorieux triomphes de l'art par ses plus sublimes effets.

Eh bien ! rechercher cette méthode sera l'un des premiers objets de nos études ; la définir, une des premières conquêtes de nos efforts : et ne comprenez-vous pas quel sera pour nous le prix de cette découverte ? Une fois instruits des procédés littéraires de nos écrivains bibliques, nous les leur verrons appliquer ; nous entrerons dans l'intimité de leur vie poétique, leur génie se remettra sous nos yeux au travail ; tour-à-tour, ils traceront leurs plans, combineront leurs moyens, mettront, pour ainsi dire, en jeu leurs diverses puissances ; en un mot, athlètes de la pensée, ils redescendront à notre voix dans l'arène pour déployer, avec tout ce que leur force a d'immense, tout ce que la gymnastique intellectuelle, selon le mot de M. Villemain, peut avoir de sublime ; et ce spectacle de leurs mouvements aura pour nous le double avantage d'un plaisir et d'une leçon. Nous

rendre compte de leurs triomphes littéraires, ce sera nous apprendre à les partager. Grâce à leurs exemples, l'une des gloires du beau, nous prendrons, sur le beau même et ses sources, un ensemble de notions d'autant plus lumineuses, que nous ne les aurons pas étudiées dans les vagues préceptes d'une poétique, mais dans des faits qui se touchent; d'autant plus précieuses, qu'appuyées sur l'expérience et les succès de modèles magnifiques, elles nous inspireront une vénération nouvelle pour ces lois éternelles du goût, de nos jours si combattues et si injustement repoussées par je ne sais quelles doctrines barbares, comme une entrave embarrassante pour le talent, comme un joug qui le tue.

Ce sera peu de vous initier au secret de cette marche; le cours dont je vous parle vous pénètrera de l'esprit et du genre de nos poètes sacrés, et cet avantage doit vous être le plus cher, parce qu'il doit être aussi le plus précieux à l'Église.

Vous confierai-je ici l'une de mes douleurs? C'est de penser qu'entraînés par de sublimes exemples qu'ils ne comprennent pas et qu'ils imitent mal, quelques jeunes orateurs chrétiens ont égaré leur parole. D'un genre qui peut être utile entre les mains de certains génies à part et pour un auditoire d'exception,

ils ont fait un abus, et la chaire les a vus détruire le vrai langage et dénaturer l'objet de l'éloquence évangélique. Au lieu de se conformer aux traditions oratoires de nos pères et de puiser ses inspirations aux mêmes sources ; au lieu d'annoncer, à leur imitation, les articles incontestables du symbole et la pure doctrine de Jésus-Christ, sans aucun mélange de pensées personnelles et d'opinions incertaines ; au lieu de combattre, comme eux, les doctrines du mensonge plutôt par un exposé contradictoire, mais édifiant de la foi, que par une discussion toute profane de l'erreur même ; au lieu de développer, sur leur modèle, ces vérités imposantes du Christianisme dont l'effet serait si propre à rétablir l'énergie de la conscience, en lui donnant pour auxiliaires les espérances ou les terreurs de l'avenir ; au lieu de proclamer ces grandes règles des mœurs, dont le commentaire accuserait aujourd'hui tant de désordres dans le monde, et pourrait dissiper tant d'illusions jusque dans la piété même : hélas ! par un écart étrange, la prédication dont je parle expose souvent des sentiments libres et douteux avec plus d'intolérance qu'elle n'exposerait des principes obligatoires et les définitions d'un concile. Elle substitue des théories sur le Christianisme aux oracles du Sauveur,

dont elle ose à peine prononcer le nom. Elle se mesure philosophiquement avec l'erreur, sans que l'Evangile entre pour rien dans la lutte, et disserte dans une chaire chrétienne, comme on l'eût fait dans une ancienne école de la Grèce. Elle abandonne enfin dédaigneusement à ce qu'elle appelle les orateurs vulgaires le soin de présenter la religion sous un aspect pratique, se réservant, comme un privilége, l'habitude de la montrer sous une face tout artistique ou purement rationnelle ; et telle est son illusion, qu'à ses yeux un prêtre de génie comprendrait mal le but actuel de son ministère, s'il n'en trahissait la fin la plus réelle et ne s'interdisait les salutaires leçons du moraliste et les saints élans de l'apôtre, pour s'enfermer dans les vagues spéculations du philosophe ou les frivoles tableaux du poète.

Faussée dans son objet, elle ne l'est pas moins dans ses couleurs. Qu'elle ait emprunté quelques teintes au langage de l'époque pour s'en faire mieux goûter, ce n'est point ce que je blâme : mais, en usant d'un droit elle s'est précipitée dans des excès. C'est peu qu'on la trouve tantôt épigrammatique et violente, comme le langage d'un tribun, et tantôt vague et rêveuse comme la mélancolie ; tantôt affectant les formes d'une métaphysique insaisissable, et tantôt le luxe nuageux

d'une intempérante poésie ; tantôt étudiée jusqu'à l'afféterie, et tantôt familière jusqu'à la trivialité ; toujours enfin tourmentée dans ses expressions jusqu'à sortir de la justesse et de la nature, ou tellement surchargée de locutions et de termes ténébreux, qu'on aurait à chaque instant besoin d'une paraphrase ou d'un glossaire pour en comprendre le sens : c'est peu, dis-je, qu'elle soit frappée de toutes ces plaies, on la voit encore, par un défaut plus déplorable, négliger de fondre dans son style le divin langage de l'Ecriture. Dieu ne parle plus assez bien, ce semble, pour son génie ; on dirait qu'elle espère faire plus de bruit avec une faible voix d'homme qu'avec le tonnerre du ciel ; et tandis que dans la parole de nos anciens orateurs l'élocution biblique découlait à pleins bords, vous ne rencontrez le plus souvent dans la sienne qu'une profane imitation du style de nos gazettes, ou je ne sais quel jargon technique, déplorable assemblage d'expressions empruntées au langage de toutes les sciences, excepté celle de la croix.

Vous sentez, Messieurs, je l'espère, la justesse de ces traits, et par suite vous devez comprendre avec la gravité du mal qu'ils décrivent, l'importance pour vous d'échapper à ses atteintes. Et quel moyen plus propre à vous garantir de ce malheur que des leçons

de littérature biblique ? à quelle source plus heureuse puiserez-vous et cet aliment naturel et ce ton véritable de la parole évangélique ? Ah ! Messieurs, les prophètes vous apprendront, dans ce cours, à ne pas distinguer le but et la mission du talent, des obligations du ministère et du saint objet du zèle. A l'aspect de ces hommes, dont la poétique consiste, avant tout, dans le respect du devoir et de la volonté suprême ; de ces hommes qui ne parlent jamais en leur nom, mais toujours en celui du Très-Haut qui les envoie, et se feraient un crime d'altérer, par le moindre alliage de leurs pensées mortelles, les célestes révélations de l'Esprit saint dont ils sont les organes ; de ces hommes, qui, dédaignant de parler pour se faire admirer ou pour plaire, ne paraissent, au sein des peuples, que pour éclater contre leurs crimes et les faire rentrer, au bruit des foudres divines, dans le sentier du bien dont ils se sont écartés ; de ces hommes enfin, qui, placés également au-dessus des craintes de la faiblesse et des calculs de l'amour-propre, tonnent contre les vices des grands avec autant de liberté que contre les débordements du vulgaire, et qui, dans l'alternative, ou de provoquer le courroux des rois, ou de les autoriser dans leurs désordres, ou de mourir, ou de se taire, ne balancent jamais à

préférer le sacrifice de la vie à la transaction même du silence ; vous vous écrierez épris de l'admiration la plus exaltée : O noble et saint emploi du génie ! ô pur et vrai modèle de l'éloquence apostolique ! Hommes divins ! vous ne m'inspirerez pas un enthousiasme stérile, et je marcherai sur vos traces. Votre mission fut la mienne ; mon apostolat sera le vôtre. C'en est fait, je veux, comme vous, annoncer exclusivement les vérités de mon Dieu ; les annoncer avec précision, sans les exagérer, mais également sans les adoucir ; les annoncer avec zèle, et pour être utile à mes frères ; les annoncer avec indépendance, sans aveugle complaisance pour les fantaisies du siècle ; et si jamais ma franchise et ma doctrine trop évangéliques viennent à choquer la délicatesse ou d'une foi mal éclairée, ou d'une impiété superbe, ou d'une ombrageuse immoralité, je répèterai ces pensées d'un apôtre, digne continuateur de votre courage et de votre désintéressement : *Ce qui m'importe n'est pas d'être bien jugé par les hommes, mais de remplir mon ministère ; et malheur à moi, si par égard pour l'opinion, je n'annonce pas le pur Evangile de Jésus-Christ! Anathême à mon orgueil, si, rougissant de la croix de mon Dieu, je vais chercher ailleurs le fond de mes discours et mes titres à la gloire !*

Avec l'esprit de nos poètes sacrés, vous prendrez leur génie. En même temps que, par des études générales, vous formerez votre genre sur le fond de leur manière ; par des études particulières nous nous emparerons du détail de leurs richesses. L'analyse de leurs passages les plus brillants, et ces fragments ne sont pas rares, amassera dans votre mémoire tout un trésor de souvenirs précieux ; et plus tard, quand vous traiterez un sujet, vous tirerez à propos, de ces réserves bibliques, des textes pour appuyer vos paroles, couronner vos développements et donner à votre langage un caractère plus auguste ; des faits, pour mêler du dramatique à vos discours ; des images, pour colorer votre élocution ; des traits brûlants, pour donner des ailes de flamme aux ardeurs de votre enthousiasme et de votre zèle ; enfin des expressions énergiques ou pittoresques, pour revêtir toutes vos pensées, de manière à ce que le tissu de votre style oratoire ne soit qu'un enchaînement continu de réminiscences prophétiques, et qu'on puisse prendre chacune de vos compositions pour une page détachée de nos divines Ecritures.

Oui, Messieurs, voilà le résultat incontestable des leçons que je vous propose ; et je vous le demande, quelle recommandation magnifique une aussi belle

espérance ne donne-t-elle pas au cours qui l'autorise ! Réduisez tous ses effets à ce dernier avantage ; oubliez que, dans ses rapports avec l'Ecriture, il doit lui rendre un honneur dont elle est digne autant par la sainteté de son origine que par la sublimité de sa nature ; oubliez que, dans ses rapports avec notre saint état, il doit nous mettre à même de répondre aux plus impérieuses bienséances ; oubliez que, dans ses rapports avec notre intelligence, il doit l'orner d'une foule de connaissances aussi graves que précieuses ; ne voyez que cette influence morale et littéraire sur votre prédication future, n'est-ce pas assez et mille fois assez, pour lui créer un titre à l'existence et des droits comme sacrés à la bienveillance de votre accueil ? Non, Messieurs, nuls fruits plus importants ne sauraient vous rendre une institution plus chère. Laissez-le librement vous abreuver de la sève prophétique, et vous dérobant à cette fatale décadence qui me paraît menacer la chaire, vous conserverez, chacun pour votre part, au ministère de la parole, avec ses caractères naturels, sa grandeur et sa puissance primitives. Alors vous paraîtrez dans la tribune évangélique, non point avec les timidités ou la présomption d'un sage, mais avec la noble indépendance et la modeste autorité d'un apôtre ; alors vous ne fixerez

point l'objet de vos discours sur des considérations d'amour-propre, ou sur les bizarres caprices d'une époque, mais sur les saintes nécessités du zèle et les grands intérêts de la foi ; alors votre parole sera plus consolante pour l'Eglise, parce qu'elle sera plus évangélique ; plus utile aux fidèles, parce que vous leur romprez vraiment le pain fait pour nourrir les enfants de Diéu ; plus goûtée des peuples, parce qu'ils y reconnaîtront, comme par instinct, les accents de leur Seigneur et de leur Père ; plus propre même aux grands triomphes de l'éloquence, parce que vous n'aurez plus seulement à faire entendre la voix impuissante de l'homme, mais cette voix toute puissante de Dieu, dont il est dit qu'elle renverse les cèdres, qu'elle ébranle les monts et les déserts, qu'elle excite et qu'elle apaise à son gré les incendies et les tempêtes ; alors les auditeurs, au lieu de n'emporter de vos discours que l'impression d'un éblouissement vague et sans idées, ou le souvenir de quelque frivolité poétique, en sortiront le remords et la componction dans le cœur, et tout frissonnant encore, comme ce proconsul, du tonnerre des justices divines que vous aurez fait gronder sur leurs têtes ; alors enfin chacun de vous sera, dans la chaire chrétienne, ce qu'il doit y paraître, c'est-à-dire l'organe de la vérité, l'inter-

prète du devoir, le conseiller des vertus, la terreur du désordre, l'ange du Testament, l'ambassadeur de Jésus-Christ, le maître et le réformateur des peuples.



DEUXIÈME LEÇON.

ÉTUDE SUR LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

MESSIEURS,

Inaugurer un cours de littérature sous les auspices de la grammaire ; préluder aux doux sons de la lyre par le jargon sauvage de la philologie ; vous faire passer enfin par une morte analyse de la langue Hébraïque, pour vous introduire dans les régions enchantées de sa poésie, ne serait-ce pas, à votre avis, une intention bien étrange, et devrait-on sans effroi vous

annoncer ce sujet, où la bizarrerie le dispute, ce semble, à la stérilité ? Il faut cependant que je l'avoue, cette aventureuse pensée est aujourd'hui la mienne. Je viens définir en termes à moitié techniques, c'est-à-dire dans un langage à demi-barbare, les difficultés et les ressources qu'offrit à nos écrivains sacrés l'idiome de leur patrie ; et, l'ajouterai-je ? telle est mon espérance ou mon illusion, encouragée par le pressentiment de votre bienveillance, que je compte justifier, à vos yeux, la singularité de ce préliminaire par l'exposé de son motif, et, par quelques prestiges d'imagination, vous soustraire à l'ennui dont son apparente aridité nous menace. Vous traverserez, il est vrai, le désert ; mais vous comprendrez bientôt, j'en ai la confiance, que c'est l'avenue nécessaire de la terre promise ; et peut-être, avec cette conviction, la rencontre inopinée d'une manne tombée des cieux vous empêchera-t-elle de murmurer contre votre guide, plus heureux que ne le fut autrefois le conducteur d'Israël.

Pourquoi d'abord étudier la langue de nos poètes bibliques avant d'étudier ces poètes eux-mêmes ?

Nous en avons besoin pour apprécier avec justesse leur mérite littéraire. Qu'est-ce en effet qu'une langue ? C'est un instrument au service de la pensée ; et,

chose digne d'attention ! c'est un instrument qu'on ne fait pas, mais qu'on accepte. Chaque auteur le reçoit de la main des peuples qu'il se propose de charmer ou d'instruire, et toujours à l'inviolable condition de le respecter. Riche ou avare, aigre ou sonore, régulier ou barbare, n'importe ; on ne lui permet jamais que de s'en servir avec adresse, et non point de déranger les pièces qui le composent. Cette langue a ses mots, il faut de rigueur qu'il les emprunte ; elle a son génie, il doit y proportionner le sien ; elle a ses règles de syntaxe et d'analogie, c'est force qu'il en subisse la chaîne ; et si jamais, dans le délire et l'indépendance de son enthousiasme, il essaye de secouer ces fers pour se créer un idiome à part, il ne peut faire absoudre, aux yeux mêmes de la philologie la plus indulgente, les écarts de son langage qu'en les rattachant aux exceptions prévues par les lois mêmes qu'ils transgressent.

Telle est, passez-moi l'expression, la tyrannie des langues, et que suit-il de là ? C'est, comme l'a dit un grand littérateur, que le génie des poètes est nécessairement modifié par leur idiome ; c'est qu'ils sont emprisonnés par son despotisme dans un cercle d'effets et souvent de défauts dont ils ne peuvent sortir ; c'est enfin que, pour les juger avec exactitude, il importe

d'avoir pressenti les richesses que leur langue leur présente et celles qu'elle leur refuse, les libertés qu'elle leur accorde et les entraves qu'elle leur impose. Etranger à cette connaissance, on risquerait ou de ne pas assez estimer les beautés de leurs productions, ou de ne pas assez en excuser les taches, ou de leur demander l'impossible, ou de faire peser sur eux le déshonneur de certaines imperfections qui tiendraient moins à l'inhabileté de leur génie, qu'à de fatales nécessités d'idiome, et, si je puis ainsi parler, au vice de leur instrument. Et voilà précisément les injustices et les méprises que je voudrais ne pas voir retomber sur nos poètes bibliques. La langue sainte est la lyre que nous entendrons vibrer un peu plus tard sous la main de leur muse : essayons-en les cordes avant qu'ils ne les ébranlent ; nous estimerons mieux ensuite la valeur des accords qu'ils en feront jaillir.

L'équité nous fait encore, sous un autre point de vue, une obligation de cette étude préliminaire. « Puisque les anciens, disait Laharpe au sujet des » écrivains profanes, puisque les anciens ne doivent » parler ici que notre langue, il est juste et nécessaire » d'établir avant tout ce que doit leur faire perdre la » différence du langage, même en supposant ce qu'il » y a de plus rare, c'est-à-dire, la traduction aussi

» bonne qu'elle peut l'être. La grande réputation de
» ces écrivains est ici un danger pour eux et un écueil
» pour moi ; car, bien que leur mérite soit de nature
» à être encore aperçu dans une autre langue que la
» leur, il est difficile qu'ils n'en perdent pas quelque
» chose, surtout en poésie ; et si d'après cette dispro-
» portion on les jugeait au-dessous de l'idée qu'on en
» avait, on s'exposerait à être injuste envers eux, et
» c'est ce malheur que je veux prévenir. » Je tiens à le détourner aussi moi-même de nos poètes sacrés : leur gloire ne m'est pas moins chère que celle des Romains et des Grecs ne l'était au grand critique dont je viens de vous citer les paroles ; et c'est pour mettre ce précieux honneur à l'abri que je me hasarde à vous donner quelques vues sur l'idiome *hébraïque*. Elles vous aideront plus tard à mesurer ce que les auteurs bibliques perdront de grâce et de génie à ne pas s'exprimer en Hébreu, mais à parler Français.

Le premier caractère qui me frappe dans la langue hébraïque, c'est l'indigence de son lexique et l'humble bagage de son matériel. Il n'en est pas en effet de la langue du peuple Juif comme de celles des grands peuples ; celles-ci possèdent d'énormes vocabulaires ; le nombre de leurs termes est immense ; elles en ont pour toutes les nuances du sentiment et de la pensée ;

plus d'une fois même, pour traduire une idée unique, elles offrent à choisir entre d'innombrables synonymes, également propres à réfléchir ses couleurs ; et, pour tout dire en un mot, au lieu de se borner au nécessaire, elles ont même plus que de la richesse et vont jusques à l'opulence. Il faut en convenir, Messieurs ; à cette abondante diversité de mots se rattachent pour la littérature d'inappréciables avantages. Grâce à elle, la pensée peut revêtir un plus grand nombre de formes variées, parce qu'elle trouve dans l'idiome plus de termes divers pour se peindre ; elle peut être plus lumineuse, parce qu'au lieu d'être contrainte à se présenter dans le demi-jour de la métaphore, elle rencontre des expressions propres et directes pour se produire sans nuages ; elle peut être enfin plus complète, parce qu'à toutes les teintes de son objet et des impressions qu'elle en reçoit, rien ne l'empêche de faire correspondre des teintes analogues de langage. Mais en même temps on ne peut se le dissimuler, ce luxe touche à quelques périls, pour ne pas dire qu'il entraîne des inconvénients. Il énerve, et décolore la langue qu'il enrichit. Le terme avec lui peut être fort, mais rarement pittoresque ; il couvrira l'écrivain d'argent et de pierreries ; mais il ne l'armera pas souvent de fer et d'acier ; il rendra la figure timide et rare,

même en poésie, parce qu'elle ne sera plus qu'un ornement, j'allais presque dire un objet de vanité littéraire; il fera généralement paraître la pensée rétrécie et le trait sans largeur, parce qu'éloignant le vague des termes illimités, il encadrera le plus ordinairement l'idée dans des expressions précises et nettement circonscrites ; il courra risque enfin de laisser languir l'abstraction dans un style insaisissable, dans une phrase terne et glacée, parce qu'il aura, dans ses richesses, pour l'exprimer, des locutions métaphysiques, c'est-à-dire sans corps et sans vie comme les conceptions mêmes qu'il s'agira de traduire.

Telle n'est pas la fortune de l'Hébreu, qu'il renferme dans ses trésors cette incalculable multiplicité de termes ; c'est au contraire en lui comme une immense pénurie d'idiome. Langue d'un peuple primitif, à l'exemple de ceux qui le parlèrent, on dirait qu'il se contente de peu ; sa richesse consiste à ne pas manquer du nécessaire ; une fois fourni des mots qu'il lui fallait pour répondre aux besoins les plus rigoureux de la pensée comme de la vie religieuse et sociale, il a dédaigné de se créer un attirail d'éléments superflus ; par un trait qui respire admirablement une civilisation primordiale, il ne possède, en grande partie, que des termes sensibles, et ne compte

qu'une très-faible quantité de ces termes abstraits, signe et conquête ordinaires d'une langue enrichie par les siècles ; en un mot, le nombre de ses expressions métaphysiques ou non, se renferme dans des bornes si resserrées, qu'en les analysant, dit l'abbé Glaire, à peine les grammairiens Hébreux ont-ils pu rassembler pour leur lexique, deux mille racines fondamentales. Ne faut-il voir là, comme on l'a prétendu, qu'un débris incomplet d'un immense édifice mutilé par les âges ? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de définir. Tout ce que je puis dire, c'est que le fait existe ; et que, par l'effet inévitable d'un dictionnaire si restreint, les mots qui le composent présentent plutôt une latitude indéfinie que des nuances entr'elles profondément tranchées.

De là naissent pour le génie, des privations, des lacunes et des entraves dont il faut nécessairement qu'il subisse l'atteinte et le malheur. Cette pauvreté l'expose à ne pouvoir ni graduer les détails de sa pensée, faute d'expressions qui répondent à ses progrès ; ni la rendre avec plénitude, en ne pas mettant sur sa palette des couleurs pour chacune des nuances qu'il voudrait reproduire. Elle peut encore le faire parler obscurément, en lui refusant parfois le terme spécial ; le jeter dans quelques répétitions, en ne fa-

vorisant pas le développement marqué par le vague de ces mots infinis, dont les significations sur tant de points se touchent et se confondent ; le précipiter enfin dans des écarts de goût et quelques exagérations de métaphore, rien n'étant plus inséparable d'un idiome indigent que la chance de ne pouvoir toujours offrir à propos une image simple et tempérée. On ne saurait en disconvenir ; l'existence de ces périls se trouve justifiée par les taches littéraires de nos poëtes bibliques ; ils en ont plus d'une fois subi l'influence fatale ; et tout ce que la justice demande ici de nous, c'est, non pas de nier contre l'évidence qu'ils touchèrent à ces écueils, mais de reconnaître qu'ils y furent moins jetés par une déviation de génie, que par un irrésistible entraînement d'idiome.

Au reste, la même langue qui leur imposa ces nécessités funestes, leur offrit, dans sa pauvreté même, de précieuses compensations. Le luxe des grands idiomes les appauvrit ; ils deviennent faibles, pour ainsi dire, de ce qu'ils ont de trop ; la langue sainte s'enrichit de sa misère ; elle est forte de ce qui lui manque. Je vois éclore de sa médiocrité, et je ne sais quelle ampleur royale qui la distingue, parce que, sans être inexacte, elle fuit le scrupule de la précision ; et cette énergie de fer que lui prête constam-

ment une métaphore constamment obligée ; et cette majesté prophétique dont elle s'entoure, par l'habitude qu'elle affecte de s'énoncer à demi-mot, comme on profère des oracles ; et cet infini qu'elle communique à la pensée, soit parce que seulement elle l'ébauche, soit parce qu'elle lui fait refléter toutes les significations secondaires des termes qui l'expriment ; et cette hardiesse et cette continuité de la figure, qui n'est plus pour elle simplement une parure, mais une nécessité de style à chaque pas renaissante ; et ce je ne sais quoi de vivant et de sensible dont elle revêt jusqu'aux idées les plus insaisissables, forcée qu'elle est par l'absence d'expressions purement intellectuelles de recourir généralement aux relations physiques, et de presque tout présenter sous les formes si populaires et non moins poétiques de l'allégorie ou de l'emblême. Ainsi, comme celle de la fortune, son indigence est-elle, à plus d'un titre, un réel avantage; ainsi son dépouillement, semblable à celui de l'athlète, ajoute-t-il d'autant à sa force; ainsi peut-elle, avec sa faible légion de mots vigoureux et hardis, enfanter autant de prodiges que nous avec nos phalanges innombrables d'expressions moins énergiques et plus timides ; ainsi, enfin, peut-elle jeter jusque dans ses vides et ses lacunes une beauté sans mesu-

re, comme la nature jette parfois, dans les abîmes eux-mêmes, une magnificence sans bornes.

Voilà pour l'expression. Que dirai-je maintenant de la construction, de ses éléments et de son mécanisme ?

Rien d'abord ne manque aux grands idiomes pour enchaîner et fondre ensemble les différents détails du discours libre ou poétique; vous voyez accumulées à profusion dans leurs trésors, ces particules de conjonction, de transition, de division, d'opposition, de modification, que Laharpe appelle *les appuis de la phrase*, et M. Villemain, dans un style moins noble peut-être, mais aussi plus pittoresque, *les béquilles du langage*; et grâce à l'existence de ces nœuds et de ces soutiens, l'orateur et le poète peuvent éviter le rompu du style, et si je puis ainsi parler le *désossement* de la composition; prévenir la succession trop heurtée des traits et des couleurs; dissimuler les jointures des différentes parties; pousser leurs développements au travers du nombre et de l'étendue périodique dont ils ont les mobiles; faire dériver doucement le lecteur au cours de leurs idées, enchaînées l'une à l'autre par une déduction sans rupture, de même qu'on descendrait au cours d'un fleuve coulant à flots toujours unis sur un lit toujours égal; enchan

ter par le fini du travail ; imposer par la majesté calme de la marche ; assurer par la préparation l'effet d'un mouvement ; le faire éclater à propos ; en prolonger enfin, à leur gré, le coup et le contre-coup dans les ames.

La langue sainte ignore une partie de ces effets, parce qu'elle manque en partie aussi des instruments qui les opèrent. Assurément elle n'est pas dépourvue de tout moyen d'enchaînement et de fusion, mais ces éléments d'union chargent peu sa grammaire ; ceux qui l'ont étudiée peuvent dire combien est petit le nombre de ses particules indicatives, prépositives, adverbiales ou copulatives, pardonnez-moi la barbarie de ces termes en faveur de la précision ; et parce qu'en ce point elle est pauvre, elle fait comme les pauvres, c'est-à-dire qu'elle consacre les mêmes auxiliaires à différents usages, suppléant à l'insuffisance de la quantité par la multiplicité des emplois. Elle a beau faire cependant ; on retrouve toujours dans ses applications d'ineffaçables vestiges de cette indigence élémentaire. En poésie, comme en prose, elle n'a que de courtes incises et point de périodes ; on la voit constamment procéder par sentences et par traits ; elle accumule les pensées plutôt qu'elle ne les unit ; elle paraît plus tenir à ce qu'elles se succèdent avec rapidité qu'à ce

qu'elles s'emboîtent avec perfection ; c'est par le fond qu'elle lie les choses, et ses surfaces ont je ne sais quoi de disparate et de déchiré ; elle ne marche pas sur les mots ; elle bondit sur les idées ; aux liaisons qui lui manquent, elle substitue les mouvements, et l'on peut dire, lui appliquant une sublime phrase de Bossuet, que semblable, en ses sauts hardis et en sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, elle ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et que d'elle-même, par le seul élan de sa nature, elle est appelée à jeter dans les compositions qui la mettront en œuvre, et cet entraînement qui vous emporte, et ces heurtés qui vous étourdissent, et ces surprises qui vous confondent.

Caractère mille fois précieux, et qui suffit, à mon avis, je ne dis pas pour effacer, mais pour balancer au moins les effets attachés à la marche moins brisée des langues plus complètes. Il peut entraîner, je l'avoue, un péril d'incohérence et d'obscurité qu'elles ont moins à craindre ; mais en retour il porte un principe plus fécond de chaleur et de vie. Les premières pourront brûler comme la flamme ; lui, dévorera comme l'incendie; tout ce que celles-là donneront à la plénitude sera pris sur la vivacité ; l'habitude et la continuité de l'enchaînement ralentiront leur essor; à force

de mesurer et de compter leurs pas, elles paraîtront timides; enfin, l'art même de leurs ménagements atténuera leurs effets en les donnant à pressentir : mais lui, s'il est moins complet, c'est pour être plus agile ; s'il est plus décousu, ce n'est que pour avoir plus d'élans ; s'il s'aide de moins d'appuis, c'est pour avoir moins d'entraves; enfin, s'il a plus de brusquerie, c'est pour mieux vous abattre en vous frappant de coups moins prévus.

Oui, Messieurs, telles sont les beautés enveloppées dans le second défaut de la langue hébraïque ; et ces beautés ont quelque chose, non-seulement de si réel, mais encore de si généralement senti, que les autres langues s'appauvrissent parfois pour les reproduire, et c'est toujours avec une immense gloire. Voyez Pindare dans les élans les plus sublimes de sa verve lyrique ! Suivez Bossuet dans les plus nobles inspirations de son génie, alors, selon l'image d'un grand critique, alors que déployant ses larges ailes, cet aigle audacieux s'élève de la sphère de l'éloquence, devenue pour lui trop étroite, aux vastes et célestes régions de la poésie ! Leur trouverez-vous, je vous le demande, dans ces moments de transport, un style à la trame continue, une période flottante et cadencée, une phrase enfin sans rupture ? Non, non, Messieurs, leur génie

en fureur ne connaît plus la marche méthodique de la grammaire ; il en brise les formules ; il en dédaigne les auxiliaires; il saute d'idées en idées, sans s'inquiéter de les unir ; il omet une foule d'intermédiaires et franchit en quelque sorte des abîmes ; ce n'est plus la rivière qui coule sur une pente rapide peut-être, mais unie; c'est le torrent qui se précipite sur un lit abrupte et s'en va tombant et retombant de cascades en cascades ; en un mot, il se crée une langue à part , en dehors des lois et des timidités de la langue ordinaire , je veux dire la langue de l'enthousiasme ; et l'enthousiasme , vous le savez , répand ordinairement sur l'idiome qu'il enfante un bondissant qui vaut mieux que toutes les continuités ; une soudaineté plus frappante que tous les effets ménagés de loin ; je ne sais quelle incohérence , enfin , mille fois plus dramatique et plus belle que l'emboîtement même le plus parfait et le plus intime.

Voilà ce que nous admirons dans les idiomes les plus opulents, et c'est là un des caractères de la langue sainte ; il n'y a qu'une différence : c'est que ceux-là n'offrent cette beauté que par intervalles , et que celle-ci la répand partout ; c'est que les premiers la tiennent du poète qui les emploie , et que s'il n'est chaleureux , ils deviennent eux-mêmes languissants , tan-

dis que l'hébreu tient en quelque manière sa vie et son mouvement de lui-même, et qu'un écrivain, fût-il tiède, il l'emportera presque malgré lui dans les cieux sur des ailes enflammées comme celle de la foudre; c'est que les uns ne sont la langue de l'enthousiasme que par exception, j'allais dire par irrégularité; pendant que l'hébreu l'est par nature, et que destiné par le Très-Haut à servir de langage aux prophètes, il semble avoir reçu dans son génie quelque chose qui se prête de soi-même, sans violence et sans efforts, aux élans impétueux de l'inspiration poétique ou divine.

Enfin, Messieurs, par un troisième caractère, la langue hébraïque nous présente une immense simplicité de procédés et de méthode, et sous ce rapport elle ne diffère pas moins que sous les rapports précédents des langues des grands peuples. Celles-ci rentrent dans la division des idiomes que Schlegel appelle synthétiques; c'est-à-dire des idiomes qui ne procèdent point par des moyens simples, analogues aux nécessités les plus impérieuses de la pensée; mais qui dans une « construction habilement systématique, » réunissent à des cas nombreux, à des désinences » variées, à des verbes multiples dans leurs temps » et dans leurs modes, des inversions prolongées,

» une syntaxe composée artistement (1) ». Instruments compliqués, elles se prêtent, sous des mains habiles, à toutes les combinaisons de jeu les plus savantes; elles peuvent avoir des tours variés, des locutions fines et délicates, des rapprochements ou des renvois féconds et frappants; enfin, mille artifices ingénieux dont le sage emploi les met à même de multiplier à l'infini les effets littéraires, de faire valoir toutes les parties de la phrase, de les couper, de les suspendre, de les opposer, de les rassembler, et toujours d'attacher l'oreille et l'imagination, sans que cette composition artificielle laisse le moindre nuage dans l'esprit, enchanté d'ailleurs par ses prestiges.

Telle n'est pas la langue sainte. Plus modeste, elle se range parmi les idiomes simples et par nature étrangers aux formes recherchées d'une grammaire savante. La ressource des cas lui manque; ses verbes n'ont que deux temps et deux modes rigoureusement dignes de ce nom; aux yeux de certains auteurs, sa syntaxe a passé pour nulle, tant elle enveloppe peu de combinaisons et permet peu d'artifices. Sous la plume de l'écrivain, même le plus étudié dans son style, elle respire toujours un abandon voisin de la négligence;

(1) M. Villemain.

elle a le tour généralement audacieux, mais toujours sans apprêts; elle présente peu de variétés dans les constructions et les coupes; on dirait presque toutes ses phrases fondues dans un moule uniforme et découpées sur la même mesure; elle ignore aussi ces longues suspensions de sens, moyen si puissant d'intérêt. Ce n'est pas, à vrai dire, que les inversions qui en sont le principe ne reviennent fréquemment dans la contexture de sa phrase; mais ne s'appliquant jamais qu'à de courtes incises, elles n'opèrent jamais aussi que de faibles déplacements, que des rejets peu lointains, et dès-lors le nombre des beautés qu'elles peuvent produire devient extrêmement limité. A cette marche ordinairement directe, la langue sainte ajoute le goût de l'inachevé; après avoir jeté le mot important de la pensée, ou le trait principal d'une image, elle s'arrête; une expression de plus circonscrirait plus nettement l'idée; encore un linéament qu'elle pourrait aisément tracer, finirait son tableau, couronnerait heureusement la figure; elle ne tient nullement à se donner ce mérite, et demeure pour satisfaite, du moment que son laconisme, fût-il informe, suffit, je ne dis pas à rendre, mais à trahir la pensée; et tel est, en un mot, son caractère qu'elle paraît méconnaître ou mépriser toutes les subtilités, tous les raffinements, toutes les compli-

cations de l'art ; qu'elle semble ne vouloir être que la langue du besoin et nullement celle du plaisir ; qu'elle porte, enfin, jusque dans les arrangements les plus habiles auxquels elle se prête, ce je ne sais quoi d'inculte, de naïf et de spontané qu'on doit retrouver dans une langue formée comme elle par la nature, et comme elle contemporaine des premiers âges du monde.

Tout n'est pas désavantage toutefois dans cette simplicité syntactique; elle garde assez de beautés encore pour disputer aux effets des syntaxes plus savantes les éloges et les préférences de l'admiration publique. Je compare l'abandon de la langue sainte, dans ses rapports avec l'art des idiomes plus polis, au mérite des costumes orientaux dans leurs rapports avec nos mises européennes. Voyez, Messieurs ! ici nous portons des étoffes précieuses, mais la coupe du vêtement est mesquine et sa mesure sans ampleur ; là le tissu n'est pas moins riche, et la robe tombe plus large et flotte plus ondoyante : ici vous trouvez des ornements variés et nombreux pour composer une seule parure, mais leur nombre et leur variété même nuisent à l'effet des détails et détruisent la majesté de l'ensemble; là nulle complication ne se révèle, et parce que l'ensemble est simple, chaque détail ressort, et le tout paraît grand : ici les formes sont élégantes, mais pour

que leur grâce se déploie, il faut qu'on étudie dans sa projection la draperie qu'elles affectent, et comme la négligence les rendrait insignifiantes pour ne pas dire ridicules, la composition les rend presque toujours maniérées et les dépare ; là on se drape sans étude et comme au hasard, et dans cette dédaigneuse insouciance, on surprend des combinaisons mille fois plus magnifiques que toutes les recherches de l'élégance, si bien que l'art ne saurait rien faire de plus sage que de les imiter, de plus heureux que de les atteindre. Hé bien ! pour rompre enfin avec ces questions de mode, voilà d'un côté nos grands idiomes avec leurs artifices ; de l'autre, la langue hébraïque avec cet oubli de soi-même qui la distingue. Les raffinements des premiers décorent admirablement la pensée; mais ils s'opposent à ce qu'elle soit drapée avec richesse. La variété sans bornes et les combinaisons sans fin de leurs atours respirent ordinairement un air de prétention ; leurs scrupules contre les négligences accusent presque aux yeux du goût la crainte de ne pouvoir les racheter, et ainsi l'art se portant préjudice à lui-même, ternit-il trop souvent les beautés qu'il enfante, et par l'étude avec laquelle il les prépare, et par l'éclat même qu'il leur donne. L'hébreu se montre moins délicat, mais il n'en est que plus grand ; une pensée se pré-

sente, il jette, comme à l'aventure deux ou trois termes immenses qui la couvrent ainsi qu'un vaste et noble manteau. Calculer ensuite les plis de cette draperie, en dessiner systématiquement les ondulations et les contours, c'est ce qu'il ne sait pas faire et qu'il dédaigne; il ne change, pour ainsi dire, jamais rien au premier travail de la nature; une fois éclose, sa phrase demeure telle quelle ; il y a du désordre, n'importe, il le laisse; comme l'univers, il admet l'âpre, l'inégal, l'irrégulier, et c'est seulement pour en devenir pittoresque. On dirait qu'il se sent trop beau pour craindre de jamais déplaire; trop opulent de son fond pour emprunter les ressources et les moyens de l'art; trop puissant pour tendre des piéges et s'abaisser à mettre en jeu de secrets artifices, et le voilà qui laisse tomber ses phrases avec le large abandon de la richesse, la terrible insouciance de la force, et le victorieux sans-façon d'une beauté mâle et sûre d'elle-même.

Vous connaissez maintenant, Messieurs, les traits essentiels de la langue sainte, et ses principaux points de rapport ou de différence avec les grands idiomes qui se sont parlés dans le monde. Dans les derniers, c'est l'art avec la variété de ses ressources et la perfection de son travail; dans le premier, c'est la nature avec la nullité de ses moyens et l'inculte de ses

œuvres; mais en même temps là c'est l'art avec les limites de sa puissance, l'embarras de ses richesses, la beauté mesurée de ses ouvrages; tandis qu'ici paraît la nature avec l'immensité de son pouvoir, l'énergie féconde de sa simplicité, la magnificence inimitable de ses différentes créations. Ce n'est pas à dire par là que je veuille, à l'exemple de certains Hébraïsants aveuglément enthousiastes, placer l'idiome biblique au-dessus de tout idiome étranger, et prétendre qu'il est incomparablement la plus belle et la plus riche des langues : non, vous avez déjà dû le voir, telles ne sont ni ma conviction, ni ma doctrine. Il est incontestable que plusieurs langues profanes sont plus opulentes, plus variées, plus suivies, plus lumineuses; qu'elles ont sur l'hébreu l'avantage de se prêter mieux à tous les besoins de la pensée, à tous les effets de l'art, à la préparation des mouvements, au progrès oratoire ou poétique, aux différentes combinaisons du nombre et de l'harmonie; il est incontestable enfin, comme nous l'avons avoué, que l'hébreu est indigent, qu'il est brusque, qu'il est obscur et mal précis, qu'embrassant peu de ressorts dans son mécanisme, il ne peut avoir autant de jeux que les idiomes dont le système embrasse plus de rouages; mais ce que je pense et ce qui résulte des considérations précédentes, c'est que

la langue sainte a des ressources qui rachètent largement sa pauvreté ; c'est que par la mesure de ses défauts elle peut enfanter des effets aussi sublimes que les autres langues, par le plus savant emploi de leurs richesses ; c'est, enfin, que dans cette nature inculte et primitive qui est la sienne, on trouve quelque chose qui vaut bien toutes les parures de nos langues modernes.

Il y a, Messieurs, dans ces conclusions une vérité si palpable, que tout homme de goût peut la sentir, même sans connaître l'hébreu. Prenez une traduction latine ou française de l'Ecriture, et pour peu qu'elle soit fidèle, quelles sont les impressions que votre ame en reçoit ? Des impressions de délices. Une telle magie s'attache aux quelques débris du génie hébraïque conservés dans la version, à cette vivacité de tours, à cette audace d'images, à ce langage presque constamment allégorique, à cette originalité d'expressions sans exemple, à cette fécondité de termes sans mesure, qu'à l'aspect de ces beautés étranges, fruit naturel et caractère inséparable de la langue sacrée, votre ame tour-à-tour et s'étonne et tressaille. Ce sont là du moins les émotions qu'ont éprouvées jusqu'à ce jour les hommes du goût le plus exquis, les critiques les plus judicieux, les esprits nés avec la sensibilité la

plus délicate; et s'il fallait s'en rapporter à leur sentiment unanime sur ce point, à ne juger même nos auteurs sacrés que sur le pâle reflet de nos traductions, ils remporteraient encore et presque de l'infini, sur les écrivains de tous les peuples, la palme de l'esprit poétique et du mérite littéraire. Mais si telle est la supériorité de ces divins auteurs dans une langue étrangère, quelle magnificence ne doit-on pas leur supposer dans leur langue naturelle? Puisque, réfléchis dans un miroir, les feux de leur génie sont si brillants, n'est-il pas à présumer que, pris au foyer même, ils sont mille fois plus éclatants encore? Oui, Messieurs, voilà ce que nous sommes naturellement amenés à conclure, et rien ne saurait être ni plus légitime, ni mieux justifié que ce pressentiment. Nos poètes sacrés empruntent à leur idiome national tout un genre de beautés que nul autre n'est admis à reproduire, et qui sont admirables. Rendus à l'hébreu, vous ne les reconnaissez plus, tant leur langage est plus riche, leur coloris plus ardent, leur marche plus animée. Ils changent soudain, comme une plante déclimatée se régénère au soleil de son pays, du moment qu'elle en retrouve la salutaire influence. Là, Moïse fait tenir au Très-Haut un langage encore plus digne de lui, parce qu'il peut lui prêter plus de ce beau laconisme qui sied

si bien à la majesté. Là, Jérémie fait gémir sa muse mélancolique d'une plainte plus attendrissante, soit parce que le brisé de l'idiome répond avec plus d'à-propos à la suffocation de ses soupirs, soit parce que le vague infini des termes hébraïques représente avec plus de vérité la grandeur de la ruine qu'il déplore et de la douleur sans borne où son ame est abîmée. Là, le fils d'Amos, Isaïe, paraît plus terrible dans ses menaces et plus tragique dans ses peintures, parce qu'il emprunte à sa langue des coupes plus fréquentes pour interrompre ses cris, comme ceux d'un grand courroux ; des couleurs plus énergiques et plus sombres pour retracer avec plus d'horreur les révolutions qu'il présage ; enfin des sons plus heurtés, une harmonie plus sauvage pour imiter avec plus d'illusion, et les sourds craquements, et l'éclatant fracas des cités qui s'écroulent et des empires qui tombent.

Ah ! Messieurs, que ne puis-je, analysant sous vos yeux le texte primitif, vous faire sentir ce surcroît de beauté comme je l'ai senti moi-même ; ce serait multiplier infiniment la gloire de nos auteurs sacrés, en multipliant aussi vos propres jouissances. Mais enfin, puisque cette étude nous est impossible, puisque tous les membres de cet honorable auditoire n'ont pas le bonheur de réunir l'intelligence de la langue hébraï-

que à tant d'autres connaissances qui d'ailleurs les distinguent, je me résigne à ne vous offrir que la traduction de nos poésies bibliques et d'autant plus aisément, encore une fois, qu'en revêtant un idiome étranger, elles ne perdront pas, quoiqu'elles s'appauvrissent, tous les charmes de leur langue originelle. Il s'en faut qu'à cet égard elles ressemblent à certaines poésies méridionales. « Celles-ci ne se défrayent » en quelque manière que d'harmonie, et cette har- » monie charme encore l'étranger, quand il peut l'é- » couter dans l'idiome original ; mais c'est un son qui » s'affaiblit et meurt dans une traduction, et ce qui » reste alors de sentiment et de pensée n'a pas tou- » jours assez de force et de variété pour soutenir l'in- » térêt (1). » Qelque chose de plus heureux arrive à la poésie sacrée. Parce que son mérite tient moins à ce que sa langue peut avoir de musical et de sonore qu'au fond même de ses couleurs, de son génie et de son objet, elle demeure intéressante sous quelque idiome qu'on la produise ; et s'il est vrai que dans une version, le charme de sa voix ne trouve plus d'échos qui le prolongent, s'il est vrai qu'alors elle ne fait plus gronder à nos oreilles les solennels éclats de son ton-

(1) M. Villemain.

nerre, vous verrez au moins qu'elle y conserve, et les ardeurs de sa foudre pour dévorer ceux qui l'approchent, et ses ailes de flamme pour les ravir aux cieux dont elle est descendue.



TROISIÈME LEÇON.

ÉTUDE SUR LA MÉTRIQUE DES HÉBREUX.

MESSIEURS,

Me pardonnerez-vous mon audace ? Je viens courir encore la chance de vous paraître ennuyeux, et c'est par une séance de prosodie que vous devez aujourd'hui vous délasser d'une leçon de grammaire. Nous avons défini, dans notre dernière conférence, les difficultés et les ressources que l'idiome hébraïque offrit à nos poètes sacrés, par la nature de son matériel et de

son génie ; nous allons maintenant l'étudier dans les détails de son mécanisme et de ses lois poétiques ; ou plutôt, pour réduire ma pensée à quelques-uns de ces vieux termes classiques, décolorés, il est vrai, pour l'imagination, mais lumineux pour l'esprit ; nous rechercherons en ce jour, d'abord si la poésie sacrée eut des vers réguliers et un rhythme rigoureux, comme la poésie des grands peuples ; ensuite si ces vers, supposé qu'ils existent, peuvent être ramenés à des mètres connus ; enfin, si, comme les nôtres et ceux de quelques nations orientales, ils finissent par des rimes ou des assonnances se répondant en échos. Ces questions, Messieurs, je le sens, vous présagent peu d'intérêt; je m'épouvante moi-même de les traiter, et d'autant plus, qu'après de froides investigations, leur développement ne nous conduira qu'à des incertitudes. La métrique des Hébreux est encore un mystère ; il faudra que je me borne à vous dire ce qu'en ont pensé les érudits, sans pouvoir décider ce que vous devez en penser vous-mêmes. Mais enfin vous apprendrez quels sont à l'égard de ce problême les données ou les doutes de la science, et j'espère que la considération de cet avantage, le plus désirable pour un homme instruit, embellira sous vos pas l'aride carrière où nous entrons, alors même que ma parole sans prestige ne pourrait réussir à la semer d'aucune fleur.

Entra-t-il dans l'essence de la poésie sacrée de s'emprisonner dans des vers? je vous l'ai déjà fait pressentir; sur cette question toute problématique. les opinions se partagent. Voici de longs siècles que le débat s'agite, et nul sentiment unanime n'a pu réunir encore les philologues; le pour et le contre se sont vus tour-à-tour appuyés par une foule d'hommes illustres, dont l'autorité se balance; en sorte qu'au point de vue du témoignage, la coupe de la poésie sacrée reste indécise, et ne ressemble pas mal à ce monument exhumé d'un sol de ruines, sur lequel des artistes également éclairés prononceraient contradictoirement, les uns qu'il fut élevé sur les plans d'une architecture régulière, les autres qu'il est éclos d'une pensée capricieuse et d'un dessin sans lois.

Ceux qui soutiennent l'existence du mètre, placent saint Jérôme à leur tête. Il y a plus de douze siècles, en effet, que cet Hébraïsant incomparable semblait se prononcer pour le vers, et non point pour le vers arbitraire et libre, mais pour le vers régulier et sévère comme celui de Rome et de la Grèce auquel il le comparait. « Quoi de plus varié, s'écriait-il, dans un transport » d'admiration, quoi de plus varié que le chant du roi » prophète, lui qui, prenant tour-à-tour et le vol déjà » si hardi d'Horace, et l'essor encore plus impétueux

» de Pindare, tantôt se précipite avec l'iambe, tan-
» tôt plane avec l'alcaïque, tantôt s'avance fièrement
» avec le saphique, tandis qu'ailleurs, dans une timi-
» dité non moins admirable que son audace, il marche
» comme en chancelant sur un mètre brisé! Est-il
» rien, poursuit-il, de plus solennel que les poésies
» du Deutéronome et d'Isaïe, de plus grave que Salo-
» mon, de plus large que Job? C'est que tous ces
» poèmes ont adopté la marche imposante et la royale
» majesté du pentamètre, s'avançant de concert et du
» même pas avec l'hexamètre, son frère et son aîné? »

A quelques pages plus loin que ces paroles d'une étrange poésie, le saint docteur réitère l'expression de la même pensée; et dans cette dernière circonstance, dit-on, l'intelligence de son texte doit être d'autant plus littérale que son esprit est plus froid, et qu'il parle moins en enthousiaste qu'en maître. Il écrit à sainte Paule, à cette fille des Scipions, qui, dégoûtée des splendeurs du monde, était allée s'ensevelir dans les déserts de la Judée, et présentait alors le spectacle, je crois peu renouvelé depuis, d'une dame romaine étudiant l'Hébreu. Saint Jérôme, qui l'avait initiée à la connaissance de la langue sainte, l'entretient dans cette lettre de la question qui nous occupe, et parcourant, l'un après l'autre, quelques-uns de nos poèmes sacrés, il les

suppose formés de vers à la mesure grecque et romaine ; indique les rhythmes divers dont ils ont fait l'objet de leur préférence et le fond de leur style ; signale, avec les passages où tour-à-tour ils dominent, les mots et les phrases qui leur servent de limites et d'encadrement; détermine et la nature des pieds, et la valeur des syllabes dont chacun d'eux a composé sa mesure ; met en relief les nuances accidentelles par lesquelles la langue sainte distingue ces vers de ceux de l'Attique et de l'Italie ; et quand tous ces renseignements sont donnés, comme s'il craignait que son disciple n'en contestât la certitude, il fait de ces indications, non pas un sentiment personnel, mais une opinion générale, non point une découverte de son époque, mais une notion transmise par les siècles. « Que si quelqu'un, dit-il, vient démentir le fait que » j'allègue, c'est-à-dire, que les poètes hébreux se » sont soumis à la loi du mètre, et que, semblables aux poètes de Rome ou de Théos, David a » renfermé son Psautier, Jérémie ses lamentations, » tous nos chantres inspirés leurs cantiques dans un » rhythme régulier, je me contenterai de le renvoyer » aux ouvrages de Philon, de Josèphe, d'Origène et » d'Eusèbe ; il apprendra de leurs écrits, sur lesquels » mon sentiment s'est formé, si j'ai tort ou raison. »

Voilà donc saint Jérôme se constituant au moins en apparence, le partisan du mètre hébraïque ; le voilà rattachant sur ce point ses opinions à des auteurs graves et plus anciens ; et dans le fait, les hommes dont il se prétend l'écho sont loin d'être ses contradicteurs, et si dans leur témoignage ils n'ont pas la force décisive qu'il leur prête, ils expriment du moins le sentiment qu'il leur suppose. « Moïse, écrit l'auteur des *Antiqui-* » *tés judaïques*, a chanté le Très-Haut dans une ode dé- » coupée sur le noble rhythme de l'hexamètre;» et ailleurs, « c'est sur des mètres divers que David a composé » ses hymnes religieux; là, le trimètre sert de mesure; » ici règne le pentamètre; à différents intervalles, en un » mot, il change avec la forme de son rhythme la nature » de son essor, comme s'il prenait tour-à-tour des » ailes plus ou moins rapides. Le chaste cantique de » Salomon, dit Origène, n'est rien moins qu'un Epitha- » lame en vers : *Carmen Epithalamium.* » Enfin, Eusèbe et Philon, dernières autorités qu'invoque l'austère Hébraïsant de Bethléhem, parlent de la poésie sacrée en termes analogues; et de leurs textes, comme de tous ceux des auteurs que nous avons cités, il résulte que dans les premiers siècles de notre ère, des hommes sérieux, des philologues savants paraissaient tellement croire à l'existence du mètre et du rhythme dans la

poésie biblique, qu'ils allaient jusqu'à définir la nature de l'un et de l'autre, et comparer la prosodie qui les déterminait aux prosodies d'ailleurs si bien arrêtées de l'idiome hellénique et de la langue romaine.

En vieillissant, cette antique opinion ne s'est point anéantie. A mesure qu'elle a traversé de nouveaux siècles, elle a recueilli de nouveaux suffrages ; et s'il est vrai que ses plus vénérables partisans furent encore ceux des premiers âges, il est incontestable au moins qu'elle en a compté depuis de fort accrédités. Encore au siècle dernier, un professeur fameux de la plus célèbre université d'Angleterre, Lowth, le seul auteur, avec Herder, dont la science et la critique aient pu composer un ouvrage monumental sur la poésie sacrée; Lowth proclamait solennellement, du haut de sa chaire d'Oxford, que, dans ses convictions, d'innombrables fragments de la Bible étaient poétiques, non-seulement par l'éclat du coloris et la chaleur de l'enthousiasme, mais encore par le nombre et la mesure ; et qu'il le reconnaissait à certains phénomènes, disons mieux, à certaines ruines, insuffisantes peut-être pour découvrir à quel genre de vers elles appartinrent, mais suffisantes pour révéler qu'elles sont des restes de vers et de vers métriques, semblables à ces ossements qu'on trouve parfois à demi-réduits en pou-

dre, dans le fond des tombeaux, et qui, sans pouvoir apprendre quel fut l'homme dont ils sont un débris, attestent au moins avec évidence qu'ils sont la dépouille d'un mortel. Telle n'est pas, Messieurs, l'expression du docteur ; l'image est de moi ; mais elle rend sa pensée ; et cette pensée ne s'est pas éteinte avec celui qui la conçut. Elle vit encore à notre époque : des savants modernes ont essayé de l'établir avec autant de passion qu'on le fit autrefois ; et sans remonter bien haut, au sein de notre cité même, il me souvient que dans une séance solennelle j'entendis un jour exposer ce sentiment par un philologue cosmopolite. Je ne vous citerai point son nom, parce qu'il n'est pas une autorité; mais j'en évoque le souvenir, parce qu'il se trouve lié par hasard à l'objet que nous discutons, et qu'après avoir affirmé publiquement l'existence du mètre dans la poésie sacrée, cet homme s'est flatté non moins haut de tenir en réserve sur le point de critique qui nous occupe des notions jusqu'à nos jours inutilement cherchées, et qu'il donnera plus tard au monde, si le monde, par sa reconnaissance pour de premiers travaux, se montre digne de cette dernière communication. Puisse, et mon souhait est sincère, puisse cette promesse se réaliser enfin ; mais, à parler franchement, je doute que jamais son auteur

l'accomplisse ; nous avons acquis le droit de n'y pas croire par mille autres prétentions qu'il n'a point justifiées, et telle est ma conviction que, dût-il mettre toutes ses pensées à jour, il n'ajoutera rien aux preuves pas plus qu'aux découvertes des époques précédentes, et que tout son rôle, en définitive, sera d'avoir appuyé d'un témoignage plus fastueux que décisif la présence du mètre dans la poésie biblique.

A cet ensemble de suffrages, parti des premiers siècles, et prolongé sans interruption jusqu'à nous, il est évident, Messieurs, qu'on doit pouvoir assigner une base ; nul édifice de cette majesté surtout ne peut tenir en l'air et sur le vide ; et je me demande, à son aspect, s'il n'existe pas, dans l'Ecriture, quelques apparences de versification qui l'appuient ? Oui, répondent les partisans du mètre ; ça et là gisent épars sur le texte sacré des restes mutilés, il est vrai, mais toutefois évidents d'un système métrique. Les périodes alphabétiques en sont, à leurs yeux, le premier vestige. C'est en effet un trait qui vous frappe, en lisant les lamentations de Jérémie, que, semblables à nos odes régulières, elles se partagent en strophes distinctes ; strophes, par un étrange phénomène, commençant tour-à-tour dans le texte primitif, et tour-à-tour séparées dans la version par les différentes

lettres de l'alphabet hébraïque une ou plusieurs fois répétées ; strophes dont l'ensemble, il est vrai, contient une suite de pensées hétérogènes et de sentiments disparates, mais dont chacune n'embrasse, dans ses limites, qu'une pensée poursuivie qu'un sentiment développé ; strophes enfin qui, par chaque lamentation, circonscrivent leur étendue dans des espaces presque d'un bout à l'autre réguliers au coup-d'œil, et dont les éléments, je veux dire les syllabes et les mots, quand on prend la peine de les compter et qu'on en compare les chiffres, s'élèvent plus d'une fois à des sommes égales. Jérémie n'est pas le seul de nos écrivains sacrés qui nous offre des exemples de cette découpure poétique ; avant lui, David en avait fait usage, et plusieurs des psaumes qu'il nous a laissés en portent encore l'empreinte.

Hé bien ! Messieurs, ces phrases successivement placées à l'ombre de chacune des lettres Hébraïques, et l'ensemble des chants divers dont elles forment, pour ainsi dire, les anneaux : voilà ce que nous appelons périodes et pièces alphabétiques ; voilà aussi ce que les défenseurs du mètre regardent comme un garant incontestable de sa présence dans la poésie sacrée. Se hâcher ainsi par sections, disent-ils, et marquer ces différentes articulations d'une lettre déterminée,

comme d'un sceau spécial; s'enfermer par compartiments parallèles dans des figures semblables ; prolonger l'étendue de ses périodes sur une égale mesure ; faire entrer enfin, avec une précision presque mathématique, dans la composition de ces strophes, la même quantité d'éléments, telles ne sont ni les habitudes, ni les lois de la prose, toujours inégale dans sa phrase autant que variée dans son rhythme; et tout cet ensemble de découpures analogues et de dessins symétriques ne peut reposer que sur une poésie assujettie au mètre, dont il forme le caractère et compose l'apanage.

A cette première preuve tirée des formes plastiques de la poésie sacrée, on en joint une autre empruntée aux licences de nos poètes bibliques. Tel est en philologie l'axiome du droit commun, si je puis ainsi parler, qu'un poète peut se permettre une foule de libertés interdites au prosateur, et que le cercle de ses franchises est en quelque manière sans limites. Reconnu roi de son idiome, parce qu'il est lui-même l'esclave de son enthousiasme, il est admis à s'emparer despotiquement de certains termes ; à les détourner sans scrupule à des significations métaphoriques et lointaines; à les travailler, à les sculpter, comme on le ferait d'un bloc de marbre, soit en faisant sauter des

lettres et des syllabes, soit en appliquant à la racine des lettres ou des syllabes nouvelles; à s'affranchir des entraves de l'analogie; à se débarrasser des mobiles de la phrase et des liaisons du discours, comme on se dégagerait d'un importun cortége ou de fers embarrassants; et si même après l'usage de ces priviléges, il trouve sa langue encore trop pauvre, on l'autorise quelquefois à franchir les limites de son domaine, pour aller, indépendante abeille, cueillir, au sein de dialectes ou d'idiomes étrangers, une expression qui lui manque, une fleur qui l'attire. Il n'est point de littérature qui n'ait consacré ces droits, point de peuple qui n'ait vu ses poètes en user plus ou moins largement. Après les poètes Grecs, les poètes Hébreux, dit-on, se sont permis le plus de semblables hardiesses. Il n'est pas inouï qu'ils mêlent à leur idiome des termes étrangers; allonger ou mutiler les mots qu'ils empruntent à leur langue n'a rien de rare et qui leur coûte; ils se sont créé des particules et des désinences spéciales pour ajouter au matériel de certaines expressions; on pourrait enfin citer une foule de locutions et de tournures plus resserrées ou plus flottantes, qu'ils semblent s'être réservées pour étendre ou raccourcir à leur gré la mesure de leur parole. Et pourquoi, reprend-on, pourquoi ces libertés? à quelle fin

la langue sainte a-t-elle ouvert à ses poètes une telle facilité de modifier ses termes, de déroger à ses lois, d'ajouter aux richesses de son trésor des expressions d'emprunt ? Sans doute elle a voulu leur ménager une source plus féconde de mélodie par une plus grande variété de sons; de coloris, en autorisant l'importation de termes étrangers; de noblesse et d'audace, en conférant le droit de rompre avec les formes accoutumées et par là même vulgaires et timides du langage. Mais en même temps peut-on nier qu'à ces intentions une autre se soit unie, je veux dire celle de faciliter la contexture d'un vers et l'observation d'une mesure ? Non, personne ne saurait en disconvenir; ces priviléges ne peuvent être tous gratuits; aucune langue ne permet des infractions à ses règles, sans prescrire des obligations qui les rachètent; et jamais l'Hébreu n'eût accordé tant de licences à nos poètes sacrés, s'il n'avait eu l'envie de leur faire oublier par là des chaînes imposées d'ailleurs, chaînes qui ne pouvaient être évidemment que celles d'un rhythme obligatoire et d'une cadence symétrique.

Voilà, Messieurs, l'exposé des arguments analytiques et traditionnels, sur lesquels repose l'opinion de ceux qui croient à l'existence du mètre, dans la poésie biblique.

Un autre sentiment s'est élevé, non pas précisément pour démentir, mais pour contester le fait que le système précédent affirme, et comme lui, sous sa bannière, il a vu se rassembler, au travers des âges, une imposante légion de philologues habiles. Si je ne craignais de vous fatiguer par une nomenclature nouvelle, je vous montrerais dans les rangs de cette dernière phalange, Scaliger, Guarin, Herder, Newman|, Glaire et mille autres noms fameux dans les fastes de la philologie; mais parce que je connais tout ce qu'entraînent de fastidieux ces citations, dont le seul mérite est ordinairement d'être fastueuses, je me borne à signaler une autorité contemporaine. C'est celle d'un homme qui réalisa pour tous ceux qui l'approchèrent l'idéal de la science philologique; d'un homme à qui l'univers, par cent organes de l'opinion publique, a décerné le titre auparavant inouï de patriarche de l'Orientalisme; d'un homme à qui l'étude générale des langues, mais surtout celle des idiomes de l'Orient est restée redevable d'immenses découvertes; d'un homme enfin qui, malgré la timidité de ton qu'il a portée dans ses écrits, comme malgré la modestie profonde dont s'enveloppa toujours son sublime savoir, ne laisse pas encore aujourd'hui d'être vénéré, comme un oracle, dans toutes les décisions qu'il a prononcées sur les lois et les phéno-

mènes des langues de l'Asie. A ces traits, j'en suis sûr, vous reconnaissez M. Silvestre de Sacy, ce savant dont l'estime préoccupe encore l'esprit public, pendant que la douleur de sa perte continue d'affliger le cœur de ceux qui le connurent. Nul ne put mieux que lui définir la question qui s'agite entre nous, et découvrir l'empreinte du rhythme sacré, si toutefois il en reste des traces dans le texte biblique. A ce coup-d'œil d'aigle avec lequel on sonde les abîmes et l'on fait des conquêtes, il réunissait d'un côté l'avantage d'être venu tard et d'avoir, pour s'éclairer, les découvertes d'un passé immense ; de l'autre, une connaissance approfondie des idiomes, frères, voisins, ou rejetons de l'idiome Hébraïque; connaissance qui, par les comparaisons dont elle pouvait être la source, devait pour lui jeter un jour infini sur les problêmes encore irrésolus de la langue sainte. Et toutefois, du milieu de tant de lumières, M. de Sacy ne peut apercevoir, sur le texte biblique, ces ruines de versification qu'on y suppose éparses; il a beau tourmenter et décomposer la période poétique, il ne sait y voir, après toutes ses analyses, qu'une prose plus harmonieuse ; et tel est son sentiment plusieurs fois exprimé à ses élèves, qu'affirmer l'existence du mètre, c'est se jeter dans une opinion, pour ainsi dire, aventureuse, et qu'il est pres-

que impossible de justifier, quoi qu'on en dise, par les accidents matériels de la poésie Hébraïque.

En effet, s'appuyera-t-on d'abord sur les périodes alphabétiques, pour établir la présence du vers prosodique et du rhythme rigoureux? La conclusion n'est pas nécessaire. Il faudrait pour cela démontrer qu'une pièce de prose poétique n'a pu se découper ainsi par stances même géométriquement égales; ni débuter, dans chacune de ces phrases, par les différentes lettres de l'alphabet, tour-à-tour placées au premier rang de la phalange ; et c'est là ce qu'on ne pourra jamais prouver. Il faudrait ensuite faire voir que les différentes incises de ces périodes se correspondent exactement pour le nombre et la mesure, ou du moins que, si elles ne se ressemblent pas, elles rentrent toutes dans un ordre de vers déterminé par des lois générales de prosodie; et voilà ce qu'on n'a jamais essayé d'établir par aucune démonstration. Aussi, dans un ouvrage qu'il a fait *ex professo* sur la poésie sacrée, ouvrage devenu, dit-on, classique en Allemagne, Herder ne voit-il dans ces fragments alphabétiques qu'un enchaînement de périodes, dont l'ensemble, il est vrai, présente des proportions à-peu-près égales, mais dont les détails, au lieu d'avoir été mesurés sur une règle uniforme de mètre et de cadence, se partagent en coupes libres et variées, semblables à ces fleurs de dimensions ana-

logues, mais de formes différentes et de coloris divers, que d'habiles mains auraient réunies et tressées en guirlandes. M. de Sacy paraît leur avoir attribué la même nature. Il en a fait dans ses idées des propositions symétriques, à la vérité, mais plus symétriques par la conformation générale du corps, que par la similitude des membres; ou bien dont le parallélisme, s'il descend aux détails, repose moins dans une identité de mètres et de coupes, que dans une correspondance de construction, correspondance qui, plaçant et certaines lettres et les divers éléments du discours à des rangs analogues, fait par là marcher le sens et la pensée sur des lignes parallèles, quoique souvent inégales. Ainsi voit-on, s'il est permis d'éclaircir l'idée de ce grand homme par une image, ainsi voit-on dans nos parterres certains compartiments envelopper dans leur enceinte, tracée sur la même échelle et le même plan, des figures où la main de l'artiste s'est jouée en mille sens divers, mais toutefois avec une telle adresse qu'au sein même de leurs irrégularités, ces dessins conservent une secrète symétrie, et font, de loin en loin, répondre l'une à l'autre quelques-unes des fleurs qui les émaillent ou des statues qui les décorent (1).

(1) L'opinion de Lowth a paru à feu M. de Sacy extrêmement ha-

Viennent ensuite les licences qui ne sont pas plus décisives que les phénomènes alphabétiques. « De toutes ces irrégularités, écrit un Hébraïsant illustre, il s'ensuit rigoureusement, non que les Hébreux aient eu dans leur poésie une mesure déterminée par des lois certaines et constantes; mais seulement qu'il existait chez eux un genre d'élocution plus relevé, plus indépendant, qui s'éloignait des formes ordinaires du langage, et portait dans ses traits et ses allures quelque ressemblance avec notre style poétique. Lowth, poursuit-il, convient lui-même que l'effet de ces anomalies n'est pas seulement de remplir une mesure, mais encore de prévenir, par la variété des sons, la monotonie et le dégoût qu'elle entraîne, et de répandre sur le langage du poète une couleur à part comme ses idées; c'est ici même, à son avis, le principal fondement des libertés que la langue sainte accorde aux poètes sacrés. Pourquoi donc veut-il à toute force en inférer qu'elles furent autorisées au titre de la mesure? Puisqu'il peut

sardée. Ce savant Orientaliste nous a dit, en plusieurs circonstances, qu'il regardait comme certain que les livres poétiques de l'Ecriture ne contenaient aucun mètre proprement dit, mais qu'ils offraient seulement à l'oreille des propositions harmonieuses et cadencées, dans lesquelles un nom correspondait à un nom, un verbe à un verbe, de manière à ce que les formes grammaticales, en se reproduisant aux mêmes places, présentaient dans leur sens un parallélisme régulier. (*Glaire. Introd. à l'Ecrit. S.*, t. 2, p. 257.

les expliquer et les justifier, disons mieux, puisqu'en effet il les explique et les justifie sans le rhythme, les lui rattacher nécessairement comme à leur seule cause possible, n'est-ce pas et se contredire soi-même, et porter atteinte aux lois de l'induction ? Oui, certes ! et quand Lowth conclut de là que les Hébreux ont eu dans leur poésie une mesure soumise à des règles arrêtées, nous ne saurions nous associer à sa philosophie, ni partager son avis. Ces licences peuvent établir en faveur du rhythme une espèce de probabilité ; mais il s'en faut de l'infini qu'elles forment une démonstration.

Ainsi, Messieurs, tout ce que certains auteurs ont regardé dans le matériel de nos poésies bibliques comme des ruines de versification régulière, d'autres l'ont envisagé comme un débris assez vague, et de soi-même impuissant à justifier, par d'incontestables empreintes, l'existence en Hébreu d'un mètre poétique.

Au reste, de même que les antagonistes du mètre échappent aux preuves analytiques, de même ils échappent aux autorités alléguées par les défenseurs du rhythme. Leur demandez-vous ce qu'ils pensent de saint Jérome et de ces auteurs primitifs, que nous entendions tout-à-l'heure comparer les vers Hébraïques à ceux de Rome et de la Grèce ? Ils vous répon-

dent : ce que ces grands hommes pensaient eux-mêmes de leurs expressions, et ce que d'habiles interprètes après eux en ont pensé ; c'est qu'ils ont voulu par là désigner une correspondance de syllabes, plutôt qu'une identité de mètres ; moins une similitude de rhythme que des analogies d'effets ; plutôt quelques coïncidences du hasard, que des rapports réguliers de prosodie. Fallût-il d'ailleurs entendre leurs paroles dans la rigueur de la lettre, elles ne seraient, après tout, que l'expression d'un sentiment personnel, qu'on pourrait combattre en sauvant les égards dus à la dignité de ceux qui le soutinrent.

Est-ce donc à dire, après cela, que les philologues armés contre le rhythme, repoussent de la poésie sacrée toute espèce de cadence et de mesure ?

« Non, répond Michaëlis, et pour faire entendre ma pensée, pour ne pas différer, seulement par les mots, de ceux qui défendent la réalité du rhythme, distinguons deux sortes de mesures, l'une plus sévère, l'autre plus libre, toutes deux néanmoins aussi différentes du nombre oratoire, que la danse l'est de la marche. Nous entendons par mesure plus sévère, celle qui, fidèle à conserver dans toute une pièce une mesure identique de pieds et de syllabes, compose chaque vers des mêmes éléments. C'est là l'espèce de

mesure que nous refusons aux Hébreux. Nous leur accordons en retour la seconde ; elle résulte de sentences courtes, mais cadencées, mais formées d'un nombre capricieux de pieds musicaux ou poétiques, et qui, susceptibles de s'allier facilement au son des instruments comme au pas de la danse, puissent être prises pour de véritables vers dans le bruit et le mouvement d'un chœur qui les chante. On peut les comparer à certaines strophes d'Horace où des mètres divers semblent confondus au hasard; mais elles n'ont aucune ressemblance avec ces odes entières, dans lesquelles des mètres, découpés sur des règles fixes de prosodie, reviennent à des intervalles toujours égaux, suivant un ordre toujours constant. »

Voilà, Messieurs, l'opinion de Michaëlis; opinion qui, vous le voyez, n'est pas dans son expression sans nuage; opinion qui refuse, il est vrai, le mètre de strophe à la poésie biblique, mais qui semble lui accorder le rhythme de vers, contradictoirement à ce que Michaëlis paraît dire ailleurs; opinion enfin qui, répétée ou modifiée par quelques autres savants, n'a pas trouvé sous leurs plumes le précieux avantage de devenir plus claire, ni de définir avec plus de précision ce qu'elle croit et ce qu'elle ne croit pas, ce qu'elle accorde et ce qu'elle refuse à la poésie sacrée, sur la question débattue de sa mesure et de sa cadence.

Ici finit, Messieurs, l'exposé de ce qu'a dit la science. Maintenant, si l'expression de mon avis sur le fond du problème pouvait m'être permise, et trouver l'espoir de vous paraître agréable, je dirais que ma pensée se rapproche du dernier sentiment, c'est-à-dire de l'opinion qui conteste l'existence du mètre dans la poésie sacrée. Assurément, je ne nie point qu'il ne se rencontre dans nos chants bibliques une cadence marquée, un je ne sais quoi qui respire et vous imprime à la lecture le mouvement musical ; je ne nie pas non plus que çà-et-là ne puissent être quelques strophes dont les incises se répondent et pour le nombre des mots, et pour celui des syllabes, comme se répondraient des vers réguliers et formés sur des lois constantes de prosodie. Mais tous ces accidents, qui du reste peuvent exister dans une prose artistement combinée et découpée musicalement, me paraissent insuffisants pour établir en théorie que les Hébreux reconnurent l'empire du rhythme, et consacrèrent son emploi. Après avoir attentivement examiné le matériel de notre poésie biblique, et balancé toutes les discussions qu'on en a faites, je me suis formé cette persuasion qu'il n'entra ni dans son génie, ni dans ses habitudes d'être métrique, et que si quelques-uns de ses chants portent quelque empreinte de mesure, cette mesure ne fut ni prescrite par un fond

d'analogie, ni déterminée par des règles prosodiques; mais qu'elle leur vint ou d'une fantaisie de leur auteur, qui se plut à circonscrire ses pensées dans des encadrements parallèles; ou de ce que, destinés à être chantés, il fallut proportionner leurs incises aux différentes coupes de la phrase musicale qui devait les recevoir.

Vous devez pressentir après cela, Messieurs, quel peut être le dénouement de notre seconde question. Il est évident qu'incertain dans son existence, le rhythme Hébraïque ne saurait être défini dans sa nature; et quand du reste la première serait aussi établie qu'elle est douteuse, la seconde demeurerait encore et pour jamais inconnue. Que faudrait-il pour la déterminer ? se rendre compte du nombre et de la quantité poétique des syllabes embrassées par le vers Hébraïque, supposé qu'il existât; et cette connaissance est maintenant impossible. On ne pourrait y parvenir que par l'intermédiaire des voyelles; mais où sont les voyelles de la langue sainte ? Il n'en est pas de l'Hébreu comme des idiomes de Rome et d'Athènes. Le Grec et le Latin avaient des caractères destinés à représenter non-seulement les articulations, mais encore les sons formés par la langue; l'orthographe était pour eux, sinon l'image, au moins l'équivalent de

la parole ; et si maintenant l'accent des voyelles est en partie perdu, parce que la voix des peuples qui les articulaient s'est éteinte, la place qu'elles occupaient dans les mots et la valeur poétique dont elles étaient frappées nous sont connues encore, parce que la lettre qui les figurait demeure, et les fait, pour ainsi dire . parler aux yeux, alors même qu'elles ont cessé de retentir à l'oreille. Voilà des faits dont personne ne doute, et sur le fondement desquels, à l'aide de comparaisons nombreuses et de quelques renseignements traditionnels, on a pu élever un édifice vraiment solide de métrique et de prosodie. La langue sainte est loin de participer au même bonheur. On se demande encore si pour elle le texte écrit représente l'idiome parlé, si les voyelles autrefois prononcées par les Juifs trouvent dans ses lettres alphabétiques, disons mieux, dans les linéaments typographiques de nos Bibles, des caractères qui le figurent, et sur cette question la critique est incapable d'alléguer une réponse définitive. Généralement on hésite pour ne pas dire on se refuse à croire que le système vocal des Hébreux soit arrivé jusqu'à nous. Les Massorèthes ont beau prétendre le contraire et soutenir que les points-voyelles, dont ils sont les inventeurs, reproduisent avec l'ancienne prononciation les différentes voyelles qui lui donnaient

son accent ; ils s'abusent ; au travers des révolutions qui tant de fois ont bouleversé le peuple juif de fond en comble et l'ont mêlé si profondément aux autres peuples, on ne saurait comprendre que l'articulation primitive de sa langue se fût conservée pure ; comme celle des idiomes de toutes les nations soumises aux mêmes destins, elle a subi nécessairement des altérations successives qui l'ont enfin détruite ; et puisque c'était d'elle surtout que dépendaient les voyelles de l'Hébreu, à présent qu'elle n'est plus, on peut douter si ces voyelles subsistent encore ; incertitude, je le répète, qui, laissant les syllabes de la langue sainte pour jamais indécises, condamne par-là même le mètre, s'il en est un toutefois, à demeurer comme elles éternellement ignoré.

Que penser alors des différentes prosodies Rabbiniques ; prosodies où l'on suppose que la poésie des Hébreux se composa des mêmes rhythmes que les poésies du Latium ou de l'Ionie ; prosodies où l'on déroule par immenses nomenclatures les diverses nuances de mètres employées, dit-on, dans nos livres saints; enfin prosodies où l'on va jusqu'à marquer par spondées ou dactiles la quantité du vers Hébraïque ? Il faut en penser, Messieurs, que c'est une témérité tout au plus ingénieuse. et qu'on retrouve là, comme sur

mille autres questions, les traces de cet enchantement fatal qui, depuis dix-huit siècles, non-seulement a fait que les docteurs Juifs se sont épuisés à tourmenter la lettre de la Bible, au lieu d'en rechercher le sens, mais encore semble les avoir dépossédés de la raison, pour les tenir constamment emprisonnés dans un cercle de systèmes bizarres et d'affirmations ridicules.

Enfin reste à dire si la poésie Hébraïque fut rimée. On l'a soutenu : le savoir donne des organes à toutes les témérités. « Voltaire, qui n'est pas à cet égard une » grande autorité, dit M. Villemain, affirme que le vers » Hébreu est rimé. Il cite à l'appui un rabbin qu'il avait » choisi pour précepteur d'Hébreu, et qui lui montra, » dit-il, dans le texte saint deux petits vers qui ri- » maient. » A ce suffrage dont l'expression, vous le voyez, porte aussi peu de gravité que son auteur avait peu de science philologique, se réunit un témoignage plus sérieux, appuyé de plus vastes connaissances, mais au fond tout aussi loin d'être péremptoire. C'est celui de M. Fourmont, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Cet Hébraïsant, docte sans doute, mais encore plus systématique, lut au siècle dernier, en présence du corps dont il faisait partie, une dissertation pour établir l'existence de la rime Hébraïque.

Son mémoire fut jugé digne d'être imprimé dans les fastes de cette société savante ; mais la philologie n'a point adopté son opinion. Les preuves sur lesquelles il l'avait fondée avaient trop peu de puissance pour emporter des suffrages et lui créer des disciples. Ecoutez comme il les résume : « L'on se souviendra donc que » la langue Hébraïque est pleine de rimes ; que les » Hébreux les affectent jusque dans la prose ; que tou » tes les poésies des Orientaux sont rimées ; que pour » la rime les auteurs des Psaumes et des Cantiques ont » souvent négligé la propriété des termes et le tour » naturel des phrases. Toutes ces circonstances prou- » vent, ce me semble, ajoute l'auteur, l'existence des » rimes dans la poésie des Israélites (1). » Il s'en faut que ma manière de voir réponde à celle de M. Fourmont, et je ne sais pourquoi sa logique ne me paraît pas concluante, malgré qu'elle soit d'un académicien. Il aurait dû savoir et comprendre que si la prose des Hébreux présente beaucoup de rimes, c'est moins par amour de ces consonnances, que par indigence et simplicité ; que si les prosateurs les affectent, ce fait ne prouve rien à l'égard des poètes dont le langage est toujours à part ; que l'usage de la rime,

(1) *Mém. de l'Acad.* t. VI, p. 169.

chez tous les Orientaux, établit à peine une probabilité en faveur de son existence chez les Hébreux ; qu'enfin les licences des poètes sacrés peuvent se rattacher à de tout autres motifs qu'à l'intention de faciliter le retour d'une rime ou d'une assonnance.

Voilà donc la rime réduite aux destins du rhythme et du mètre, c'est-à-dire que l'existence de ce mécanisme dans la poésie sacrée, est un problème encore au moins irrésolu, pour ne pas dire à jamais impossible à résoudre ; et si vous me demandez comment, dépouillée de ces caractères, la langue sainte put avoir un dialecte poétique profondément tranché ? je réponds qu'elle remplaça ces accidents, ou, si vous aimez mieux, ces richesses prosodiques, d'un côté, par l'habitude de s'exprimer en traits laconiques et par courtes sentences ; de l'autre, par un certain phénomène poétique, qu'on appelle *parallélisme.* Blair le fait consister à diviser la période en deux ou trois membres, le plus souvent égaux et qui se correspondent. Le premier membre contient une pensée ou un sentiment, qui dans les autres est ou répété en termes différents, ou relevé par un contraste, et toujours de manière à ce que la structure des incises présente des formes analogues, et se compose, à peu de différence près, du même nombre de mots. Un exemple vous

fera toucher au doigt l'objet de cette définition, vague peut-être dans les termes qui l'expriment.

Quarè fremuerunt gentes — et populi meditati sunt inania?
Dirumpamus vincula eorum — et projiciamus à nobis jugum ipsorum.
Qui habitat in cœlis irridebit eos — et Dominus subsannabit eos.
Tunc loquetur ad eos in irâ suâ — et in furore suo conturbabit eos.

Vous voyez, Messieurs, dans chacun de ces versets, la phrase poétique se partager en deux fractions parallèles. On dirait la rupture symétrique de notre vers alexandrin :

Oui, je viens dans son temple — adorer l'Éternel.

C'est, en quelque sorte, le même effet pour l'oreille; mais ce n'est pas le même pour le mouvement. Le premier hémistiche de notre alexandrin, ne formant pas d'ordinaire une phrase complète, arrête la marche en suspendant le sens ; il ne vole pas sur ses deux coupes ; il se traîne péniblement avec elles comme on le ferait sur des échasses ; et de là vient, je veux dire que, grâce à la lenteur de son pas, on le consacre généralement aux sujets majestueux, aux poèmes héroïques. L'incise hébraïque, au contraire, est le plus souvent une phrase ; chaque membre du parallélisme forme un trait ; il n'est pas besoin de

courir jusqu'aux dernières limites de la période pour avoir une idée ; les différentes parties du verset se hâtent de vous en offrir, et dès-lors ces divisions, au lieu de ralentir l'essor de la poésie, le précipitent ; ce ne sont plus des béquilles avec lesquelles elle boite comme cette divinité des anciens ; ce sont deux ailes dont la vitesse le dispute à celles mêmes de l'aigle.



QUATRIÈME LEÇON.

MOÏSE.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Messieurs,

D'aventureux voyageurs franchissant, au début de leurs courses, des chemins escarpés ou des landes arides, et parvenant ensuite à de magiques palais, où mille enchantements éblouissent leurs regards, et leur font oublier leurs fatigues, voilà, j'en suis sûr, un tableau que vous avez tous rencontré dans les fictions de quelques vieux poèmes, ou les récits mer-

12

veilleux de nos antiques légendes ; et c'est là comme une image de notre marche littéraire. Je ne vous ai promenés jusqu'à présent qu'au travers de considérations grammaticales et de recherches techniques. Mais aujourd'hui c'en est fait ; je vous arrache, pour n'y plus revenir, à ces voies désolées ; le temple enchanté de la poésie biblique va nous ouvrir à l'instant ses barrières ; et désormais ma fonction plus heureuse n'aura plus d'autre objet que d'étudier, sous vos yeux, les génies immortels qui peuplent ce sanctuaire ; de vous faire entendre, non pas immédiatement, mais au moins par échos, les célestes accents de leurs muses, et d'effacer en vous, par le charme de cette mélodie, le souvenir de tous les termes philologiques dont le dur tintement, dans nos précédentes leçons, déchira votre oreille.

Moïse se présente à nous le premier dans l'ordre chronologique ; il ouvrira nos études : et parce que sa vie n'est pas moins admirable que son talent n'est sublime, j'espère vous être agréable en exposant à grands traits la poésie de son existence, avant d'analyser celle de son génie.

J'étais un jour dans une basilique de Rome ; assis en face de l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture italienne, le Moïse de Buonarotti, je contemplais avec

enthousiasme les beautés mâles et sévères de ce monument fameux, lorsque soudain, rompant avec mon admiration pour faire de la philosophie, j'essayai de m'expliquer pourquoi Michel-Ange avait traduit ce thême avec tant de génie, et fait du marbre qui le représente la gloire de son ciseau. La solution de ce problême ne me parut pas difficile ; je me dis que, semblable à toutes les hautes intelligences, le statuaire Toscan s'était inspiré de son sujet ; et que s'il avait reproduit avec tant de sublimité l'image de Moïse, c'est qu'il avait su trouver dans Moïse même, avec une poésie sans exemple, je ne sais quelle grandeur voisine de cet infini, dans lequel l'architecte de Saint-Pierre et le peintre du jugement dernier allait puiser le germe de toutes ses conceptions artistiques. Ma pensée est encore aujourd'hui la même ; plus je considère le législateur des Hébreux, plus je conçois qu'il a dû profondément frapper cette puissante imagination de Michel-Ange ; et Moïse porte, à mes yeux, dans la vérité de son histoire, une magnificence que nulle fiction ne saurait atteindre.

Il n'est pas jusqu'à son début dans la vie qui n'offre un intérêt tout dramatique. Voyez ! aux yeux d'un monarque égyptien, sa naissance, aussi bien que celle de tous les fils des Hébreux, est un crime ; et par l'or-

dre des tyrans, nouveau-né de quelques jours, il est exposé sur le Nil. Une corbeille de roseaux lui sert d'esquif et le soutient sur l'abîme ; avec lui l'espérance d'Israël et du monde repose dans cette fragile nacelle ; et cependant, comme s'il n'était qu'un enfant vulgaire, la terre demeure indifférente à ses périls. Une femme, il est vrai, se tient debout sur la rive, c'est la sœur de Moïse ; elle pleure sur le critique destin de la pauvre victime ; elle suit avec une anxiété douloureuse les oscillations et les dangers du batelet où repose son trésor. Mais le roi le défend, elle ne peut arracher la petite créature au fleuve qui l'emporte ; sa tendresse pour elle se borne à des alarmes et des prières ; l'espérance, si toutefois elle en porte un germe dans le cœur, ne saurait lui venir que du côté du ciel ; et voilà qu'en effet, sur un autre plan du tableau, je vois le Très-Haut s'intéresser à cette frêle embarcation que les mortels oublient ; c'est peu qu'il lui serve de pilote et la préserve du naufrage; il conduit une princesse de Memphis vers les joncs de la rive où s'est engagé le berceau ; l'orphelin fut proscrit par Pharaon, la fille de Pharaon le sauve ; et par un de ces jeux ironiques et vengeurs de la Providence, le jeune Hébreu, délivré des eaux, va se préparer, dans le palais même de l'oppresseur, à

devenir un jour le libérateur de ses frères esclaves.

Certes ! Messieurs, ou je me trompe infiniment, ou quelque chose de tragique existe dans le sort de cet enfant suspendu entre son peuple qui le méconnaît, l'Egypte qui le maudit et le ciel qui le protége ; de cet enfant à qui vient le salut d'où lui vient l'anathème, et que sa mère, impuissante à le garder dans le secret de sa demeure, est appelée à nourrir sous les yeux mêmes du despote qui le voulut submerger ; de cet enfant qui, portant d'abord dans une conque plus fragile que celle de l'alcyon les destins mêmes de l'univers, nous fait ainsi palpiter de terreur, j'ai presque dit de désespoir, et qui, l'instant d'après, par le spectacle inopiné d'une délivrance et d'une éducation toutes merveilleuses, soulage l'oppression de nos cœurs et nous rassure pour le monde. Je connais peu de situations où les grâces touchantes se mêlent avec plus de bonheur aux accidents sublimes. Un illustre poète de nos jours en a compris la valeur littéraire, et l'a rendue dans une pièce également empreinte de sensibilité, de pudeur et de bon goût. Laissez-moi vous en rappeler quelques vers. Ils vous seront d'autant plus précieux que ce furent presque les seuls parfums d'une fleur qui, depuis fanée par les orages, n'a que trop souvent répandu dans le monde une fatale odeur de mort.

« Hâtons-nous....

C'est la fille de Pharaon qui parle à ses suivantes :

« Hâtons-nous....; *mais parmi les brouillards du matin*,
» Que vois-je? Regardez à l'horizon lointain....
» Ne craignez rien, filles timides:
» C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
» Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,
» Vient visiter les pyramides.

» Que dis-je? Si j'en crois mes regards indécis,
» C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
» Que pousse une brise légère.
» Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
» J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
» Comme on dort au sein de sa mère!

» Il sommeille : et de loin, à voir son lit flottant,
» On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant,
» Le nid d'une blanche colombe.
» Dans sa couche enfantine, il erre au gré du vent,
» L'eau le balance; il dort, et le gouffre mouvant
» Semble le bercer dans sa tombe.

» Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis!
» Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
» Au caprice des flots mobiles?
» Il tend les bras; les eaux grondent de toute part;
» *Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart*
» Qu'un berceau de roseaux fragiles.

» Sauvons-le.... C'est peut-être un enfant d'Israel,
» Mon père les proscrit; mon père est bien cruel
» De proscrire ainsi l'innocence.
» Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;
» Je veux être sa mère, il me devra le jour,
» S'il ne me doit pas la naissance. »

. . . .
. . . .

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux,
Sur le bord de l'arène humide;

Et ses sœurs, tour-à-tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge, orgueil du trône, amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
» Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil;
» Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
» Le jour enfin approche où, vers les champs promis,
» Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
» Les tribus si long-temps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
» C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
» Qu'une vierge sauve de l'onde.
» Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
» Fléchissez : un berceau va sauver Israël;
» Un berceau doit sauver le monde. »

J'aime beaucoup ce fragment, quoiqu'il ne soit pas sans tache; le dernier trait surtout est sublime; cette allusion vague et lointaine au berceau du Christ, qui, sauvé comme l'enfant Israélite des fureurs d'un monarque ombrageux, comme lui doit à son tour racheter et son peuple et le monde, donne au tableau qui précède un couronnement admirable, et met le comble à la majesté de la scène, en plaçant le jeune Moïse entre deux infinis, je veux dire les chœurs cé-

lestes qui le chantent, et les destins solennels de l'Homme-Dieu dont il est la figure.

A cette enfance merveilleuse, Moïse ajoute une maturité plus merveilleuse encore. Merveille d'abord dans ses rapports avec son Dieu.—Fait digne de remarque ! il n'est point de légendes primitives qui ne nous montrent, à l'origine des choses, les cieux plus voisins qu'aujourd'hui de la terre, et la divinité, plus tard retirée en elle-même, faisant alors ses délices, non-seulement de converser par intervalles avec l'homme naguère échappé de son sein, mais encore d'entretenir avec les mortels des relations familières et suivies. D'où put venir cette gloire aux humains des premiers âges? Serait-ce que plus pure à cette époque, parce qu'elle était plus près de son berceau, notre nature avait plus de charmes pour attirer son auteur? Serait-ce que l'humanité naissante avait besoin, pour se fortifier, de croître immédiatement à l'ombre de la puissance qui l'avait formée, comme un enfant de quelques jours a besoin, pour se développer, de la tutelle de sa mère? C'est ce que l'histoire ne dit pas; elle se borne à nous raconter que dans ces siècles d'or, le Très-Haut s'abaissait fréquemment vers ses créatures, ajoutant un doux commerce d'intimité aux rapports de providence, qui déjà l'unissaient à l'œuvre

de ses mains. Chaque page des poètes païens, vous le savez, atteste cet hymen primordial entre l'homme et son auteur ; jamais ils ne laissent les héros qu'ils chantent se débattre seuls contre leurs destins, et marcher dans la vie isolés de tout appui céleste. A leurs côtés ou sur leurs têtes s'agite éternellement tout un peuple de Déités propices, dont ils sont les fils ou les clients, et qui, sous diverses figures de rois, de guerriers ou de pâtres, de déesses ou de voyageurs ; avec divers attributs, le glaive, le caducée ou la lyre, tour-à-tour les excitent, les défendent, les consolent ou les éclairent.

Les traditions de la Bible répondent sur ce point aux vagues souvenirs de la mythologie ; et nous offrent dans son jour pur la vérité de ces apparitions dont le paganisme ne nous présente qu'une ombre défigurée. Rêves fantastiques pour les héros d'Hésiode ou d'Homère, elles furent mille fois une faveur réelle pour les patriarches de la Genèse. Moïse lui-même, à qui nous en devons les premiers récits, à son tour en reçut le privilége ; et nul mortel que je sache n'entra plus avant que lui dans l'auguste familiarité du Très-Haut. Vîtes-vous jamais, par exemple, rien de plus intime que leur premier entretien sur l'Horeb, au moment où le libérateur des Hébreux fut investi

de sa mission ? Vraiment, plus je le relis, et plus je le trouve admirable, plus je suis confondu tout à la fois et de la condescendance du Seigneur, et de la gloire incomparable dont elle honore Moïse. « Moïse! » s'est écriée, du sein d'une flamme merveilleuse, une voix dont le fils de Jéthro ne peut s'expliquer l'origine. Et lui : « me voici. — Je suis le Dieu de ton père, » reprend la voix mystérieuse ; le Dieu d'Abraham, » d'Isaac et de Jacob. J'ai vu l'affliction de mon peuple » en Egypte, et les cris de sa douleur sont montés » jusqu'à moi ; touché de son infortune, je veux y » mettre un terme ; je t'enverrai bientôt auprès de » Pharaon pour délivrer les enfants d'Israël d'une » terre qui les opprime. » Et Moïse alarmé : « Qui suis-je » pour aller auprès de Pharaon, et délivrer les enfants » d'Israël ? — Je serai avec toi, reprit le Très-Haut. » — Mais, Seigneur, si je vais me présenter de votre » part aux enfants d'Israël, ils me diront : quel est le » nom de ce Dieu qui t'envoie ? et que pourrai-je ré» pondre ? — Voici mon nom : *Je suis celui qui suis ;* » tu diras donc : *celui qui est* m'a envoyé. — Mais ils » ne me croiront pas et diront : le Seigneur ne t'a » point apparu ? — Moïse, que portes-tu dans ta main ? » — Une verge. — Hé bien ! jette-la par terre. — Moïse » obéit ; la verge se transforme en serpent. — Saisis

» ce reptile, poursuit le Seigneur. — Moïse étend la
» main qui ne retrouve plus que sa verge rendue à
» son premier état par un nouveau miracle. — Voilà,
» reprend Jéhovah, voilà pour te convaincre que les
» Israélites croiront en toi. — Mais, mon Dieu, je
» vous en conjure ; je ne sais pas parler, et depuis
» que vous avez daigné vous entretenir avec votre ser-
» viteur, ma langue est encore plus pesante et plus
» embarrassée qu'auparavant. — Moïse, qui a fait la
» bouche de l'homme ? N'est-ce pas moi. Va donc,
» mon esprit reposera sur tes lèvres et je t'enseignerai
» ce que tu devras dire. — O mon Dieu, je vous en
» prie encore ; envoyez votre Messie à ma place. » Enfin le Seigneur, reprenant sur un ton plus haut et plus impérieux, impose silence à Moïse, qui se résigne, et va sauver ses frères. »

C'est ainsi, Messieurs, qu'un simple pâtre Madianite est admis à converser avec le Très-Haut ; c'est-à-dire qu'il parle avec lui, non-seulement *bouche-à-bouche*, comme s'exprime l'Ecriture, mais avec tout l'abandon d'une intimité respectueuse. Il s'étonne, il balance, il objecte, il presse, en un mot, il invoque tous les détours, met en jeu tous les ressorts par lesquels on peut se dégager d'une mission qui vous épouvante ; et le Seigneur, bienveillant comme le serait un mor-

tel, consent à ne point l'écraser de son autorité suprême, supporte les refus de son humilité qui s'obstine, discute les prétextes dont il s'environne, dissipe les alarmes qui l'agitent et détruit les faux pressentiments qui le découragent. Faut-il un commentaire, Messieurs, pour vous faire sentir tout ce qu'un semblable tête-à-tête renferme de glorieux pour Moïse? Un berger qui raisonne avec *celui qui est*, cette seule idée n'enveloppe-t-elle pas une singularité si magnifique qu'elle en est accablante? Oui, Messieurs, et ce qui met ici le comble à mon étonnement, c'est qu'à partir de ce jour Moïse ne cesse plus de s'entretenir avec le Dieu qui l'envoie. Le Seigneur l'admet à la confidence de toutes ses pensées de vengeance ou d'amour, autant sur le peuple juif que sur les nations qui l'environnent; et comme Dieu fait part à Moïse de ses plans, à son tour Moïse dans chacun de ses projets se fait une habitude inviolable de consulter son Dieu. S'agit-il de camper, de décamper, de livrer bataille, de former un siége, d'offrir un sacrifice, de porter une ordonnance ou de prononcer un discours, il interroge la volonté du monarque suprême dont il est le ministre; et le Seigneur lui répond avec un empressement fidèle; il le fixe dans ses incertitudes, le dégage dans ses perplexités, le dirige dans ses entreprises, lui suggère

ses paroles, imprime enfin à tous ses mouvements le branle qui les produit. Et si vous me demandez au milieu de quelles circonstances Jéhovah daigne ainsi se révéler à son serviteur? ah! la solennité de l'appareil et la majesté du théâtre répondent à la sublimité des communications. Tantôt c'est dans les mystérieuses profondeurs du tabernacle, du haut de l'arche sainte, et du milieu de la nuée dont se couronne le propitiatoire, que Dieu se fait entendre; tantôt c'est dans le silence des nuits et la vaste paix du désert; tantôt c'est au sommet de montagnes solitaires et du sein d'un buisson qui, par un prodige dont le spectacle confond Moïse lui-même, paraît tout en flammes et pourtant ne se consume pas; tantôt enfin c'est sur les cimes éternellement renommées du Sinaï, parmi les éclairs et les nuages, aux éclats confondus des trompettes du ciel et des foudres de la nature, au milieu d'un océan de lumière, d'où Moïse rapporte un front si rayonnant, que les Israélites ne peuvent en soutenir les splendeurs, et le conjurent de jeter un voile sur les feux divins qui couronnent sa tête.

Non, Messieurs, l'imagination ne saurait s'élever à la création d'un héros aussi grandiose; et cependant la vérité ne s'arrête pas à ces limites. Honoré

jusqu'à l'infini de l'amitié de son Dieu, Moïse semblerait presque en partager la puissance. Il commande à la nature, et la nature suspend ses lois ou produit à son ordre les plus étonnants phénomènes. Je le vois qui parle au jour, et le jour se transforme en ténèbres; aux fleuves de l'Egypte, et leurs eaux deviennent du sang; à la mer, et ses flots divisés se dressent comme des montagnes; aux nuées du ciel, et la manne tombe de leurs flancs d'où ne s'échappait auparavant que des rosées; aux rochers de la solitude, et voilà qu'ils font jaillir des ruisseaux jusqu'à ce moment inconnus au désert. Il est en toute vérité le roi de la création. Comme celui du monde physique, le sceptre du monde moral est remis dans ses mains. Israël murmure-t-il en son absence? il paraît, et sa seule présence apaise la tempête. Le peuple s'est-il jeté dans la voie corrompue des nations? Il parle, et, je ne sais quel repentir immense et douloureux s'emparant de tous les cœurs, il ramène Israël au sentier du devoir dont il s'était écarté; les idoles sont mises en poudre; les alliances adultères sont brisées; le Seigneur a retrouvé ses enfants et son culte. Les Juifs sont-ils désespérés ou des fatigues du désert, ou du nombre des ennemis qui les menacent? il les harangue, et ranimés par ses discours, comme par une rosée sa-

lutaire, ou plutôt comme par un puissant esprit de vie, ils regardent sans effroi la solitude qu'ils parcourent, et sans alarmes, l'étranger qui les harcelle. Enfin les phalanges Israélites marchent-elles au combat? c'est de lui que dépend le succès de la bataille ; si l'engagement a lieu contre son désir et malgré ses défenses, le peuple est puni de son indocilité par une déroute ; s'il a prescrit l'action, la victoire est assurée ; il prie sur les hauteurs ; soutenues par quelques Hébreux qui l'entourent, ses mains s'étendent vers le ciel, et touché de ses vœux, le Seigneur bénit les armes et glorifie les drapeaux d'Israël qui combat dans la plaine. Certes! je vous le demande, vit-on jamais, qu'ai-je dit? rêva-t-on jamais un mortel revêtu d'une autorité plus puissante et d'un ascendant plus irrésistible? Qu'un homme avec un simple bâton fasse reculer la mer ; que des accents de sa voix il ébranle le monde ; que ses encouragements ou ses reproches transportent ou confondent à son gré le cœur de l'homme non moins difficile à dominer que l'océan ; qu'il décide à volonté le destin si hasardeux des batailles ; que son seul aspect désarme les passions et calme sans discours les orages populaires ; n'aurez-vous pas en lui le plus étonnant thaumaturge ; le crédit et l'influence de la vertu représentés par leur plus magnifique emblême;

le plus frappant symbole de l'éloquence et de son pouvoir ; quelque chose qui ressemble au génie des combats ; l'image la plus sublime enfin de celui qui, maître absolu des humains et de la nature, les mène ainsi qu'il lui plaît et les remue d'un mot, comme d'un mot autrefois il les fit sortir du néant? Hé bien! cet homme, je vous l'ai montré; c'est Moïse.

Le législateur n'est pas moins admirable en lui, que le thaumaturge n'est étonnant. Si je remonte au berceau des sociétés antiques, j'y rencontre généralement un phénomène qui me frappe ; c'est que leurs premiers chefs, se parant pour la plupart d'une gloire prophétique, prétendent avoir reçu des dieux la discipline et les lois qu'ils imposent à la foule. Pourquoi les fondateurs des empires supposent-ils ainsi que l'ordre qu'ils établissent est le fruit d'une inspiration merveilleuse, et comme un présent des cieux? Est-ce pour justifier l'autorité qu'ils affectent à l'égard d'autres hommes, après tout leurs égaux? Est-ce pour attirer plus de respect aux règlements qu'ils portent, comme aux institutions qu'ils élèvent ? Je l'ignore ; mais encore une fois le fait existe ; il n'est presque aucun peuple dont l'initiateur n'ait pas montré la divinité, comme créant les ressorts, ou du moins comme traçant l'ébauche de l'organisation qu'il

fonda. Chez les païens, cette prétention ne fut qu'une imposture ; mais chez les Juifs et pour Moïse ce fut une vérité. Numa n'écrivit jamais son code sous l'impossible direction de l'idéale Egérie ; Moïse au contraire reçut d'abord le Décalogue gravé sur des tables de pierre par le doigt même du Très-Haut ; et plus tard ce fut encore sous l'inspiration du même Dieu qu'il arrêta les observances religieuses et les dispositions civiles, dont l'ensemble devait composer la législation des Hébreux. Rien n'existe de son invention dans la loi ; jusqu'aux plus petits détails, tout fut déterminé par le Seigneur lui-même. Moïse n'affecta jamais, à l'égard des ordonnances qu'il prescrivit, d'autre titre que celui d'organe et d'interprète, d'autre mission que celle de dépositaire et de tuteur ; et de là vient que réalisant avec une sublimité sans bornes ce législateur inspiré, dont cent autres peuples moins heureux ne possédèrent que la fiction, il commence chaque article de ses lois par cette intonation magnifique: *Ainsi veut le Seigneur*. Ce n'est pas moi qui parle, mais c'est le Maître souverain des peuples et du monde.

La sanction de ses lois n'est pas moins étrange que leur origine n'est auguste. Un législateur vulgaire menacerait du glaive ou des cachots les infracteurs de l'ordre, et n'oserait présenter la foudre et les fléaux

comme les futurs vengeurs des devoirs qu'il imposerait. Mais Moïse ne craint pas de placer son code à l'ombre de ce singulier appui. Ce n'est pas que, par rapport aux individus, il ne l'abrite sous l'égide de quelques peines légales ; mais par rapport au peuple entier, il le confie, si je puis ainsi dire, à la garde de la nature. Abondance ou stérilité, sérénité des cieux ou ravages de la tempête, salubrité de l'air ou désolation de la peste, triomphes sur les ennemis et prospérité de l'état ou défaite des légions et captivité d'Israel sur la terre étrangère, voilà sur quel fondement il fait reposer ses lois. « Peuple du Seigneur, » s'écrie-t-il quelques jours avant sa mort : « Si tu écoutes la voix
» de ton Dieu, si tu observes à jamais les comman-
» dements que je te transmets en son nom, le Sei-
» gneur élèvera ta gloire au-dessus de toutes les na-
» tions de la terre ; tout ce qu'il peut verser de
» bénédictions se répandra sur toi ; il ouvrira ses
» trésors, et tu verras tomber sur tes campagnes une
» pluie qui les féconde ; tes greniers seront bénis ;
» l'abondance règnera dans tes celliers ; tes trou-
» peaux se multiplieront sans mesure ; toutes les
» œuvres de tes mains seront accompagnées de succès ;
» tes ennemis à ton aspect reculeront épouvantés,
» et tandis qu'ils n'étaient venus à toi que par une

» route, ils fuiront devant ta face par sept chemins à
» la fois. Mais si tu n'écoutes pas la voix du Seigneur,
» toutes ses malédictions se précipiteront sur ta tête;
» elles te frapperont dans les cités; elles te frapperont
» dans les champs; le ciel qui te couvre sera d'airain,
» la terre que tu foules deviendra comme du fer; la
» pluie qui tombera sur tes cultures ne sera que de
» la poussière; tu seras vaincu par tes ennemis, et
» dispersé par lambeaux dans tous les royaumes de
» l'univers, ton cadavre deviendra la proie commune
» des oiseaux des cieux et des animaux de la terre,
» et personne ne les détournera de tes restes mépri-
» sés. » Ainsi parle Moïse, en recommandant aux Juifs l'observation des lois qu'il leur a tracées : langage vraiment divin, où la sublimité de la poésie se mêle à la solennité de la situation! La majesté de ce législateur dont la voix appelle tous les éléments à protéger ses institutions, et qui parle de la nature comme s'il en était le maître, comme s'il devait lui communiquer une sorte d'instinct pour récompenser et punir à propos les prévarications du peuple ou sa fidélité; n'est-ce pas un spectacle unique dans les scènes de l'histoire? et quand on pense que Moïse était assuré de Dieu lorsqu'il proférait ces oracles; quand on se rappelle que l'évènement a justifié jusqu'à

ce jour le faste de ses promesses et l'effrayante horreur de ses menaces ; où trouver des traits assez larges pour décrire avec justesse la gloire qu'il emprunte à ce prophétique caractère, un enthousiasme assez puissant pour être digne de lui?

Si quelque chose, après tant de merveilles, doit nous étonner encore, c'est la prodigieuse immobilité de la législation qu'il impose aux Hébreux. « Il y a » si bien réglé toutes choses, dit Bossuet, que jamais, jusqu'au temps du Messie, on n'a eu besoin » d'y rien changer. C'est pourquoi, poursuit le même » auteur, le corps du droit Judaïque n'est pas un » recueil de diverses lois faites à des époques et dans » des occasions différentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu. On ne voit point » d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de » Josaphat ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés » pour la justice. Les bons princes n'avaient qu'à » faire observer la loi de Moïse, et se contentaient » d'en recommander l'observance à leurs successeurs; » y ajouter ou en retrancher un seul article était un » attentat que le peuple eût regardé avec horreur. » Admirable destin, Messieurs, que celui d'une loi si profondément immuable ! Hé quoi ! régner, comme elle le fait, pendant plus de quatorze siècles, sans

éprouver la plus légère modification, sans varier même d'une syllabe, et cela non-seulement dans ces grands préceptes de mœurs, qui ne sauraient passer, mais jusque dans ces détails ordinairement si variables de discipline, de cérémonies et de police; régner durant tout cet espace, avec un à-propos si constant et si complet qu'il n'est pas besoin d'ajouter à ce qu'elle prescrit une seule ordonnance; régner avec cette inaltérable fixité sur un peuple, qui n'en porte le joug qu'avec impatience, et s'agite sans cesse dans le désir de la briser; sur un peuple qui se mêle cent fois aux nations étrangères; sur un peuple qui change à plusieurs reprises la forme de son gouvernement; c'est-à-dire sur un peuple qui devait plus que tout autre, et par son caractère, et par ses révolutions faire subir des métamorphoses à sa constitution primitive, ne peut-on pas dire que c'est un phénomène, non-seulement en dehors de tout exemple, mais encore au-dessus de toute admiration? Quel est donc ce législateur qui porte ses vues si loin, qui d'un seul regard embrasse tous les besoins de son peuple à quatorze cents ans de distance, et leur répond à l'avance par un corps de lois coulé, pour ainsi dire, en bronze, et tellement achevé du premier jet, qu'au milieu de toutes les autres législations qui varient, qui s'augmentent,

qui diminuent, qui se perfectionnent et semblent marcher avec les siècles, il doit demeurer à jamais immobile, et n'être pas moins accommodé au déclin des Israélites qu'il ne le fut à leur premier âge? La prévoyance d'un simple mortel n'est-elle pas incapable de s'élever jamais à tant de pénétration, et pour pressentir avec une telle justesse les nécessités morales d'un avenir si reculé, pour préparer à de si grands intervalles des prescriptions qui leur répondent, ne faut-il pas être quelque chose de plus qu'un prophète, un homme presque divin?

Vraiment plus on observe cet aspect de Moïse, plus on y trouve de merveilles. Rien, vous le savez, n'est lent à se former comme les nations; de même que les individus, elles ont leur enfance et leur jeunesse, c'est-à-dire de premières époques où leurs bases sont ordinairement mal assises, leur organisation mal arrêtée, leurs membres faiblement unis, leurs pouvoirs décrits vaguement, enfin leur caractère indécis et leur esprit mal prononcé. Affermir leurs fondements, réduire leur gouvernement et leurs constitutions à des formes précises, fixer les nuances et les rapports de leurs différentes conditions, tracer nettement le cercle et fonder l'équilibre de leurs diverses autorités, c'est là le privilége du temps; il faut qu'une foule de lé-

gislateurs apportent à ce grand œuvre, pour le consommer, le concours de leurs efforts et de leur prudence;et, chose digne de remarque ! plus la force d'un peuple doit être vigoureuse et son existence prolongée, plus aussi sont nombreux les siècles qui le préparent et les initiateurs qui l'organisent. Rome, le plus solide de tous les empires, reste près de sept cents ans avant d'être complètement réglée; et c'est à peine si Auguste couronne l'édifice commencé par Romulus !

Voyez Moïse, au contraire ! Il trouve en Egypte un pêle-mêle de familles, individuellement bien dirigées sans doute, mais sans liens généraux qui les enveloppent à la fois et les réunissent, comme un ensemble d'organes en un seul corps de nation. Inspiré d'en haut, le voilà qui conçoit le dessein de mêler entre eux ces éléments désunis, et de transformer une incohérente agglomération d'hommes en peuple régularisé; et malgré tout ce que ce projet entraîne de difficile, Moïse l'exécute. Les autres civilisateurs ont besoin de temps, et lui s'en passe; quarante ans au désert lui suffisent pour créer une immense société; Israël sous sa main naît, si je puis ainsi dire, dans la plénitude de la force et la maturité de l'âge; et telle est l'énergie de la discipline et de la constitution qu'il lui donne, que nulle nation ne fut jamais plus

compacte ; qu'au sein de leurs dispersions et de leurs exils, les tribus ne cessent jamais de faire un peuple à part ; qu'enfin même aujourd'hui, quoique réduits en pièces et disséminés comme une vile poussière au milieu de tous les empires, les Juifs se distinguent encore de tous les humains, et conservent une impérissable étincelle de cet esprit national, disons mieux de ce patriotisme jaloux dont Moïse alluma le foyer dans le cœur de leurs premiers aïeux.

J'aurais bien encore, Messieurs, d'autres aperçus à présenter à votre admiration, mais le temps aujourd'hui se refuse à leur développement ; une autre conférence achèvera l'ébauche que nous venons de commencer. Laissez-moi toutefois vous dire en terminant, que le trépas de Moïse ne fut pas moins solennel que sa vie. Instruit par une inspiration divine de la proximité de sa fin, il rassemble Israel dans les plaines de Moab ; en présence de toutes les tribus réunies, et, comme dit Bossuet, dans le silence de la nature, il chante, poète plus que séculaire, le plus touchant hymne de mort qu'aient jamais entendu les humains; il ajoute son testament à ses adieux, et partage entre les fils d'Israel la terre de Chanaan, sur les frontières de laquelle ils se trouvent ; il bénit chaque tribu d'une bénédiction particulière, et qu'on dirait un commen-

taire de celles de Jacob ; et quand il a rempli ces suprêmes devoirs, il s'éloigne de sa famille attristée et s'en va sur la montagne de Nébo chercher tranquillement le lieu qui doit le voir mourir. Dieu lui montre de ces hauteurs la terre de la promesse ; il la contemple avec amour ; il salue avec enthousiasme le bonheur de ses frères qui doivent bientôt y pénétrer, et qu'un décret divin le condamne lui-même à ne pas suivre ; il se recueille ensuite, et meurt dans la paix de ce Dieu qu'il servit cent vingt ans. Ce n'est point de faiblesse et de décrépitude qu'il expire ; sa nature est vigoureuse encore, malgré le poids d'un siècle ; *ses yeux*, dit l'écrivain sacré, *ne se sont point obscurcis ; ses dents ne furent jamais ébranlées ;* c'est un ordre spécial de Dieu qui décompose son être et met un terme à ses ours, *jubente Domino.* Après l'avoir ainsi fait mourir, le Seigneur l'ensevelit encore lui-même. Est-il vrai, comme le dit une légende Hébraïque, que le prince de l'enfer ait disputé son corps à l'archange chargé de le déposer dans la tombe ? Je l'ignore ; tout ce que je sais, au témoignage de l'Ecriture, c'est que nul mortel n'a pu connaître jusqu'à ce jour où le Très-Haut à creusé le sépulcre de Moïse, et cette incertitude a mes yeux couronne avec un bonheur sublime la poétique grandeur de son histoire. Il convenait que la

majesté du mystère pesât sur le tombeau de cet homme dont la vie tout entière ne fut qu'un long prodige.



CINQUIÈME LEÇON.

MOÏSE.

DEUXIÈME ÉTUDE.

Messieurs,

Au plaisir que j'éprouvais naguère à vous présenter, sous son aspect poétique, l'existence de Moïse, se mêlait, dans le secret de mon ame, un sentiment d'involontaire douleur. Je déplorais un fait trop constant; c'est que nul homme de goût illustre, nul littérateur immortel n'a traité profondément cet admirable sujet, ni fait ressortir avec éclat toutl ensemble de grandeur

et de merveilleux dont l'histoire de Moïse est ornée. On a tracé de lui quelques ébauches ; çà et là vous trouvez signalés dans des indications éparses ses plus frappants caractères : mais ce ne sont que des coups de pinceau détachés; vous avez tout au plus une moitié de ses traits ; l'homme n'est pas représenté dans la plénitude de sa gloire ; et cette absence de travaux esthétiques sur le législateur des Hébreux, ne me paraît pas seulement un injuste oubli de son mérite; c'est encore un malheur pour la littérature. On a fait sur presque tous les plus illustres personnages du passé des études magnifiques. Après avoir inspiré de grands historiens, ces héros ont inspiré de grands critiques, et plus d'une fois l'enthousiasme, qui célébra leur gloire, éclipsa la gravité qui décrivit leur vie. Soumis comme eux à l'analyse du goût, Moïse n'aurait pas exalté moins heureusement un observateur de génie. Sa majesté que rien n'égale n'aurait pu que produire, sous une plume exercée, un tableau sans exemple ; il serait infailliblement en poésie ce que Michel-Ange l'a fait en sculpture, c'est-à-dire un des monuments les plus glorieux à l'intelligence humaine, et voilà le trésor dont nous sommes privés. J'avais donc mille fois raison de m'attrister en voyant que cette grande étude restait encore à faire ; et comme j'en étais affligé pour

la littérarure, je l'étais aussi pour vous-mêmes. Si la poétique sublimité de Moïse eût été dépeinte par un écrivain distingué, renonçant moi-même à la décrire, je vous l'aurais fait contempler dans ce miroir étranger à mes tableaux. Au lieu de la voir mutilée dans une faible esquisse et flétrie par de froides couleurs, vous l'auriez admirée avec toute sa splendeur dans l'œuvre du talent; et grâce à cette peinture plus solennelle, il vous eût été donné de goûter une satisfaction plus abondante; Moïse ne vous eût pas seulement frappés, il vous aurait confondus; et j'ignore si, réfléchissant quelque chose des rayons dont il brilla lui-même, en descendant de la montagne, son image n'eût pas fatigué vos regards et désespéré votre enthousiasme à force d'être éclatante.

A défaut d'appréciations étrangères, il a fallu me résigner à vous offrir mes propres vues. Je viens vous en présenter encore quelques-unes aujourd'hui. Nous avons admiré l'homme de privilége et d'action dans Moïse; il s'agit maintenant de contempler en lui l'homme de littérature et de génie.

Historien, par une première gloire, il rattache, je ne dis pas le peuple Juif, mais l'humanité même à son berceau. Que l'homme n'ait pas éternellement existé; qu'il ne soit pas le fruit d'un aveugle hasard, mais l'ou-

vrage d'une cause intelligente et suprême, en un mot qu'il ait eu Dieu pour auteur, c'est un fait dont toutes les nations qui jamais existèrent ont porté dans leurs traditions un plus ou moins vague souvenir. Elles ont pu varier sur la nature, l'époque et le théâtre de la création; mais leur croyance est unanime sur la substance de la création même; et je ne connais aucune légende primitive, qui, soutenant de son autorité les rêveries de nos philosophes sur l'origine des humains, ne nous montre un homme primordial sortant, ou de l'essence infinie comme une fleur de sa tige, ou de la puissance suprême comme ce vase d'argile des mains de l'ouvrier qui le façonne.

Tel est aussi l'enseignement de Moïse, et, par un privilége que nul écrivain ne partage, il nous fait remonter, au cours d'un récit sans rupture et sans lacune, jusqu'à ce moment solennel où nous sortîmes du néant. Interrogez les annales des autres peuples; elles vous ramèneront tout au plus à la naissance des sociétés dont elles rappellent les destins; elles vous diront peut-être quels en furent les fondateurs; mais ces premiers fondateurs d'où vinrent-ils eux-mêmes? où se cache la source du sang qu'ils ont déposé dans les veines de leur nation? Voilà ce que souvent elles sont impuissantes à vous apprendre. Comment surtout lier le peuple dont elles

consacrent l'histoire à l'homme primitif, à cette racine originelle d'où se sont échappés, à plus ou moins de distance et après de plus ou moins longs détours de la sève, les différents rameaux de la famille humaine, c'est là ce que jamais leurs auteurs ne vous révèlent. Si haut dans le passé que s'avancent leurs récits, ils ne peuvent jamais les lier au principe des choses ; tôt ou tard vient une époque où leur lumière s'éteint, où leur sentier s'égare ; un abîme infini se creuse sous leurs pas, et de tous les évènements qui s'accomplissent au-delà de ses limites, il n'en est aucun dont ils connaissent les détails et racontent les circonstances avec exactitude; c'est pour eux une région de ténèbres ou de fausses lueurs; et leur imagination ne la peuple que de souvenirs dénaturés ou d'idées fantastiques. Il n'en est pas ainsi de Moïse. Sa route se prolonge ferme et sûre par delà même les bornes où les autres historiens s'arrêtent ; il vous fait voir en passant l'origine ailleurs ignorée des grandes nations primitives ; et tout en vous montrant ainsi le point mystérieux d'où les ruisseaux sont partis, il ne vous laisse pas perdre un instant de vue le fleuve général qui leur a donné naissance ; il enchaîne l'un à l'autre et sans interruption les différents anneaux de la généalogie humaine ; il compte sous vos yeux les générations, les siècles et

les années, jusqu'à ce qu'enfin, d'époques en époques, il vous ait reportés au premier des jours, avec autant de suite et de précision qu'on le ferait pour remonter à l'origine d'un mortel.

Certes, Messieurs ! ou je m'abuse étrangement, ou Moïse emprunte à ce caractère une étonnante majesté. Combien n'est-il pas beau de le voir dater sa Genèse de près de deux mille ans par-delà le point de départ de toute autre histoire certaine ; promener un regard distinct et placer des évènements aussi constants que précis sur cet océan de vingt siècles, où nul œil mortel ne trouve que la nuit et n'entrevoit que des fantômes ; découvrir sur cet espace à de grandes civilisations le nom de leur premier auteur qu'elles méconnurent toujours ou qu'elles ont oublié ; conduire, et conduire seul à travers cette immensité, non pas une ou quelques nations, mais tout l'ensemble des sociétés et des familles humaines, à cette souche primitive, dont elles ne sont que les rejetons plus ou moins glorieux et les branches plus ou moins tardives ; se jeter enfin comme un intermédiaire sublime, comme un nœud magnifique entre les quarante siècles qui le suivent, et ces patriarches majestueux qui vont eux-mêmes, à quatre ou cinq générations de distance, s'unir au Dieu qui forma l'homme, et

toucher au seuil de cette éternité qui précéda le monde !

C'est peu d'être le lien de l'homme avec sa source, Moïse, comme historien, nous donne encore la clef de toutes les légendes primitives. Qu'est-ce à dire, Messieurs ? Certains évènements, vous le savez, se sont accomplis à l'enfance de l'univers, alors que le genre humain n'embrassait qu'une faible quantité d'individus ou de familles; et quand, plus tard, les descendants du premier père, devenus trop nombreux pour habiter tous ensemble, se dispersèrent sur différents points du monde, chaque colonie emporta le souvenir de ces faits originels dont elle avait vu le spectacle ou reçu le dépôt dans son ancienne patrie. Le peuple qu'elle établit en recueillit l'héritage. Mais à mesure qu'on s'éloigna de la source, ces traditions s'altérèrent : un fonds commun de vérité demeura chez toutes les nations ; mais ce débris antique se vit tôt ou tard enseveli dans un immense réseau de circonstances purement idéales. L'imagination populaire et celle des poètes obscurcirent de leurs conceptions les vestiges du passé ; la fiction dénatura l'histoire sans toutefois pleinement l'anéantir, et c'est ainsi que se formèrent les fables mythologiques dont l'ensemble atteste, par de frappantes analogies d'objet, qu'elles ont

toutes été brodées sur un même souvenir, mais dont aucune en particulier ne conserve intégralement et sans mélange le fait mystérieux qui leur a servi de base. On reconnaît que ce sont des variations sur un chant unique; mais il est impossible de déterminer, à travers leurs nuances, la nature du thème sur lequel elles se jouent. Voulez-vous découvrir le secret de ces énigmes primordiales ? allez le demander à Moïse. Moïse raconte ce que les autres idéalisent; il n'est pas le contrefacteur ou le magicien du passé, mais il en est l'interprète et l'oracle. Vous ignorez, par exemple, ce que signifient cet âge d'or et cet âge de fer, cette submersion de l'univers dans des eaux vengeresses, cette longévité de certaines générations primitives, ces rapports si fréquents de l'humanité naissante avec la divinité dont elle était l'ouvrage, et mille autres phénomènes épars dans les livres sacrés des peuples, ou dans les compositions des poètes, ces premiers théologiens des nations, comme on les a souvent appelés dans notre langage moderne; eh bien! interrogez la Genèse, et vous trouverez dans la naïveté de ses récits, la vérité de ces faits dont les mythes païens ne vous offrent qu'une ombre. Tout ce que les symboles mythologiques ont de général, c'est-à-dire de réel, peut être regardé comme un reflet altéré de sa lumière, et pour se rendre

compte de ces rayons qui çà et là colorent d'une teinte à la fois uniforme et timide les traditions profanes, il faut remonter à Moïse comme au foyer universel qui les lance; de même que, pour s'expliquer ces clartés mystérieuses qui, de loin en loin, blanchissent nos campagnes par le ciel nébuleux d'un jour de tempêtes, il faut remonter au soleil qui, du sein des nuages dont son disque est voilé, dégage quelque chose de ses feux, et forme avec eux sur nos plaines ces pâles lueurs qui vous étonnent ! Oui, voilà l'étrange privilége du grand homme que j'étudie; le trésor des évènements primitifs n'est resté pur que dans ses mains; toute intelligence humaine à ses côtés en a dénaturé la mémoire; les poètes étrangers les chantent, mais c'est sans les connaître; Moïse seul possède le sens et peut indiquer l'objet des fables qu'ils composent; et pour savoir ce qu'ils ont voulu dire sur les premières époques du monde, les écrivains du paganisme sont obligés de recourir à l'auteur de la Genèse ! quelle gloire incomparable !

Enfin, Moïse, lien du monde avec sa source, dépositaire incorruptible de ses premiers souvenirs, se présente encore à nous comme le révélateur de sa marche et le prophète de ses destins. Oui, Messieurs, demandez à celui qu'il vous plaira de tous les histo-

riens primitifs, de quel point est partie l'humanité pour commencer ses évolutions ; quels ressorts concourent à produire ses mouvements ; quelle puissance la domine et la dirige ; si chacune des sociétés qu'elle embrasse accomplit ici-bas une existence solitaire, dans une sphère indépendante, ou si par hasard il est pour elle une existence collective dont l'existence et les révolutions particulières des empires composent les éléments et développent les phases ; si les états divers qui se forment au travers des siècles, ne marchent que vers un but qui leur soit propre, ou s'ils viennent l'un après l'autre travailler à préparer un évènement unique, à promouvoir un seul et vaste résultat, qu'on puisse appeler comme la raison générale de leurs destins et la mission même du monde ; demandez, dis-je, sur toutes ces hautes questions aux historiens du paganisme ce qu'ils peuvent avoir à vous répondre ; c'est partout l'ignorance, le doute ou l'absurdité ; l'univers idolâtre a perdu le secret de sa vie, de son gouvernement et de son avenir; il ressemble à ce coursier inintelligent ou furieux qui ne sait ni reconnaître l'écuyer qui le mène, ni se rendre compte des mouvements imprimés à sa fougue par le frein qui le guide. Maintenant faites taire tous ces oracles impuissants ; et laissez parler Moïse !

Chose étonnante ! il ne prétend composer qu'une histoire particulière, et voilà qu'il pose les grandes bases philosophiques d'une histoire générale ; il expose les souvenirs, la vie et les espérances du peuple juif, et, pour qui les analyse, ces faits divers mettent à jour la marche même et la fin commune de tous les peuples. Vous lui demandez d'où nous sommes partis ? il vous répond : d'un état de ruine. Où nous marchons ? comme individus, à la restauration de notre nature, à la conquête du ciel ; comme peuples, à l'accomplissement des triomphes promis au Christ. Sous quelle économie et quelle tutelle ? sous la conduite d'une providence qui, sans imposer de contrainte à la liberté de l'homme ni des nations, cependant les maîtrise ; les fait paraître, mouvoir et périr quand il lui plaît ; porte dans ses mains le fil de tous les évènements qui les agitent ; les prépare dans leurs causes éloignées ou prochaines, les déroule dans leurs progrès, les lie dans leur incohérence, les rattache enfin dans leur immensité aux intérêts du peuple juif et du peuple chrétien, comme à leur centre universel. Voilà Moïse ; son ouvrage est, pour ainsi dire, un miroir où se réfléchit avec tout l'ensemble de ses plans généraux la sagesse éternelle ; des hauteurs où ses récits vous placent comme du haut de l'infini,

vous dominez et les empires et les siècles ; il vous révèle, passez-moi l'expression, le mécanisme de l'univers moral, ainsi que d'autres ont révélé plus tard le système de l'univers physique ; et l'on peut dire que la Pentateuque est pour le monde ancien ce que l'Evangile est pour le monde nouveau, c'est-à-dire un phare immense, élevé sur l'océan des âges, non-seulement pour éclairer la course de l'humanité qui le traverse, mais encore pour révéler la nature et le terme de cette marche à l'observateur qui l'ignore.

A force d'admirer Moïse comme historien, n'oublions pas que nous devons l'étudier comme poète; j'arrive à ce dernier caractère.

Il faut le dire : Moïse est une des plus belles âmes de poète qu'ait jamais vues le monde ; et partout, dans toutes les œuvres de son génie, vous retrouvez cette magnificence idéale, cette fleur du beau dont le propre est de vous transporter, et que dans le langage public de notre époque on appelle poésie. — Il est poète dans son histoire, autant par le frappant laconisme du trait, l'un de ses mérites dominants, que par la vérité du récit et la noble et calme gravité du ton. — Il est poète dans son éloquence ; et ses harangues aux Juifs sont bien moins des discours que de sublimes Dithyrambes. Au sein des peuples primitifs, vous le

savez, l'éloquence se présente ordinairement sous des formes d'enthousiasme ; une nature jeune encore et vigoureuse, un esprit exalté par les premiers tableaux d'une société qui naît et d'une civilisation qui commence, une langue inculte, irrégulière et souvent indigente, toutes ces causes et quelques autres réunies, impriment aux orateurs des nations au berceau je ne sais quel transport, et les forcent à je ne sais quelle hardiesse qui relèvent leur parole, la colorent, l'animent au-delà de tout ce que peut faire la véhémence oratoire, et lui donnent le caractère de l'inspiration lyrique. Dominés par une imagination qu'excitent de concert et ce soleil de feu qui tombe sur leurs têtes, et la nature magnifique dont ils sont entourés, les vieux peuples orientaux surtout se distinguent par ce genre d'éloquence ; elle est pour eux de toutes les époques, et, comme l'a dit un illustre critique allemand, les fastes de leur littérature, sous des noms d'orateurs, ne nous offrent que des poètes. L'éloquence juive, et celle de Moïse en particulier, participe à cette teinte générale du discours asiatique ; l'auteur du Pentateuque ne marche que par saillies; le tissu de son style n'est qu'un enchaînement d'images ; il force le coloris, ou du moins il le pousse jusqu'au dernier degré d'éclat que peut lui prêter convenablement le pinceau ; sa

pensée n'est pas pleinement définie, il l'ébauche en traits illimités ; enfin son ton n'a pas, si je puis ainsi dire, ce je ne sais quoi de positif, de direct, de pressant qu'on retrouve dans un homme qui parle, mais l'accent vague, lointain et musical d'un homme qui chante. Et ce qui me paraît ici le plus digne de remarque, c'est que Moïse porte ce genre non-seulement dans les sujets oratoires, qui par nature s'y prêtent, mais encore dans ceux qui sembleraient devoir impitoyablement l'exclure, pour revêtir les formes les plus arides et les plus didactiques. Rien, par exemple, n'est plus incompatible de soi-même avec cette poésie qu'une question de jurisprudence, que la sanction des règlements et de la discipline imposés à la nation sainte par le législateur du Sina, et cependant vous l'entendez à chaque page, des Nombres ou du Deutéronome, exprimer en termes du plus haut sublime, du coloris le plus ardent, du figuré le plus énergique, les peines réservées au peuple, si jamais il s'égare dans la voie des nations et trahit les promesses qu'il a faites à son Dieu. Moïse ne parle pas alors en législateur qui promulgue, mais en prophète qui présage ; son discours a toute la noblesse de l'autorité ; mais, au lieu d'être froid et décoloré comme une sentence, il est brûlant et pompeux comme un oracle.

Oserai-je encore le dire ? De la parole, Moïse portait parfois la poésie jusque dans ses institutions. Au milieu de tant de fêtes et de cérémonies qu'il avait, sur l'ordre de Dieu, prescrites aux Juifs, et qui toutes sont empreintes ou d'une grandeur admirable ou d'un air de fraternité touchante ; voyez ce que l'on peut appeler le rit de l'anathême. « En présence de » toutes les tribus rassemblées, dit Moïse, en face de » tous les enfants d'Israël, les Lévites prononceront à » grande et haute voix : Maudit soit l'homme qui, fabri- » quant des idoles que le Seigneur abhorre, les adorera » dans le secret de sa demeure ! et tout le peuple ré- » pondra d'une voix : *Amen*. Maudit soit celui qui n'ho- » nore pas et son père et sa mère ! et tout le peuple ré- » pondra d'une voix : *Amen*. Maudit soit qui recule les » bornes du champ de son voisin ! et tout le peuple ré- » pondra d'une voix : *Amen*. » Concevez vous, Messieurs, une cérémonie plus imposante ? Quelle majesté dans ce peuple protestant, comme un seul homme et d'un même cri, contre les désordres qui se commettent dans son sein, rendant un hommage unanime à la sainteté des lois et de la vertu, appelant de ses vœux, ou justifiant par ses malédictions les vengeances du ciel contre les crimes qui l'outragent ! Etablit-on jamais en faveur de l'ordre religieux et moral sau-

vegarde plus auguste, ou réparation plus solennelle ?

A ces indications premières, vous pressentez que Moïse ne saurait manquer d'être poète dans les chants qu'il nous a laissés ; il l'est en effet, et cela dans les situations les plus dramatiques, avec le caractère le plus honorable, avec le talent le plus sublime.

Vous rappellerai-je, Messieurs, les circonstances au sein desquelles furent composés les hymnes sacrés de Moïse ? Il nous en a légué deux, et le premier est un chant de triomphe. Il lui fut soudainement inspiré par une première ivresse de bonheur et de reconnaissance, après le passage de la mer Rouge ; et c'est dire qu'il prit naissance au moment le plus solennel et parmi les accidents les plus tragiques dont l'histoire ait consacré le souvenir. Moïse ne parle pas seulement en son nom, mais il est le délégué, j'allais dire le pontife de tout un peuple ; il est chargé par un million d'hommes de célébrer pour eux le plus éclatant des prodiges, et d'en rendre grâces au Très-Haut, dont le bras a tout opéré dans cet étonnant succès ; il fut lui-même l'instrument de cette victoire dont Jéhovah seul est l'auteur ; le théâtre et les détails du miracle sont toujours sous ses yeux ; il voit la mer qui branle encore des grandes oscillations qu'elle a dû nécessairement subir pour ramener sur elles-mêmes ses eaux

un instant refoulées ; il voit les Egyptiens étendus sur la grève ou se débattant contre la mort aux surfaces de l'abîme ; il voit les tribus naguère délivrées des flots par une route merveilleusement ouverte au sein des vagues divisées ; il voit la verge, ce vil néant dont le Seigneur s'est servi pour soulever et partager les eaux, comme autrefois il s'en servit pour frapper l'Egypte de ces plaies incurables dont elle souffre et gémit encore. Oui, tous ces grands objets se déroulent à ses côtés ; il les touche ; le prodige n'a pas cessé pour ainsi dire, et rien, ni de ses instruments, ni de ses témoins, ni de ses victimes n'a eu le temps de disparaître aux regards du poète. A tous ces tableaux qui palpitent en quelque sorte, se réunissent, et le souvenir de l'Egypte, et le sentiment des périls auxquels on vient d'échapper, et la pensée lointaine de la terre promise ! Certes ! j'ai peine à me figurer une position plus grandiose et plus inspiratrice. Qu'ajouterez-vous à la situation de cet homme, dont le trépied repose entre un peuple de tyrans submergés, et un peuple d'esclaves affranchis ; entre une servitude de quatre cents ans qui cesse, et un avenir indéfini de liberté qui s'entrouvre ; entre un dénument absolu de ressources militaires du côté de ses concitoyens, et le Seigneur qui, suppléant par son secours à cette ab-

sence de forces, soulève la nature en faveur de l'opprimé qui s'échappe et contre l'oppresseur qui le poursuit?

A la majesté de cette scène, il n'en est qu'une de comparable dans les annales du peuple juif ; je veux désigner celle où Moïse prononce son autre hymne poétique, son fameux chant de mort. Représentez-vous un vieillard de cent vingt ans. Israel est tout entier à ses côtés ; c'est une famille qui se presse autour d'un père pour recueillir ses derniers accents ; et certes, ce n'est point une famille ordinaire ; mais un peuple innombrable ; mais un peuple qu'il a créé ; mais un peuple qui lui doit tout, sa liberté, ses richesses, sa discipline, sa religion, ses lois ; mais un peuple dont il a fait l'éducation pendant plus de quarante ans au milieu des déserts, des épreuves et des prodiges ; mais un peuple qu'il a conduit au travers des victoires, aux limites d'une terre de délices où bientôt, à l'ombre de la paix et dans les charmes de l'abondance, les tribus oublieront les fatigues qu'elles ont dû dévorer pour la conquérir ; mais un peuple qui tient à lui par le double nœud d'une vénération profonde et de la plus vaste reconnaissance, et auquel il tient lui-même par des liens d'autant plus étroits qu'il fut le compagnon de ses destins en même temps que l'organi-

sateur de sa constitution. Figurez-vous ensuite qu'à tous ces souvenirs de concitoyen, de législateur et de thaumaturge, le poète centenaire ajoute les pressentiments du prophète, et que du seuil de la tombe où va chanter sa muse, il plonge ses regards d'un côté dans un passé tout éclatant de merveilles, de l'autre dans un avenir où son peuple se montre à lui roulant, par une vicissitude inouïe de gloire et de malheur, au lugubre dénouement d'une ruine sans exemple; imaginez-vous, dis-je, cet ensemble de circonstances où le touchant et le sombre le disputent tour-à-tour au grandiose qui les domine toutes, et vous aurez conçu dans quelle situation magnifique Moïse fit entendre aux Hébreux les derniers accords de sa lyre.

Tant de grandeur dans les situations accable les intelligences vulgaires, mais elle inspire le génie; et Moïse est sublime dans ces sublimes conjonctures. J'aime à voir avant tout quel noble cœur il déploie. On s'attendrait, surtout la veille de sa mort, à ce qu'il parlât de lui-même, des nœuds de paternelle affection qui l'unissent à cet Israel dont il est le civilisateur, du regret qu'il éprouve à se séparer d'un peuple qu'il a conduit si long-temps, du malheur auquel Dieu le condamne en le faisant mourir au seuil de la terre promise, l'objet de tous ses vœux, le terme de tous

ses efforts, et qui n'est plus maintenant pour son âme qu'un rêve d'espérance évanouie. Ainsi parlerait l'homme; mais ainsi ne parle pas l'esprit de Dieu dont Moïse est animé. Le silence du poète sur lui-même est absolu. Ce n'était pas que l'objet du cantique ne ramenât aucune occasion de glisser des allusions ou des souvenirs personnels. Il semblait au contraire, non-seulement s'y prêter, mais les appeler avec instance, *puisqu'il rappelle dans* ses premières paroles les grands faits dont il fut l'instrument ; cependant il ne dit rien qui l'intéresse ; l'homme s'anéantit pour ne laisser place qu'au ministre du Seigneur et à l'ami de la patrie. S'il parle des prodiges dont Israel fut tant de fois honoré, ce n'est pas pour faire souvenir de la part qu'y put prendre sa verge mystérieuse, mais bien de tout ce que le Seigneur, dont ils étaient l'ouvrage, y déploya de miséricorde et de magnificence. S'il évoque la mémoire des révoltes et des prévarications du peuple, au lieu d'y montrer un trait d'injustice envers soi-même, il les flétrit comme une affreuse ingratitude envers un Dieu qui comblait Israel de bienfaits. S'il porte enfin ses vues et ses conseils sur l'avenir, il n'invoque aucun regret pour ses cendres, aucun honneur pour sa mémoire, aucune reconnaissance pour les bienfaits dont il fut le dispensateur ou l'in-

termédiaire ; ce qu'il réclame, c'est l'observation de la loi divine, c'est l'exécration des idoles et la fuite des nations qui les adorent, c'est un culte perpétuel de gratitude et d'amour envers Dieu, culte fondé sur la pensée des biens dont le Seigneur a comblé le peuple à ses premières époques, et sur celle des calamités ou des faveurs dont il ne manquera pas de poursuivre plus tard les crimes ou les vertus d'Israel; en un mot, le législateur des Hébreux est en mourant ce qu'il fut durant sa vie, on retrouve dans les derniers chants du poète, le caractère dominant des actions du citoyen, c'est-à-dire un homme d'abnégation personnelle ; un homme tout de zèle et de dévouement religieux ou national; un homme enfin qui ne se meut, n'agit, ne parle et ne respire que pour l'auguste mission qui lui fut confiée.

Ce trait de cœur nous explique le caractère fondamental de la poésie de Moïse. Vous l'avez pu remarquer ; tout en étant sincère et réelle, on ne peut dire qu'elle soit intime ; elle ne puise pas son aliment dans les sentiments et les pensées personnelles de celui qui la compose ; c'est à des sources extérieures qu'elle emprunte son objet, et jamais elle ne se défraye que de souvenirs ou de présages. Avec les intentions qui la faisaient éclore elle ne pouvait se nourrir que de ce

double élément. Pourquoi chante Moïse? C'est pour ramener les Juifs aux lois qu'il leur a données, ou pour les y maintenir fidèles; la lyre n'est entre ses mains qu'un *instrument de moralisation*; jusque dans les transports les plus exaltés du poète, il aspire toujours à rester l'apôtre de son peuple. Et que fait-il pour répondre à ce noble dessein? tantôt il met en jeu les ressorts de la reconnaissance et du repentir; tantôt ceux de l'espérance et de la terreur; c'est-à-dire que tantôt il rappelle aux Juifs les immenses faveurs qu'ils ont reçus du Très-Haut, et les infâmes prévarications par lesquelles ils l'en ont payé; tantôt il déroule à leurs regards les profondeurs d'un avenir malheureux ou fortuné, suivant que les tribus seront elles-mêmes ou dociles ou rebelles. Rien assurément ne pouvait être plus efficace que l'aspect de ces divers tableaux, pour emprisonner à jamais Israël dans les limites du devoir; le souvenir ou les menaces du malheur, tels sont d'ordinaire les mobiles les plus puissants et le frein le plus salutaire des peuples.

Le but de Moïse ne m'explique pas seulement le fond de ses poésies, il m'explique aussi sa manière. Nous l'avons dit, son désir est d'épouvanter ou d'attendrir les cœurs pour les moraliser, et plus il inspirera de terreur ou d'amour, mieux il préparera

le précieux résultat qu'il attend de ses hymnes sacrés. Il faut donc que sa touche soit frappante ; une parole légèrement colorée ne saurait enfanter ces émotions profondes, ni produire ces vastes et durables ébranlements auxquels son zèle aspire ; elle serait peut-être une source de plaisir ; mais elle ne serait pas une puissance. Aussi Moïse affecte-t-il dans ses cantiques, comme dans sa prose, une constante vigueur de traits; c'est des images les plus saisissantes et des expressions les plus pittoresques, qu'il compose le tissu général de son style ; nul poète sacré n'a porté plus loin que lui l'énergie de la pensée, ni la chaleur du coloris ; il ne s'échappe de son arc que des flèches armées de fer et brûlantes comme la foudre ; et s'il était permis de comparer les choses saintes aux profanes, je dirais que Moïse fut pour la poésie Hébraïque ce que Dante devait être près de quarante siècles plus tard pour la poésie italienne.

Entendez-le dans son hymne funèbre rappelant les révoltes et les iniquités d'Israël ! il est tuant pour les ingrats à force d'être énergique.

Incrassatus est dilectus et recalcitravit.
Incrassatus, impinguatus, dilatatus,
Dereliquit Deum factorem suum,
Et recessit à Deo salutari suo.

Incrassatus, ce n'est pas assez, *impinguatus*; il y a plus encore : *dilatatus*, *dereliquit*; et qui a-t-il abandonné? *Deum*, un Dieu, non pas certes un Dieu quelconque, mais *Deum factorem suum*, un Dieu qui l'a créé comme peuple; mais un Dieu qui l'a sauvé de l'oppression, de la servitude et du naufrage, *recessit à Deo salutari suo.*

Où trouver une ingratitude reprochée sous des couleurs plus noires, et si jamais les Juifs durent protester à Dieu de leur reconnaissance, n'est-ce pas sous l'impression de la honte que ces paroles gravaient sur leur front en caractères de feu?

Consacrée à retracer les bienfaits de Jéhovah, la force de Moïse ou soutient sa vigueur, ou se transforme en extrême délicatesse. Je ne relis jamais, sans un nouvel enthousiasme, son tableau des Egyptiens s'abîmant dans les flots sous la main du Seigneur.

Dextera tua Domine percussit inimicum;

Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos; misisti iram tuam quæ devoravit eos sicut stipulam.

Et in spiritu furoris tui congregatæ sant aquæ; stetit unda; congregatæ sunt abyssi in medio mari.

Dixit inimicus : Persequar et comprehendam; dividam spolia, implebitur anima mea;

Evaginabo gladium meum, interficiet eos manus mea.

Flavit spiritus tuus et operuit eos mare, submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.

Remarquez ; il s'agit ici de faire mesurer aux Juifs tout ce que le Seigneur a déployé de force pour submerger leurs ennemis ; et certes! l'idéal de l'énergie n'est-il pas atteint par le poète ? Ne peut-on pas défier l'imagination la plus créatrice d'enchérir sur l'idée de ce souffle divin, qui d'abord soulève toute une mer et suspend les flots sur l'abîme ; puis ramène les vagues les unes contre les autres, et les fait se choquer comme se heurteraient des montagnes ; enfin, consume les Egyptiens avec leurs armures et leurs phalanges, de même que l'incendie dévore ce qu'il y a de plus frêle et de plus facile à réduire en cendres, c'est-à-dire une paille ?

Autant Moïse est vigoureux dans cette peinture de puissance, autant il est aimable dans une peinture de bonté.

Custodivit, *dit-il en parlant de Dieu*, custodivit Israël quasi pupillam oculi.

Quand on sait tout ce que la nature nous inspire de sollicitude et d'amour pour l'organe de la vue, ce dernier trait ne devient-il pas une ravissante expression de tendresse ? mais le poète sacré va plus loin.

Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos
et super eos volitans, expandit alas suas,
et assumpsit eum atque portavit in
humeris suis.

Indépendamment de la grâce et de la vérité qui reposent dans cette image de l'aigle planant sur sa couvée, et l'excitant par son exemple à s'élancer de l'aire pour essayer une aile novice encore, comment n'y pas admirer un des plus touchants emblêmes de l'amour ? conçoit-on rien de plus attendrissant que le spectacle d'un Dieu qui, des profondeurs de l'infini son séjour, s'abaisse vers son peuple, l'abrite sous sa main, enfin, chose plus étonnante ! se courbe jusqu'à terre, et prenant ses enfants sur ses bras, comme un fardeau bien-aimé, les transporte au travers des solitudes jusqu'à cette terre enchantée où les attend le bonheur ?

Tel vous voyez notre auguste poète dans le développement de ses souvenirs, tel vous le retrouvez encore dans l'énoncé de ses oracles, c'est-à-dire qu'il décrit toujours avec vivacité pour remuer avec violence. J'aimerais à vous montrer la vérité de cette remarque dans de nouvelles citations. Mais le temps presse ; je termine par une observation plus importante.

A la poétique mission de Moïse, il n'aurait pas suffi, pour qu'elle fût efficace, que ce grand homme parlât avec force ; il fallait aussi qu'il s'exprimât avec empire. D'un ton faible et timide jamais il n'eût fait ac-

cepter ses reproches ou ses menaces ; il avait besoin d'un accent impérieux et décidé. « Aussi, observe » Bossuet, il parle en maître ; on remarque dans ses » écrits un caractère tout particulier, et qu'on ne » trouve en nul autre écrit ; il y a dans sa simplicité » un sublime si majestueux que rien ne le peut égaler, » et si en entendant les autres prophètes on croit en» tendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour » ainsi dire Dieu même qu'on croit entendre dans la » voix de Moïse (1). »

(1) Bossuet, *Histoire universelle*, 2e *partie*.



SIXIÈME LEÇON.

JOB.

MESSIEURS,

Il est dans nos saintes Ecritures un poème qu'on pourrait appeler l'effroi de l'exégète, mais qui fait en retour l'admiration du littérateur ; un poème sur lequel assurément peu d'hommes possèdent des idées profondes ou précises, mais dont tout le monde parle avec éloge et presque avec transport ; un poème, enfin, qui, partageant la gloire des plus illustres chefs-

d'œuvre, fournit depuis des siècles à l'estime publique quelques-uns de ces passages, que chacun se plaît à signaler, même sans les avoir lus, parce qu'ici l'ignorance serait un déshonneur : à ces traits vous reconnaissez sans doute l'immortel livre de Job ; et c'est à lui que nous allons emprunter pour un moment l'objet de nos études. Obligé de réunir dans une seule conférence toutes les observations qu'il doit nous suggérer, je risque, Messieurs, d'être un peu long. Mais, outre que je compte sur l'intérêt de l'ouvrage pour racheter auprès de vous la durée de l'analyse, il est un avertissement que je me hâte de vous donner ; c'est que nous ferons force de rames ; nous appellerons tous les vents des cieux à souffler dans nos voiles ; et peut-être ainsi toucherons-nous aux rives opposées de la mer où nous entrons, plutôt que son immensité ne semble nous le promettre.

Quels sont d'abord le sujet et le fond de ce livre ? Il ne me serait pas difficile, Messieurs, m'associant au faste philosophique de la critique contemporaine, de vous exposer ici quelques brillantes théories. Je pourrais vous montrer dans le héros de notre poème, ou la personnification sublime d'une haute question morale, ou l'image et le reflet d'un peuple pris à certaine époque de son histoire religieuse, ou enfin le

premier acte d'un drame douloureux, dont les siècles dans leur cours et l'humanité dans ses phases développeront plus tard les lamentables scènes. Tous ces vastes commentaires ont été déjà faits ; pour les tenter à mon tour, je n'aurais besoin que de transcrire ; et je n'ignore pas qu'autant ils me seraient faciles, autant risqueraient-ils de m'être avantageux ; notre siècle les aime, et presque toujours il honore l'audace pour ne pas dire la témérité qui les affronte. Malgré cette perspective, je ne veux point les essayer. Ce ne sont là que des conjectures plus ou moins ingénieuses, et parce qu'elles n'ont aucune certitude, elles n'ont, à mes yeux, aucun prix ; je préfère m'attacher au texte de la lettre, parce qu'au moins c'est s'appuyer sur une base positive. Avec cette méthode, je le sais, on s'expose à passer pour un homme sans coup-d'œil : mais qu'importe ? A qui ne cherche que le vrai, la gloire est toujours méprisable, et surtout quand, pour l'acquérir, il faut des titres douteux.

Jeté donc comme un noble portique en tête de l'ouvrage, un prologue est chargé d'en préparer la situation fondamentale et de la définir. Je me fais un devoir de vous rappeler les détails de ce préliminaire ; c'est un admirable mélange de tableaux contrastés, de peintures naïves et d'accidents merveilleux, d'évènements tra-

giques et d'héroïques sentiments. Un homme existait, nous dit-on, dans un coin mystérieux de l'Asie. On l'appelait du nom de Job, et ses destins étaient heureux. Comme les riches orientaux des époques primitives, il possédait tout un peuple d'esclaves et d'immenses troupeaux. Sa vertu répondait à sa fortune ; il avait un cœur droit ; la crainte du Seigneur reposait dans son ame ; et pendant que ses enfants, nombreux du reste et florissants comme les rejetons de l'olivier, se livraient au plaisir et s'invitaient tour-à-tour à de fraternelles fêtes, lui, prévenant l'aurore, offrait au Très-Haut des sacrifices, en expiation des fautes que sa famille pouvait mêler au tumulte enivrant de ses joies.

Tout-à-coup le ciel s'entrouvre sur sa tête. L'Orient s'entretient de l'opulence de Job, et dans le conseil de la Providence on parle de sa justice. Au milieu des anges de lumière, dont le trône du Seigneur est ordinairement environné, l'ange des ténèbres à soudain paru. C'est au retour d'un long voyage à travers le monde qu'il se présente, et le Très-Haut lui demande, avec une sorte de fierté sainte, s'il n'a pas remarqué Job, le plus fidèle de ses serviteurs et le plus parfait de tous les justes. « Oui, répond l'esprit infernal ; mais sa vertu me paraît sans prix, parce qu'elle fut sans épreuves. Vous l'avez défendu de votre main

comme d'un rempart contre les atteintes de l'infortune ? Frappez-le dans ce qu'il possède, et vous verrez si son cœur et ses lèvres persisteront à vous bénir ? » Le Seigneur accepte le défi jeté par le prince de la nuit ; Satan, lui-même, est chargé d'être l'instrument de l'épreuve ; et bientôt il a rempli sa mission dévastatrice avec la plus effrayante horreur ; le désir et l'espoir d'abattre l'homme juste l'ont rendu cruel jusqu'à l'excès. Coup sur coup l'on vient apprendre à Job que ses troupeaux ont été en partie enlevés par les Arabes, en partie consumés par la foudre ; que ses pasteurs ont été enveloppés dans le même désastre ; que ses enfants, réunis dans la maison de leur frère aîné, se sont vus ensevelis sous les ruines du toit qui les abritait, renversé lui-même par un affreux ouragan ; et Job, au milieu de tous ces assauts livrés presque sans intervalle à sa vertu, demeure inébranlable. Il pleure sur ses fils, parce qu'il est bon père ; mais sa douleur ne va point jusqu'au désespoir, parce qu'il croit dans tous ses maux à l'action de la Providence ; et dans le calme d'une soumission surhumaine, il prononce ces paroles, répétées depuis par tous les justes éprouvés, comme lui, par des revers : *Dieu me l'avait donné ; Dieu me l'a ôté ; que son saint nom soit béni !*

Vaincu dans ce premier essai, le prince des ténèbres retourne à Dieu, qui lui représente, avec une espèce d'ironie, l'inutilité de ses efforts. « Frappez-le dans ses os et dans sa chair, reprend le roi de la nuit, et vous verrez s'il aura le courage de vous bénir encore. » « Il est entre tes mains, a dit Dieu : fais-en ce que tu pourras. » Satan revient à sa victime, qu'il afflige d'un épouvantable ulcère ; Job n'a pour purifier ses plaies qu'un misérable débris de vase mis en pièces ; et c'est sur une paille immonde qu'il se rend à lui-même ce dégoûtant office. Sa femme devrait le consoler ; elle l'invite au blasphême. Mais Job, toujours résigné, repousse ses paroles comme un langage de délire. Trois amis, attirés par le bruit de ses malheurs, accourent pour suppléer aux consolations que lui refuse son épouse ; ils commencent par gémir ; ils déchirent leurs vêtements ; ils se couvrent la tête de cendres ; ils s'asseyent sept jours et sept nuits à côté du juste, abîmés comme lui dans une vaste douleur, et n'osant l'exprimer au dehors, parce que Job lui-même se renferme dans le plus obstiné silence. Il se fait, dans cette âme flétrie, une fermentation profonde ; au premier calme de la résignation, la persévérance de la douleur a fait succéder en elle une foule de raisonnements et de pensées qui s'y débattant en

tumulte, la bouleversent avec fureur, parce qu'ils obscurcissent la foi ; et tel est enfin l'excès de ce bouillonnement intime, et des angoisses dont il est la cause, qu'il franchit, comme un océan soulevé, les limites de l'âme, et se trahit au dehors par des plaintes presque voisines du désespoir.

C'est ici, Messieurs, que commence à se dessiner l'objet essentiel du poème. Job vient d'éclater, ses amis s'en offensent ; ils prétendent que nul motif n'autorise ses gémissements et ses larmes, et que s'il est frappé du ciel, c'est qu'il l'a mérité par ses fautes. Job les dément ; il soutient que sa vie fut toujours irréprochable et son âme toujours pure ; on lui répond; une longue discussion s'engage, et des discours divers que ce débat appelle, des incidents qui le coupent, du dénoûment qui le couronne, se compose précisément le livre sacré que nous étudions. Ainsi, un orage dans l'âme d'un juste tombé soudain du faîte de la prospérité dans les plus profonds abîmes de l'infortune, voilà le sujet de ce poème ; le dialogue, ou, si l'on veut, la marche de la plaidoirie, voilà sa forme ; enfin, poésie intime et philosophique reposant moins sur des faits historiquement exposés que sur des affirmations dogmatiques, ou des phénomènes logiquement discutés, voilà son genre littéraire.

Il me semble maintenant, pour passer de l'analyse à l'appréciation, que la situation du héros est une des plus tragiques qui se puisse imaginer. Si déjà nous trouvons si beau le spectacle, je ne dis pas d'une âme stoïque se mesurant d'un visage sombre et superbe avec l'infortune, mais d'un cœur juste, soutenant avec calme les efforts du malheur, et se ménageant un asile contre la faiblesse et le désespoir dans le *sein de la patience, au lieu de le chercher sur* les hauteurs de l'orgueil ; s'il est vrai que la poésie puisse tirer un admirable parti de cette vertu que nul revers n'ébranle, et qui, selon la parole magnifique du poète latin, demeure sans effroi sous les ruines mêmes du monde, parce qu'elle a le sentiment de sa justice et qu'elle s'appuye, par la pureté de sa conscience, sur l'amitié du ciel ; combien plus dramatique encore doit être la condition de cette âme mise aux prises soit avec le découragement qui ne l'abat point, mais qui l'obsède, soit avec d'absurdes consolateurs qui, bien loin de la soulager, viennent briser son dernier appui, lui disputent la vérité de cette innocence dont la pensée faisait sa force, et lui défendent de voir autre chose que les coups d'un maître irrité dans ces calamités qu'elle envisageait comme une épreuve de providence ! C'est là, ce me semble,

l'extrémité la plus désolante, et par là même la plus féconde en effets poétiques de toutes les détresses morales. Représentez-vous ce malheureux jeté par le naufrage sur un roc solitaire, au milieu de l'Océan. Sa situation, sans doute, déjà vous intéresse et vous émeut d'une pitié profonde, environné, comme il l'est, d'infranchissables abîmes, isolé par l'infini du commerce et des secours de ses frères, seul avec la misère qui l'oppresse et des flots qui le menacent. Mais que son sort sera mille fois plus déplorable encore et notre émotion plus orageuse, si nous le voyons tout-à-coup assailli sur son rocher ou par des vents en furie qui semblent conspirer à l'emporter, ou par de sauvages corsaires qui cherchent à le faire rouler dans les gouffres entr'ouverts à ses pieds ! Et voilà Job ; il s'est réfugié dans sa conscience comme dans un dernier abri contre les maux qui l'assiégent ; on essaye de l'en chasser ; il résiste ; toutes ses paroles sont comme autant d'efforts pour rester en possession de cet asile suprême. Est-il, je le demande, une position de cœur plus critique, et mieux faite pour imprimer à ceux qui doivent en être les témoins de profonds et douloureux ébranlements ?

Autant la base de ce poème est frappante, autant l'économie m'en paraît solennelle. Ce n'est point seu-

lement entre les interlocuteurs une étroite discussion de faits individuels ; c'est surtout un exposé, contradictoire,il est vrai, mais toujours majestueux de larges observations et de vastes principes. S'ils descendent parfois aux détails personnels, ce n'est jamais que par expressions fugitives, et qu'après avoir longtemps plané dans de hautes considérations, vers lesquelles ils ne tardent pas à reprendre leur essor. J'écoute les amis de Job : animés d'un zèle pur et droit peut-être, mais mal éclairé pour la gloire de la Providence, ils cherchent à démontrer que ses coups tombent seulement sur ceux qui les ont provoqués ; que les grands malheureux qu'elle a faits furent toujours de grands impies;qu'elle s'est plue constamment à proportionner l'éclat de ses vengeances à l'énormité de leurs crimes ; et c'est quand toutes ces vues sont développées en termes aussi pompeux qu'elles sont elles-mêmes imposantes, que, se repliant sur Job par conclusions rapides, ils lui protestent qu'il doit chercher, dans des fautes sur lesquelles il s'abuse, la raison de ses disgrâces ; et que l'unique moyen d'en finir avec ses souffrances, c'est de désarmer par son repentir, et d'attendrir par ses larmes le cœur du Dieu dont le courroux le frappe et le désole. Job s'irrite de ces inculpations et de ces doctrines, et le voilà

qui se met à les confondre avec une sorte d'indignation. On dirait la fureur du coursier, brisant un javelot qui vient de faire jaillir son sang. Aux théories de ses faux consolateurs sur la marche de la Providence, il oppose des idées plus raisonnables et comme elles synthétiques ; il prétend que les méchants échappent parfois ici-bas aux atteintes de l'infortune ; qu'il en a vu d'aussi profondément affermis dans le bonheur ; qu'ils étaient obstinés dans le vice ; que les foudres divines vont assurément, par intervalles, s'abattre sur leurs têtes, mais qu'elles ne discernent pas ordinairement, et tombent, en quelque manière, au hasard, sur le front des pécheurs et sur celui des justes, en sorte qu'on ne peut alléguer les maux qui le désolent comme une évidente conviction de crime, et qu'ils peuvent être aussi bien dans les intentions du Très-Haut une épreuve d'amour qu'un effet de vengeance. Cette apologie de Job appelle, de la part de ses amis, un autre exposé de nouvelles maximes ; Job les réfute à son tour par des axiomes contraires. Réduits au silence, les premiers accusateurs cèdent la place à un quatrième personnage qui, fidèle à conserver la même largeur de paroles, résume le débat et tente à longs efforts d'établir une exacte balance entre les deux partis. Dieu se lève enfin ; mais ce n'est pas pour discu-

ter ; du sein des nues, il tonne de sa grande voix ; accable sous une éblouissante peinture de ses œuvres et de la sagesse dont elles sont empreintes, la curiosité de Job et ses murmures ; affecte enfin de refuser une solution directe et positive à la question si violemment agitée entre les quatre amis, sur l'économie de la Providence, leur apprenant par là, qu'il ne s'agit pas, à l'égard de ces hauts mystères, de sonder et de débattre, mais de s'anéantir et d'adorer.

Tels sont en résumé le nœud, le progrès et le couronnement de ce poème. Conception magnifique ! Admirable manière ! Comme l'horizon du sujet, en apparence si restreint, s'est noblement agrandi ! Assurément dans les détails divers dont se remplit ce cadre, une juste sévérité de goût peut reprendre des défauts ; les orateurs se répètent ; on ne trouve, dans la marche particulière comme dans la marche générale de leurs discours. qu'une gradation faiblement prononcée ; et plus d'une fois en les lisant, si la foi ne glaçait le reproche sur vos lèvres, vous seriez tentés de dire aux amis de Job, aussi-bien qu'à Job lui-même : « Mais vous avez déjà posé ces affirmations, signalé ces faits, développé ces vues ? Mais vous oubliez le but, et si brillantes que soient les routes où vous nous promenez, elles ont cela de malheureux

qu'elles nous égarent dans un dédale, et nous font trop souvent tournoyer sur nous-mêmes. » Cependant à travers ces imperfections partielles, la majesté de l'ensemble est toujours là qui vous frappe. Il ne s'agit au fond que d'un homme, de l'explication de ses maux, du plus ou moins de confiance qu'il doit avoir à la sainteté de sa vie ; et vous voilà soudain transporté dans les plus hautes régions de la philosophie et de l'histoire ; pour résoudre le problème d'une existence individuelle, on déroule à vos yeux les grandes lois de la Providence ; on met à nu dans ses principaux ressorts le divin mécanisme de l'univers ; on fait entendre à vos oreilles les plus imposantes leçons des siècles écoulés ; on vous explique enfin les infortunes de Job par les calamités mêmes des empires. C'est bien là, certes ! ce qu'on peut appeler en littérature tirer le monde du néant ; et, je vous l'avoue, j'aime à l'infini ce précieux secret d'élargir une scène et d'enrichir une pensée. Nulle puissance à mon gré n'est plus glorieuse au génie, ni plus féconde en jouissances littéraires ; l'admiration déborde et vous accable, lorsque après avoir craint d'étouffer, pour ainsi dire, dans une idée sans largeur, vous voyez le poète, comme un aigle audacieux, vous emporter avec lui dans des sphères sans limites.

Au reste le grandiose de Job a pour moi d'autant plus de charmes qu'il n'a rien de démesuré. Voyez un autre poème analogue, le Prométhée d'Eschyle ! Ce drame à force d'être gigantesque dans les personnages qui l'accomplissent, en devient, à mon avis, monstrueux. Je sais qu'on le juge à notre époque avec plus de faveur, et qu'on appelle créations sublimes les mêmes conceptions que dans ma témérité j'appelle des chimères. Mais, quoique je la respecte, cette opinion ne forme pas une autorité qui m'ébranle. Elle ne me paraît pas désintéressée dans la bouche de notre siècle. Atteints de la même passion que le tragique d'Eleusis pour l'exagération du merveilleux, il n'est pas étonnant que nous admirions dans leur fausse grandeur, et le captif du Caucase, et le rôle exécuté par les Dieux autour du roc, où la Force et la Violence ont enchaîné la victime; en exaltant le poète Grec, nous absolvons nos défauts et déifions notre image. Avec une littérature plus vraie, nous porterions, j'en suis sûr, un jugement plus sévère; et considérant l'œuvre d'Eschyle du même œil que l'envisageaient nos aïeux, nous la regarderions sans doute comme la production d'un esprit sublime et vigoureux, comme une suite de brûlants dialogues et de situations profondément dramatiques, mais en même temps aussi

comme le jeu désordonné d'un écrivain sans lois, et d'une imagination sans frein. Il n'en sera jamais ainsi de Job. Sa grandeur ne repose pas comme celle de Prométhée sur des fictions hors de vraisemblance et de toute mesure ; elle tient plutôt à un enchaînement de considérations solennelles ; et si le merveilleux se mêle à ces hautes pensées, au lieu de toucher à l'excès comme celui de la tragédie grecque, il réunit la sobriété la plus discrète à la dignité la plus grave, à l'à-propos le plus parfait.

Grand, par la sublimité des aperçus qu'il contient et par celle des procédés qui le développent, l'ensemble de ce livre l'est aussi par la multitude infinie des objets qu'il réfléchit, et l'on peut dire qu'il nous présente un miroir du monde tel qu'il était à l'époque où vécut le patriarche Iduméen. Avez-vous remarqué ce caractère de toutes les poésies primordiales, mais surtout des épopées primitives? « Elles sont, dit M. Villemain, l'encyclopédie d'un siècle et d'une nation.
» Tout ce qui, par exemple, existait d'idées pour les
» Grecs, depuis la théogonie la plus haute jusqu'aux
» arts industriels dont ils avaient l'usage; depuis la
» morale sublime qui respire dans la belle allégorie
» des prières, jusqu'à l'industrie de l'ouvrier qui,
» sur son enclume portative, battait les feuilles d'or

» pour en revêtir les cornes du taureau consacré ;
» tout ce que sentait, tout ce que savait, tout ce qu'in-
» ventait la Grèce du temps d'Homère, est dans
» l'Iliade. Les livres saints des Hébreux, poursuit le
» docte auteur, offrent ce même caractère de l'épopée
» antique. Tout ce qui occupait ce peuple, depuis les
» rites minutieux auxquels son humeur indocile était
» asservie, jusqu'à l'enthousiasme religieux et poéti-
» que dont il était saisi ; tout ce qu'il connaissait,
» depuis les pratiques de l'agriculture et de la vie
» pastorale, jusqu'aux métiers qu'il avait appris de
» son commerce avec Ophir, jusqu'à l'art de graver
» en pierres fines ; tout ce qu'il faisait enfin se trouve
» réfléchi dans l'épopée biblique (1). » Appliquée au livre de Job, cette observation prend une exactitude parfaite. Il n'est aucun des livres poétiques de l'Ecriture où tant d'objets divers aient jeté leurs reflets. Le Très-Haut avec ses splendeurs éternelles, les merveilles de sa puissance, les règles de sa sagesse, la profondeur de ses voies, les retours de sa fureur, la variété de ses communications avec la terre ; l'homme avec la souillure de son origine, les maux de son existence, la rapidité de ses jours fugitifs comme le passage d'une ombre, la fragilité des œuvres qu'il établit et des mo-

(1) *Littér. au moyen-âge*, tom. I, pag. 376-7.

numents qu'il élève, la sublimité de ses espérances, noble compensation de ses malheurs, l'attente d'un Dieu réparateur qu'il porte en son sein comme un de ses plus doux pressentiments; les sauvages du désert avec leur vie nomade et leur amour du pillage; les peuples orientaux, avec leur sensibilité toujours extrême, leur douleur fastueuse, leur amour du merveilleux, leur confiance aux apparitions comme aux songes de la nuit, leur vie agricole, leur habitude de contempler les astres, leur application générale aux sciences naturelles; enfin, la nature même de l'Orient avec les cieux si richement étoilés qui la couvrent, l'immensité de ses solitudes, les superbes et terribles animaux qui les peuplent, la grâce de ses campagnes et des fleurs brillantes qui les émaillent, tous ces accidents et mille autres encore sont rassemblés à la fois dans les peintures de Job; involontairement je les compare à ce cristal mystérieux qui, dans un cercle en quelque sorte infiniment petit, réunit une multitude immense de rayons épars dans l'atmosphère. Ce n'est pas à dire, Messieurs, que tous ces éléments disparates se fondent avec le sujet dans une parfaite unité, dans une irréprochable ordonnance; il existe incontestablement dans le poème qui les rassemble, des incohérences, des digressions plus ou moins prolon-

gées, des considérations ou des tableaux parasites; mais encore ces défauts sont rares; généralement dociles à la main qui les rapproche, ces mille pensées diverses se combinent avec harmonie, et vous ne savez qu'admirer le plus, de l'ordre qui les unit, ou de l'immensité qu'elles donnent au poème, et qui, d'une peinture de tentation, fait pour ainsi dire un tableau vaste comme le monde.

D'ailleurs, je m'empresse de le dire; non-seulement à travers cet océan d'objets, vous n'apercevez rien de méséant ou de trivial, comme dans le Faust de Gœthe, ce chaos qu'un certain nombre de scènes sublimes ne m'empêcheront jamais d'appeler indigeste, mais encore vous n'y surprenez presque aucun détail qui ne porte une empreinte de perfection. Les descriptions surtout, qu'embrasse le livre de Job, sont d'une vérité parfaite; l'illusion semble détruite à force d'être absolue; vous ne vous représentez plus les objets en le parcourant, vous les sentez, vous les voyez, vous êtes sous leur influence heureuse ou fatale, réjouissante ou lugubre; il semble qu'un monde nouveau se révèle à vos yeux. « Quand vous lisez ce poème, » dit encore le critique contemporain que je vous citais tout-à-l'heure, « à cette description du cheval si frémissante de poésie, à ces entretiens de Job avec ses

» amis, à ces paroles magnifiques pour peindre les
» splendeurs de la création, vous êtes au milieu des
» sites, des mœurs et de l'imagination arabes ; vous
» êtes dans le désert et sous la tente ; vous sentez
» mieux cette nature orientale que par aucun récit,
» aucune recherche profonde. » On peut dire la même chose de tous les spectacles qu'il retrace. Il ne vous fait pas les simples confidents de ses pensées, il vous rend toujours les témoins d'une scène : nul autre poète biblique ne possède au même degré cette magie de pinceau. C'est que nul autre aussi ne réunit à des expressions plus pittoresques, à des nuances de style plus délicates, à un coloris plus brillant et plus empreint du magnifique éclat de ce beau soleil de l'Asie, une habitude plus constante d'achever le tableau. La plupart de nos écrivains sacrés se bornent le plus souvent à des ébauches inachevées ; ils dessinent quelques traits et s'arrêtent, laissant à l'imagination le soin de suppléer ce qu'ils taisent, et de compléter l'esquisse enveloppée dans leurs premiers linéaments. Job ne se contente pas de ces coups de crayon détachés, indication d'une pensée qu'ils ne réalisent pas ; il poursuit son idée, il la présente, non point dans la minutie de ses petits détails, mais dans la plénitude de tous ses grands aspects ; et, comme vous le comprenez, cette

manière est la plus féconde en illusions littéraires. Moins elle laisse à faire à l'esprit, et plus elle le trompe. Le prestige ne peut qu'être immense, puisque l'objet est là tout entier qui palpite.

Ce que j'affirme ici, Messieurs, je suis impatient de l'établir par quelques citations. Après avoir parlé de Job, je vais le faire parler lui-même ; et pendant que ses accents justifieront d'une part le portrait que j'en ai tracé, de l'autre, ils porteront une précision plus parfaite dans l'idée que vous avez déjà pu concevoir de son génie. Il en est d'une belle poésie comme il en est d'une belle voix. Vous le savez, on ne réussit pas à se représenter avec exactitude les charmes d'un brillant organe, sur la foi même d'une description fidéle. Il existe dans son timbre plus ou moins métallique, dans la vie qui s'y mêle, dans les évolutions qu'il exécute, telles nuances si délicates que l'imagination ne peut s'en emparer, ni la parole les reproduire ; elles font des impressions douces et réelles, mais indéfinissables ; on les goûte pour soi, mais on n'en rend pas compte aux autres ; et pour s'en créer une idée, l'intelligence a besoin du secours de l'oreille ; il faut entendre la voix elle-même. Telle est aussi la condition du poète. Si complète que soit l'analyse de son talent, elle en laisse toujours échapper quelque teinte ;

toujours un certain vague se mêle dans l'esprit à l'idéal qu'elle fait naître ; et si vous voulez arrêter sur le génie qu'elle définit un jugement net et sûr, il est de toute nécessité que ce génie devant vous fasse vibrer sa lyre. Voilà pourquoi je tiens à ce que celle de Job réveille un instant aujourd'hui ses accords, et vous offre comme la fleur des différents genres de modulations auxquels se plia son harmonie.

On a dit, Messieurs, dans un ouvrage estimable de notre siècle, que les anciens avaient mal compris et mal dépeint la nature. Est-ce là, pour les auteurs profanes, une accusation légitime, ou ce qu'on pourrait appeler une calomnie littéraire ? je ne l'examine pas, parce que la solution de ce problême ne se lie pas à l'objet de mon cours. Mais ce que je sais bien, c'est qu'on ne pourrait, sans injustice, faire tomber ce reproche sur nos auteurs bibliques. Appelés, pour la plupart, à vivre avec la nature, au sein d'un peuple et d'une existence agricoles ; attirés à son étude par les charmes qu'elle déployait à leurs yeux sur cette terre si féconde de l'Asie, et dans ces climats enchantés de l'Orient ; poussés même par un sentiment religieux à descendre dans l'investigation de ses merveilles, afin de mieux connaître tout ce que le Seigneur avait déployé dans son œuvre de sagesse, de puissance et

d'amour, ils avaient tous observé le monde physique avec plus ou moins de profondeur. Jusqu'où ſut leur science sur les lois secrètes de la création, je l'ignore; mais au moins leurs yeux ne furent-ils pas fermés sur ses grands phénomènes et sur ses beautés sensibles; ils les contemplèrent avec une sagacité sans exemple; aucune nuance importante ne trompa leur coup-d'œil, et quand il s'agit pour eux de décrire quelque scène *empruntée à l'univers matériel*, réunissant aux observations les plus délicates un prestige admirable de coloris, ils portèrent une vérité parfaite dans leurs tableaux, et firent de leurs descriptions le miroir même de la nature. Job surtout excelle dans cette poésie pittoresque. Il a, ce me semble, atteint et fixé les dernières limites du genre; nos poètes modernes, eux-mêmes, n'ont rien de comparable à quelques-uns de ses passages. Deux parallèles vont vous en convaincre.

Ecoutez comme il parle de l'aigle et de ses mœurs :

A ta voix, a dit le Seigneur, l'aigle s'élèvera-t-il pour aller suspendre son aire sur les abîmes?

Vois-le qui s'établit dans le creux des montagnes, sur les sommets abruptes et les rocs escarpés!

De là il considère sa proie, et son regard perce à l'infini.

Il abreuve ses aiglons de sang, et partout où repose un cadavre, aussitôt il est là (1).

(1) Numquid ad præceptum tuum elevabitur aquila, et in arduis ponet nidum suum?

De cette peinture, j'en rapproche comme involontairement une autre qui lui ressemble ; elle est d'un poète contemporain dont je citerais le nom, je ne dis pas seulement avec estime, mais encore avec amour, s'il ne rappelait au christianisme le souvenir d'une apostasie.

L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine.
Il ne veut, comme toi, (Byron), que des rocs escarpés,
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage;
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs,
Bâtit, au bord des eaux, son nid parmi les fleurs,
Lui, des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers, d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans la joie.

Il n'est pas besoin de longs commentaires pour vous faire apprécier la supériorité de Job, même parlant un idiome étranger, sur le poète français, quoique parlant sa langue naturelle. L'un et l'autre ont, à vrai dire, des traits qui se répondent ; mais Job, avec plus

In petris manet et in prœruptis silicibus commoratur, atque inaccessis rupibus.

Indè contemplatur escam, et de longè oculi ejus prospiciunt.

Pulli ejus lambunt sanguinem, et ubicumque cadaver fuerit statim adest. *Job*. 39.

de concision, leur donne plus d'énergie ; il y mêle aussi des idéesaccessoiresque le poète moderne ignore, et qui augmentent la beauté de la scène en multipliant ses horreurs. Ainsi ces deux vers français :

Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage.

Ces deux vers, dis-je, égalent-ils cette phrase de Job :

Ubicumque fuerit cadaver statim adest?

Ubicumque. Monsieur de Lamartine ne parle que de rivages et de champs de bataille : Job est plus large et plus vrai, *ubicumque ;* le monde tout entier est l'empire de son aigle ; la voracité qu'il lui suppose l'abat partout où se montre une proie.—*Statim adest.* — Rien de semblable dans la peinture moderne. *Il ne veut comme toi*, termes décolorés qui n'annoncent pas tout ce que le roi des airs porte en soi de dévorante avidité pour les débris de la mort. Mais comme l'empressement que Job lui prête, révèle avec éclat ce goût ardent et sauvage ! *Statim*, il ne balance pas ; à peine a-t-il vu qu'il se précipite. *Adest*, il ne lui faut pas long-temps pour atteindre sa proie ; il vole comme la pensée ; l'œil est impuissant à le suivre ; il vient de prendre son essor, et déjà je le vois qui dévore le cadavre. Que de force dans cette parole *statim adest* !

Quelle idée ne donne-t-elle pas des sanguinaires instincts de l'aigle, en nous le montrant porté d'une aile si rapide aux dégoûtants butins qu'il aperçoit !

Sans doute encore ces vers de caractère et de situation sont empreints d'une sombre vigueur dans la touche :

> Et là, seul, entouré de membres palpitants,
> De rochers, d'un sang noir sans cesse dégouttants,
> Trouvant la volupté dans les cris de sa proie,
> Bercé par la tempête, il s'endort dans la joie.

Mais il faut aussi le reconnaître. Au défaut d'une traînante longueur et d'une dissection trop détaillée des accidents de la scène, cette peinture ajoute je ne sais quelle noirceur révoltante. Job dit autant et plus que tout cela par cette seule et féconde parole : *Pulli lambunt sanguinem.* Au fond de ces trois mots reposent au moins insinués les détails affreux décrits par M. de Lamartine, et vous les y trouvez reproduits en couleurs moins hideuses. Vous y voyez ensuite l'éducation féroce de ces jeunes aiglons que leur mère habitue à s'abreuver de sang ; et comme cet accident est un nouveau trait de mœurs, il est aussi, par l'incomparable énergie qu'il respire, une nouvelle gloire pour l'œil qui l'a saisi, pour le pinceau qui l'a tracé.

Je demande aussi vainement à M. de Lamartine cette

attitude de l'aigle cherchant une proie qu'il dévore. Job nous l'a représentée en termes d'autant plus admirables qu'ils copient la nature. Tout embellissement idéal eût détruit la magnificence de la situation. *Indè*, c'est-à-dire du point d'appui le plus sublime, du haut des monts sourcilleux et des rocs solitaires : *contemplatur escam*, quel calme atroce ! il contemple une victime ! *Et oculi ejus de longè prospiciunt.* Il est impossible d'exprimer cette pensée, du reste complément nécessaire du tableau, avec plus de précision, de justesse, de poésie et de solennité.

En résumé, M. de Lamartine est ici ce qu'il est partout ; c'est-à-dire qu'à la pénétration du regard, il joint et l'éclat du coloris et le sentiment de l'harmonie. Mais son vers est souvent sans plénitude ; mais il effeuille trop des idées dont il devrait serrer et grouper les détails ; mais pour vouloir trop étendre, non-seulement il est forcé d'omettre beaucoup de choses cependant nécessaires, parce que l'espace lui manque, mais encore il enlève à celles qu'il exprime une force qu'elles trouveraient dans une concision plus laconique ; mais il aime trop à se balancer au branle assoupissant d'une période éternelle ; mais enfin dans ses couleurs, plus d'une fois si vraies, il sort en même temps et des limites du goût et de celles de la nature.

Job au contraire est toujours ferme dans sa parole ; il aime la phrase féconde et les pensées en faisceau ; dédaigneux pour les traits sans valeur, il s'attache aux linéaments fondamentaux du thême qu'il exploite; mais aussi porte-t-il un soin scrupuleux à les dessiner tous, et tel est le bonheur de son pinceau qu'il insinue par ce qu'il décrit les accidents secondaires qu'il ne retrace pas, et qu'en n'exprimant pas tout, il paraît cependant ne rien taire. A ce mélange d'exactitude et de largeur dans le dessin, il réunit la sagesse de la touche et la vérité du coloris, et tandis que M. de Lamartine pare souvent ses peintures des prestiges de son imagination, Job place la beauté des siennes dans l'imitation fidèle de la nature ; en deux mots, là vous avez un poète brillant, ici vous admirez un poète profond ; là, pour parler le langage, sinon relevé, du moins exact, de Laharpe, c'est de l'or réduit en feuilles et souvent en paillettes ; ici c'est de l'or, comme le premier épuré par le creuset, mais encore en lingots.

J'éprouverais un bonheur sans mesure à vous analyser, après la description de l'aigle, le brillant et fameux tableau du cheval ; mais tant de chemin nous demeure encore à parcourir que je suis contraint de me borner à des citations. Elles suffiront, du reste,

pour vous faire apprécier la valeur de ce fragment. Il est de ces beautés poétiques dont l'éclat vous enchante, même sans que le prisme du goût les décompose ; elles tombent comme un rayon de soleil sur votre intelligence, et c'est pour l'éblouir.

Est-ce toi qui as donné la force au cheval, et qui as hérissé son cou d'une mouvante crinière?
Le feras-tu bondir comme la sauterelle?
Son hennissement, c'est la voix de la terreur;
Il creuse du pied la terre; il s'élance avec audace;
Il court au-devant des armes; il se rit de la peur;
Il affronte le glaive. Vienne le carquois à retentir sur lui,
Viennent à frissonner le bouclier et la lance,
Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre;
Il ne peut croire dans son ivresse que la trompette l'appelle;
L'a-t-il comprise? il se dit : vah!
De loin il savoure l'odeur des combats, la voix tonnante des chefs et le cri des armées (1).

Voilà, Messieurs, cette peinture que M. Villemain regardait tout-à-l'heure avec tant de raison, comme toute *frémissante* de poésie. Je crois pouvoir le dire sans exagération, c'est le chef-d'œuvre de la littérature pittoresque ; je ne conçois pas qu'on puisse por-

(1) Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum?
Numquid suscitabis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.
Terram ungulâ fodit, exultat audacter: in occursum pergit armatis,
Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

ter dans ce sujet un mélange plus parfait de légèreté, de hardiesse, d'originalité, d'énergie, de justesse, de profondeur et de vie; elle ne renferme pas un mot qui ne soit, à mon avis, une création sublime. Voulez-vous comprendre tout ce que sa magnificence a d'incomparable, vous n'avez qu'à lire les traductions ou imitations que vingt poètes, même illustres, ont essayé d'en faire. « Tous, affirme Dussault, tous sont de-
» meurés bien au-dessous de l'original. Nul ne s'est
» rapproché du modèle comme Baour-Lormian; mais
» encore il s'en faut de l'infini qu'il en ait atteint la
» hauteur. On peut lui reprocher, observe le même
» critique, de n'avoir pas fait assez d'efforts pour
» reproduire les traits principaux du texte, et de les
» avoir trop facilement abandonnés. » Je sais qu'il les compense par quelques-unes de ses propres pensées; mais encore ces conceptions de sa muse ne font pas oublier les beautés qu'elles remplacent, et le seul résultat qu'elles enfantent, c'est de prouver que la parfaite imitation de Job a paru comme impossible au génie qui les créa.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus.

Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dixit : Vah! procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs. *Job. c.* 39.

Au reste, non-seulement les copistes de Job lui sont inférieurs, mais aussi tous les poètes qui jamais ont tenté, comme lui, de décrire le cheval. Virgile, en qui reposèrent un instinct si délicat et un amour si passionné pour observer les merveilles de la création ; Virgile, qui les sentit le mieux et les peignit avec le plus de magie entre tous les poètes antiques, Virgile lui-même est incomplet et paraît froid lorsqu'on se prend à le comparer au poète biblique. Sans doute le cheval de ses Géorgiques est admirable : Entendez!

. . . Si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo;
At duplex agitur per lumbos spina; cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.

Encore un coup, cette peinture est magnifique, et présente plus d'une analogie avec celle de Job. Comme Job, Virgile saisit le cheval au moment où le clairon sonne ; comme Job, il le représente qui bondit, qui frissonne, qui bat du pied la terre et la creuse, qui fait flotter son ondoyante crinière et lance la flamme de ses naseaux ; mais cette comparaison si dégagée, *numquid suscitabis eum quasi locustas?* mais ce *gloria narium terror,* intraduisible dans aucune langue, tant il est audacieux et fécond ; mais ce fier

contemnit pavorem ; mais cet énergique *sorbet terram ;* mais cette ivresse guerrière qui l'empêche de croire aux accents de la trompette qui cependant le frappent ; mais cette exhortation par laquelle il s'encourage à prendre essor ; mais cet incomparable *odoratur bellum* ; mais tout cet ensemble, dis-je, et de traits étourdissants et d'expressions à part ou, comme parle l'époque, de termes imprévus, Virgile n'a rien qui le représente ou le rachète, et s'il est vrai de dire que le poète romain soit sublime, le poète biblique est divin !

S'il fallait après cela vous développer tout ce que Job déroule encore dans son poème de descriptions sublimes, je vous rappellerais, et toutes ses comparaisons, et surtout le magnifique discours où Dieu, pour justifier sa puissance, étale en paroles si pompeuses les merveilles de l'univers ; mais il n'est personne ici qui ne connaisse ces beautés. Voyons plutôt dans notre auteur sacré le poète de la douleur ; il n'est pas moins étonnant que celui de la nature.

SUITE DE LA LEÇON PRÉCÉDENTE. [1]

JOB.

MESSIEURS,

Job est resté muet sept jours : l'excès même de ses chagrins a retenu si long-temps sa parole captive. C'est l'effet ordinaire des profondes douleurs de vous laisser sans voix ; leur immensité vous oppresse, elles

(1) J'ai partagé cette conférence en deux fractions, parce qu'imprimée tout entière d'un seul trait, elle eût vraisemblablement fatigué le lecteur.

vous jettent dans je ne sais quel étourdissement ténébreux où s'éteignent toutes les idées, où s'effacent tous les sentiments dans une vague amertume, et le seul langage qui vous demeure alors pour soulager un cœur qui n'en peut plus, ce sont des cris inarticulés et le bruit confus des soupirs. Cependant cette première crise se dissipe ; la lumière et la réflexion renaissent dans l'esprit ; la parole se retrouve, et c'est à ce moment que l'ame exprime ses angoisses avec d'autant plus d'énergie que son silence fut à la fois plus morne et plus prolongé. Comme tous les cœurs flétris, Job passe par ce double état ; après s'être tu quelque temps, écrasé sous le poids de sa peine, le voici maintenant qui nous révèle tout ce qu'elle lui cause de tortures.

Périsse le jour qui m'a vu naître ! Périsse la nuit où l'on put dire : Un homme est conçu !

Que ce jour se change en ténèbres ; que le Seigneur en perde le souvenir, et ne songe plus jamais à réveiller sa lumière !

Que l'ombre de la mort l'envahisse ; et qu'au sein de cette obscurité, tous les maux à la fois l'enveloppent et l'inondent !

Qu'après le jour on livre la nuit de ma naissance à l'horreur des tempêtes ; qu'elle ne compte pas dans mes années ! qu'on l'arrache du nombre de mes mois !

Qu'elle reste à jamais oubliée et solitaire ! qu'on ne pense jamais à la bénir !

Maudite soit-elle plutôt de ceux qui maudissent la lumière !

Que la profondeur de ses ténèbres obscurcisse les étoiles ! Qu'elle attende le jour sans le revoir ; qu'elle appelle même vainement le retour de l'aurore !

Je la maudis, parce qu'elle m'a permis de naître, et n'a point épargné à mes yeux le spectacle de la douleur!

Oui, pourquoi n'ai-je pas alors péri dans les entrailles qui m'avaient formé? Pourquoi du moins ne suis-je pas mort à mon premier pas dans la vie?

Pourquoi s'est-il trouvé des genoux pour me bercer, un sein pour me nourrir?

Ah! maintenant, je dormirais en silence; je me reposerais de mon sommeil!

Je serais réuni dans la paix à ces rois et ces grands de la terre, qui se sont bâtis des solitudes pour tombeaux.

Je serais avec ces princes qui passagèrement ont possédé de l'or et rempli d'argent la demeure qu'ils habitaient.

Ou plutôt je ressemblerais à ce fruit avorté qui n'a pas vu le jour et qu'on ensevelit en secret!

Là, c'est-à-dire dans la tombe, les méchants se taisent avec tout leur fracas; là se reposent les humains que fatiguait la force.

Là, ceux qui furent torturés demeurent sans vexations; la voix de l'exacteur ne désole plus leurs oreilles.

Petits et grands tout est là confondu; le serviteur y dort à côté de son maître dont il a secoué la chaîne.

Ah! d'où vient que l'on condamne à vivre ceux dont l'ame est abreuvée d'amertumes? Ceux qui, dans leur désespoir, invoquent le trépas comme on désirerait un trésor?

Ceux qui tressailleraient de descendre au sépulcre?

Ceux enfin dont la voie s'est égarée et que Dieu semble avoir perdus dans les ténèbres?

Tel est mon sort; je soupire avant de prendre mon pain; le rugissement de ma douleur retentit comme un torrent qui gronde. (1)

C'est ainsi, Messieurs, qu'éclate dans une première explosion l'amertume de Job, et sans examiner s'il rencontre, en se déchargeant le cœur, l'héroïsme de la patience, question que nous discuterons tout-à-l'heure, il est manifeste au moins qu'il rencontre le sublime de la poésie.

(1) Job. c. 3.

Comme c'est bien là d'abord un langage de haute passion ! Obsédée d'un sentiment orageux, l'ame, vous le savez, éprouve le besoin de le répandre à flots, de l'exprimer à cent reprises, d'épuiser enfin pour le traduire tout ce que la langue lui fournit de locutions semblables, l'imagination de pensées ou de figures analogues; et plus elle revient sur son idée, plus il lui semble qu'elle se soulage. C'est là surtout *le caractère de la douleur extrême*. Approche-t-elle du désespoir, chaque pensée qui l'éveille devient en quelque sorte une pensée fixe pour elle ; elle se débat comme sans mesure avec tous les objets qui la frappent, et les prenant tour-à-tour sous leurs différentes faces, elle ne les laisse échapper que lorsque sur chacun de ces aspects divers elle a fait tomber un certain nombre de larmes plus ou moins brûlantes, et poussé quelques plaintes plus ou moins désolées. Tel est Job ; l'existence lui pèse à force de malheurs ; il a dessein de la maudire ; et voilà que la saisissant à ces prémices ordinairement si chères aux mortels, il décompose le fait de sa naissance dans tous les détails qui l'environnent, et les poursuit l'un après l'autre de cris d'amers regrets.

Aux instincts des grandes douleurs, ce passage en

réunit l'ardente parole. L'ame de Job est embrasée comme une vaste fournaise, et nulle expression ne s'en échappe qui ne soit une étincelle. « Aucun écrivain, dit M. de Châteaubriand, n'a poussé la tristesse au degré où elle a été portée par le saint Arabe ; pas même Jérémie qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs, comme parle Bossuet. » Jérémie a peut-être plus de sensibilité dans sa plainte et de tendresse dans sa mélancolie ; mais Job a plus de chaleur dans ses larmes, plus de déchirement dans ses soupirs, plus de vigueur dans l'élégie. Jérémie épanche sa douleur comme un grand fleuve, et murmure comme lui ; mais celle de Job imite la marche et le rugissement de ce torrent qui gronde. Voyez :

Périsse le jour où je suis né ! Périsse la nuit où l'on put dire : un nouvel homme est conçu !

« Etrange maniére de gémir ! s'écrie ici l'auteur » du *Génie du christianisme* ! Il n'y a que l'Ecriture » qui ait jamais parlé ainsi. »

Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de cœur ?

» Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir » de leur profondeur un cri plus douloureux ! » La vivacité du tour se mêle, pour le former, à la plus haute énergie du sentiment.

Job n'est pas moins admirable lorsqu'il regrette que lorsqu'il maudit. « Ah ! s'écrie-t-il, maintenant je » dormirais en silence ! je reposerais de mon som- » meil ! » Comme c'est calme ! Combien aussi tous ces traits sont heureusement appropriés à sa situation ! Dans la tombe, nul bruit n'importunerait son repos ; nul messager de malheur ne lui viendrait annoncer des désastres ; une épouse insensée ne l'inviterait pas au blasphème ; des amis maladroits ne s'aviseraient pas, sous ombre de soulagement, de porter dans son âme, déjà chagrine, un surcroît d'amertume. Non ; le sépulcre serait sans voix ; le théâtre de son sommeil sans tumulte et sans orages ; muettes comme la mort, les ombres auxquelles il serait mêlé n'interrompraient jamais cette tranquillité tumulaire. *Je dormirais en silence* : Voilà tout ce que veut dire ce mot ; c'est-à-dire que, dans les intentions qu'il suppose comme dans les idées qu'il éveille, il renferme tout un contraste immense et magnifique.

Ce n'est pas tout. *Je reposerais de* MON *sommeil.* Ce trait, qui ne semble, au premier coup-d'œil, qu'une incise pléonastique, ajoute, pour qui sait la comprendre, une teinte admirablement touchante à l'idée qui précède. Là il dort dans la paix extérieure ; le silence est autour de lui ; rien ne murmure à ses côtés

qui le trouble et l'éveille. Mais ici le repos est intime, il en jouit, il le savoure ; nulle terreur même d'imagination, nulle vision fantastique n'essaye d'en altérer les charmes ; c'est en quelque sorte un bien dont la possession n'est pas moins inviolable qu'elle n'est réelle ; en un mot, il est *sien*, comme le dit notre céleste poète ; *je reposerais de* MON *sommeil* (1).

Admirez aussi, Messieurs, de quelle majesté sublime il environne la pensée du repos qu'il envie. En réalité, ce sommeil dont il eût joui, moissonné sur le seuil de l'existence, eût été sans noblesse ; ainsi qu'il le dit lui-même, il eût été semblable à ce fruit avorté qu'on ensevelit dans l'ombre, et dont les humains ignorent à jamais le sépulcre, comme ils en méconnurent la naissance. Mais, au courage de décrire et de souhaiter cet état, Job ajoute une merveilleuse adresse à l'ennoblir. Sans doute, il n'eût été qu'un germe mal éclos; mais, quoique simple ébauche d'homme, il se serait mêlé, comme leur égal, aux monarques les plus fastueux, aux princes les plus opulents, aux plus illustres initiateurs des peuples ; entr'eux et lui la mort n'eût établi nulle distinc-

(1) « Cette expression : *Je reposerais dans mon sommeil*, est » une chose frappante ; mettez *le sommeil*, tout disparait. » (M. de Châteaubriand. *Génie du Christianisme*).

tion ; il est vrai, ces grands auraient eu, pour abriter leurs restes, des monuments plus somptueux, mais leur paix n'eut pas été plus profonde ; toutes les inégalités sociales sont applanies dans le sépulcre, et retombés en poussière au contact du trépas, les humains, quels qu'ils soient, ne sont plus qu'un pêle-mêle de cendres également honorables, parce qu'elles sont également anéanties. C'est bien là, Messieurs, si je ne me trompe, le plus magnifique secret de relever un détail sans grandeur. Isolée, la situation que Job regrette n'aurait produit qu'une insignifiante scène ; quel intérêt aurait pu s'attacher à cet enfant, œuvre inachevée de la nature, qu'on nous eût représenté dormant solitaire dans une tombe sans honneur ? Mais encadré dans de grands spectacles, un tableau nul de lui-même participe à la dignité des objets qui l'entourent ; et voici qu'au milieu des hauts mausolées qui le protégent le modeste tombeau que Job envie vous intéresse par son humilité même ; comme aussi vous vous sentez épris d'une sorte de respect pour son ombre d'enfant, quand vous la voyez, malgré sa faiblesse, marcher sur un même rang dans l'empire des morts, avec les mânes de ces personnages augustes qu'on craignit ou qu'on vénéra dans le monde. Je connais peu d'exemples de rapprochements plus

heureux. Il fallait une excessive audace pour essayer de réunir ainsi dans un même point de vue et de fondre en un tout harmonieux ces deux extrêmes de l'humanité, l'homme mourant dans son germe, l'homme mourant sur le trône ; et Job a réalisé cette périlleuse pensée avec un bonheur d'autant plus admirable, qu'à la difficulté vaincue, il a joint, non-seulement une poésie éclatante, mais encore des traits de la plus exacte et de la plus sublime philosophie. Je ne sache pas qu'on ait jamais peint, avec des couleurs plus vraies et surtout avec une manière plus large, l'égalité que la mort établit entre tous les humains, et la communauté de silence où la tombe fait reposer leurs dépouilles.

Que ne pourrais-je pas ajouter, pour compléter la critique de cette citation, sur la marche progressive et logique des sentiments et des idées ; sur les repos et les réveils de douleur admirablement entrecoupés ; sur l'énergie de tous les traits particuliers et de quelques figures çà et là jetées sur le fond du fragment, comme de brillantes étoiles sur la voûte d'un beau ciel? Mais une nouvelle note vient d'échapper au luth sacré du poëte ; l'homme de douleur se plaignait, le voici qui supplie ; recueillons sa prière.

Pourquoi, Seigneur, me cachez-vous votre face et me traitez-vous en ennemi ?

Ah ! vous déployez votre puissance contre une feuille que le vent emporte; c'est une paille desséchée que votre main tourmente.

Vous m'abreuvez d'amertumes ; vous voulez que les péchés de ma jeunesse retombent sur ma tête et me dévorent.

Vous avez observé mes voies ; vous avez suivi une à une les traces de mes pieds ;

Et cependant je dois être consumé bientôt comme un corps qui se dissout, comme un manteau que les insectes malfaisants dévorent.

L'homme né de la femme vit peu de temps, et sa vie surabonde de misères ;

Il épanouit, et se fane comme la fleur des champs; il fuit comme une ombre, et jamais il ne demeure deux instants dans le même état ;

Et vous daignez même ouvrir les yeux sur lui ! (1)

Ce n'est pas là seulement un onctueux et noble élan de poésie, c'est encore, Messieurs, un chef-d'œuvre d'artifice oratoire. Il existe en effet dans notre ame une sorte de respect involontaire pour tout ce qui est faible, et vous savez qu'en vertu de cet instinct nous n'avons de vigueur que contre la force ; que nous prévaloir de notre supériorité contre un rival débile, ce serait tomber, même à nos yeux, dans un criant abus de puissance ; qu'enfin rien n'est ordinairement plus efficace pour nous désarmer que la facilité même d'un triomphe ou d'une vengeance et l'impuissance de celui qui doit en être l'objet. Job connaît cette disposition de l'ame humaine ; et persuadé qu'elle existe

(1) Job. c. 13, 14.

plus tendre encore dans le cœur du Dieu qui nous l'a faite, il essaye de la mettre en jeu par le spectacle de ses misères et de son néant opposé à la hauteur de celui qui l'accable.

Idée mille fois heureuse comme moyen, et non moins heureuse comme exécution. J'aime à voir comment en parlant de son rien, Job accumule les images les plus propres à le peindre avec énergie; il se compare pour la faiblesse aux objets les plus frêles de la nature, et pour la durée aux choses les plus éphémères, j'allais presque dire les plus instantanées. Là, c'est une feuille qu'emporte la tempête; une paille légère, un corps qui se décompose, un vêtement à demi rongé; ici, une fleur qui naît et tombe, une ombre qui paraît et se hâte de se replonger dans la nuit; un être jouet perpétuel d'une mobilité sans repos. Rapprochant ensuite de ces caractères qui ne font de lui qu'un atome, la grandeur du Dieu qui le frappe, il le montre éternel, poursuivant un fantôme; tout-puissant, épuisant sa force à désoler un brin d'herbe, et puis, quand cette opposition s'est dessinée sous sa main en traits vigoureusement contractés, c'est alors qu'il s'étonne des fléaux qui l'écrasent et se demande comment une telle puissance peut poursuivre avec tant de rigueur une telle vic-

time ? Non, jamais ame n'allégua ces motifs avec une vivacité plus adroite au Très-Haut irrité ; jamais plus qu'après ces paroles le Seigneur ne dut sentir et son courroux tomber et son bras défaillir ; elles renfermaient le plus décisif appel à sa délicatesse.

Un autre trait remarquable de ce fragment, c'est que Job de son sort individuel s'élance à décrire le sort même de l'humanité. Telle est son habitude ; il faut à toute force qu'il généralise ses raisonnements ou ses tableaux ; ce ne sont pas des portraits qu'il trace en se définissant lui-même, ce sont des types qu'il nous présente. Il y fait entrer assez de sa ressemblance pour qu'on l'y reconnaisse, et que ses généralités ne soient pas un hors-d'œuvre absolu, mais il y porte assez de vague et de largeur pour que le genre humain soit enveloppé dans le cercle des linéaments qu'il ébauche; et certes ! vous le comprenez, rien pour un poète ne saurait être plus précieux que ce caractère ; l'intérêt de ses écrits cesse alors d'être temporaire et local, il est de tous les peuples et de tous les siècles, parce qu'au lieu de peindre l'individu qui n'est que d'un pays et d'une époque, ils représentent l'humanité qui s'étend à tous les lieux et à tous les âges. Aussi, malgré son antiquité sans mesure, le livre de Job conserve-t-il encore pour nous tout le char-

me qu'il dut avoir à son aurore. Il n'est pas, à la vérité, comme les chants de David, le poème de toutes les situations ; mais il est toujours celui des afflictions extrêmes, et l'on dirait qu'il soit l'ouvrage d'une muse contemporaine, tant son héros nous ressemble ; tant les maux qui le firent soupirer, répondent à ceux qui parfois nous font gémir ; tant les angoisses qui le déchirent au sein de ses malheurs se confondent avec les crises qui nous brisent le cœur au milieu de nos grandes infortunes, en un mot tant il a décrit avec justesse ce fonds de douleur inhérent à la nature humaine, et qui, modifié mais non détruit par les civilisations et les siècles, soulève encore en nous les orages qu'il excita dans nos pères aux premiers jours du monde.

C'est ici, Messieurs, le grand avantage de Job sur un poète réel ou fictif auquel souvent on l'a comparé, je veux dire Ossian. Avez-vous lu le Barde Ecossais dans les chants où sa muse soupire ? Vous avez dû le remarquer, sa douleur n'appartient qu'à lui. Vainement, par exemple, chercheriez-vous à vous approprier ses plaintes sur le trépas de Dermid ou d'Oscar ; il envisage les héros qu'il regrette sous des aspects à part ; il ne sait voir en eux que leurs traits personnels ; il ne parle que de leur force, de leur

adresse, de leurs armures, de leurs chasses ou de leurs exploits ; le lieu qu'il choisit pour les pleurer, c'est l'une des quatre grandes pierres plantées aux quatre coins de leur tombe ; s'il les suit par la pensée jusque par delà leur sépulcre, c'est pour les accompagner de sa tristesse au palais flottant des nuages ; il ne chante, en un mot, dans ses hymnes funèbres, que les vieux enfants de l'Ecosse avec leur physionomie, leurs mœurs et leurs croyances ; jamais il ne s'élève jusqu'à célébrer des hommes ; et par l'effet de ce point de vue toujours restreint, au lieu d'être comme Job le poète de l'humanité même, il reste exclusivement le poète d'un peuple, et dans les traits tout individuels de ceux qu'il déplore, nul autre ne peut trouver le reflet d'images qui lui soient chères.

En même temps que les personnages d'Ossian n'ont rien de général, ses sentiments n'ont rien d'intime. Job exploite, si je puis ainsi parler, la douleur en elle-même ; il décrit et le trouble qui l'accompagne, et les alarmes dont elle se nourrit, et les visions qui la désolent, et les orageux ébranlements qu'elle soulève dans le cœur. Telle n'est pas la théorie ordinaire du poète Calédonien. Au lieu de nous décrire le chagrin qui l'oppresse, les impressions qu'il en reçoit, les amertumes qu'il y trouve, Ossian nous montre

plutôt la nature faisant le deuil des guerriers qu'il regrette. Ce sont les chiens attristés qui durant la nuit frappent de leurs hurlements les échos des montagnes; ce sont les pins qui *frémissent sur les* hauteurs qu'ils couronnent; c'est l'aquilon dont la voix mélancolique siffle et gémit dans la bruyère; fictions grandioses, il est vrai, fictions lugubres; mais pour nous vides de sens, et complètement impuissantes à seconder l'expression d'une douleur étrangère.

Chose encore très-remarquable ! Ossian peut être parfois atroce dans le trait, audacieux dans le terme, mais la vie en lui ne déborde jamais; ses lèvres épanchent à flots d'emphatiques paroles, mais rarement de brûlantes étincelles s'échappent de son cœur. Dans son accent habituel, règne un je ne sais quoi de vaguement sentimental; ce n'est pas de la passion, c'est une vaste mélancolie; il ne vous fait point palpiter de violentes impressions, mais il vous berce d'émotions indéfinies et rêveuses. On ne peut dire qu'il ressemble à cet orage dont les brusques irruptions déracinent les arbres et renversent nos édifices; c'est plutôt ce vent majestueux dont le souffle se prolonge en murmures solennels sous la voûte des forêts qu'il ébranle. Job au contraire est ardent, il ne soupire pas, il crie; l'incendie bouillonne en son cœur; et de son

ame embrasée s'élancent des paroles qui roulent, vous emportent et vous dévorent comme un torrent de flammes.

J'ai fini, Messieurs, sur notre poète sacré, mes observations littéraires; laissez-moi les couronner par un mot philosophique. Ce sera, je le sais, faire un envahissement sur le domaine de l'un de mes honorables collègues, mais il me le pardonnera sans doute; à ses yeux, l'intérêt de notre commune foi, justifiera mon audace.

Job assurément est sublime comme héros poétique; mais que faut-il en penser comme caractère moral?

Un écrivain moderne se hâte ici de répondre; et je le vois intituler un chapitre sur Job : *Du septicisme Oriental*; prétendre que ce poème, monument *le plus achevé de la littérature Hébraïque*, semble fait pour détruire tout ce que les autres établissent; qu'il s'élève dans le concert des Ecritures comme la voix du blasphème; qu'à la vérité, le doute de son auteur n'est pas celui des temps modernes; qu'il s'arrache avec remords aux fondements de la foi accoutumée; que c'est une incrédulité naissante, mêlée encore à l'hymne, à l'adoration comme un serpent du désert au fond du tabernacle; mais que cependant une fois engagé dans la voie du scepticisme, Job ne

peut plus retourner en arrière ; que dans la violence de ses mouvements, son ame s'élance loin de la vieille loi mosaïque ; qu'enfin, si dans l'agonie au fond de laquelle il se roule, les mots de vie éternelle et de résurrection viennent à briller, c'est d'un côté par on ne sait quel miracle intérieur, et de l'autre avec la rapidité d'un éclair qui s'évanouit, pour faire paraître plus profonde la nuit et l'abîme qui lui succèdent (1).

Affirmations mille fois illégitimes ! Non, Messieurs, le saint Arabe ne mérite point le titre injurieux de blasphémateur qu'on lui prodigue. Ce n'est pas, il faut le reconnaître, que la conduite et les discours de Job soient sans aucune tache. Sa douleur exprimée, comme il le fait, en paroles brûlantes, en ardentes malédictions, ne respire évidemment pas la patience parfaite; ses interpellations au Très-Haut, les défis qu'il lui jette, les sommations qu'il semble lui porter de discuter avec sa créature, au lieu de l'écraser de sa puissance, les reproches ironiques où il peint le Seigneur prenant un étrange plaisir à tourmenter dans sa force un atome qui ne peut se défendre, tout cela n'est pas exempt d'une certaine audace qui l'emporte au-delà de ce respect aveugle, de cette résignation muette avec laquelle l'homme doit accepter les coups

(1) Génie des religions.

du ciel. Enfin l'heureuse opinion qu'il paraît avoir de lui-même, cette fastueuse conviction de sa justice, cette longue et brillante apologie de ses vertus et de ses bienfaits n'offrent pas, à mon avis, le caractère de cette haute modestie qui, sans s'aveugler sur son mérite, ose pourtant à peine y croire, et surtout s'impose l'inviolable loi de n'en jamais parler ou de n'en parler qu'en termes décolorés et timides. Job reconnaît lui-même que dans l'excès de sa douleur il a tenu parfois des propos insensés ; il n'est pas jusqu'à Dieu qui ne l'accuse d'égarer ses pensées en d'imprudents discours ; en sorte que vouloir justifier toutes ses paroles et chacune des saillies dont elles sont semées, ce serait non seulement démentir l'évidence, non-seulement prétendre absoudre ce juste d'un tort qu'il s'impute le premier, mais encore, pour ainsi dire, faire le procès au Très-Haut lui-même.

Hâtons-nous cependant de le proclamer ; il s'en faut de l'infini que cet ouragan soit pour la foi de Job, même un commencement de naufrage ; elle peut se voiler un instant sous les nuages que la tourmente amoncelle ; mais, pour être obscurcie, elle n'en est pas moins vivante ; au plus fort de la tempête, alors que l'impatience, le blasphème et le désespoir essayent avec plus de fureur de la briser à l'écueil, elle

tient encore aux cieux par les mêmes ancres qui l'y rattachaient naguère lorsqu'elle était plus tranquille, et s'il est vrai que la violence de la douleur arrache au juste troublé quelques cris de désolation, de hardiesse et de murmure, l'exaltation qu'elle produit en son ame imprime en même temps plus d'énergie au langage de sa résignation, de son respect et de son espérance; vous allez en juger vous-mêmes par un parallèle que j'emprunte à l'illustre évêque de Meaux. Jamais on n'a traduit avec plus de vigueur l'ardente parole du saint Arabe.

« Plus Job est poussé au désespoir, plus l'espérance se relève, et après avoir dit : « Vous m'épouvantez » par des songes, et saisi d'horreur dans les visions » dont vous m'effrayez, j'en suis réduit au cordeau, » et je ne veux plus que la mort; je suis dans le dé- » sespoir et je ne puis plus me supporter moi-même, » ce qu'il pousse jusqu'à dire : « D'où vient que je me » déchire la chair avec les dents et que je ne songe qu'à m'ôter la vie? » Cependant il en vient un moment après à dire : « Quand il me tuerait, j'espèrerai » en lui; je ne laisserai pas de reprendre mes voies » devant sa face, et il sera mon sauveur. » Ce qui montre que les sentiments qui semblaient éteints n'ont fait que se fortifier en se concentrant au dedans. Le-

quel des saints a jamais dit avec plus de force : « Qui
» me donnera que mes discours soient gravés avec de
» l'acier, ou sur une lame de plomb , ou imprimés
» sur un dur rocher avec un ciseau ? car je sais que
» mon Rédempteur est vivant ; ma peau recouvrira
» mes os, et je verrai mon Dieu en ma chair; et le
» reste, où l'espérance est si forte. » Cependant il
sortait d'un mouvement où, loin d'espérer en Dieu , il
semblait vouloir *lui faire son procès* en disant : « Com-
» prenez qu'il a rendu contre moi un jugement qui
» n'est pas juste. » Il avait aussi dit auparavant :
« Je parlerai avec le Tout-Puissant, je veux disputer
» avec Dieu. » Et encore : « Plût à Dieu qu'on pût plai-
» der avec Dieu comme on fait avec son égal ! » Et enfin
il ajoute ailleurs : « Je ne veux pas qu'il conteste avec
» moi par sa puissance, ni qu'il m'accable du poids
» de sa grandeur : qu'il propose des raisons équita-
» bles, et je gagnerai mon procès. » Mais à quoi abou-
tit cette hauteur, et cette dispute contre Dieu , sinon
à dire dans la plus profonde humiliation : « La voie
» de Dieu est impénétrable ; si je vais en Orient, il ne
» paraît pas ; si c'est vers l'Occident, je ne sais pas
» non plus où il est : que je me tourne ou à droite ou
» à gauche, il m'est également caché, et je ne sais
» où le prendre : mais lui, il sait toutes mes voies,

» il me met à l'épreuve comme l'or, et il me suit pas
» à pas, sans que ma moindre démarche puisse échap-
» per à ses regards. Ainsi, comme il dit ailleurs,
» je n'ai qu'à me taire et à implorer la clémence de
» mon juge : s'il s'agit de force, il est tout-puissant;
» si l'on cherche l'équité, il en est la source, et per-
» sonne ne peut témoigner contre lui ; si je me veux
» justifier, ma bouche me condamnera ; si je veux
» paraître innocent, il prouvera que je suis coupa-
» ble : mon Dieu, ne me condamnez pas; tendez la
» main à votre ouvrage : vous avez compté tous mes
» pas; mais pardonnez mes péchés (1). »

Voilà, Messieurs, voilà Job dans la vérité de ses sentiments; et certes ! je vous le demande, est-ce là, comme on le prétend, une ame en qui la foi se déracine et même avec remords ; une ame qui, dans l'agitation fébrile d'une incrédulité naissante, bondisse au-delà du Mosaïsme impuissant à lui répondre ; une ame au sein de laquelle l'espérance de l'immortalité luise en passant comme un de ces feux d'orage, et seulement pour la replonger après soi dans une obscurité plus ténébreuse ; une ame enfin sur laquelle se lève l'aurore du septicisme, et qu'on puisse regarder comme le fondement d'un édifice destiné par l'avenir

(1) Bossuet. *Inst. sur les états d'oraison*. Liv. 10.

à trouver son progrès dans les fureurs de Prométhée, et son couronnement dans la cynique figure de Faust, avec son ame usée et son doute moqueur ? Si quelques emportements trahissent sa patience, ne sont-ils pas mille fois rachetés par les retours qui les suivent ? et comment ne pas les oublier quand on voit que le juste auquel ils échappent, ne se désespère, si je l'ose dire, que pour défendre, comme le plus cher de ses biens, la précieuse assurance d'être dans l'amitié de son *Dieu ; qu'il ne cesse jamais à travers les plaintes* même les plus ardentes de rendre les plus fastueux hommages à la puissance, à la sagesse, à la miséricorde, à la magnificence, aux promesses du Très-Haut; qu'enfin, s'il paraît un instant s'éloigner de lui, ce n'est que pour revenir avec plus de ferveur s'anéantir à ses pieds, et se faire écraser plus fortement sous le double fardeau de la majesté suprême et des voies incompréhensibles de la Providence ; semblable à ces grandes vagues d'une mer en furie, qui ne se retirent un moment du rivage que pour s'y élancer encore avec plus de violence, et se briser avec plus de fracas sur la grève ?

Non, certes ! quand un cœur est encore agité de ces émotions sublimes, on ne peut dire que sa foi s'ébranle et meure ; les vivacités et les aigreurs qui lui

échappent ne doivent plus être prises pour les symptômes d'une apostasie qui commence, mais pour l'effet inévitable des douleurs qui l'oppriment; et ce serait avec injustice qu'on la présenterait pour le type du doute et le héros du blasphème. Aussi, quand la tempête de Job est passée, Dieu comble-t-il de faveurs celui qu'à nos côtés on outrage. Non-seulement il lui rend, du milieu de la nue, le témoignage glorieux d'avoir mieux parlé que ses amis sur la conduite du Très-Haut et ses grands coups d'éclat, mais encore il le rappelle du fond de ses disgrâces à son ancienne fortune; les troupeaux du juste redeviennent plus nombreux qu'avant ses malheurs; il voit croître à ses côtés une nouvelle famille; l'Orient une seconde fois admire son opulence; le reste de ses années s'écoule dans la paix; tout Israël enfin vénère sa mémoire jusqu'à ce que, pour balancer toutes les impiétés ou toutes les méprises dont il doit être l'objet, un apôtre du Christ fasse solennellement son éloge et propose sa patience à l'admiration même du monde.

C'est en tremblant, Messieurs, que j'ai hasardé ces quelques paroles de controverse; et tout en repoussant le blasphème, je crains d'avoir fait contre Job de téméraires concessions, et supposé dans son caractère, comme dans ses discours, des imperfections qui peut-

être n'y sont pas. S'il arrive par hasard que ces appréhensions soient fondées, s'il est vrai que la foudre ait éclaté dans mes mains avant de tomber sur la tête à la quelle je la destinais, j'abjure solennellement tout ce qui m'est échappé de trop hardi ; mais aussi daignez, je vous en conjure, vous souvenir que, si j'ai fait mal, c'est en croyant bien faire ; et qu'ainsi la droiture de mes intentions demande grâce pour mon malheur.



SEPTIÈME LEÇON.

DAVID.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Messieurs,

Si David, ce roi de la poésie lyrique, vous était moins connu; si, pour la plupart, vous n'aviez pas fait jusqu'à ce jour de ses hymnes sacrés l'objet presque assidu de vos méditations religieuses, ou de vos études littéraires; si vous n'aviez pas déjà devancé par votre jugement l'appréciation que je viens en essayer, et, par votre admiration, les éloges

que je m'apprête à décerner à sa muse ; j'entreprendrais maintenant avec bonheur et sans effroi l'analyse de son génie par celle de ses chants. Parce qu'il vous serait moins familier, cet intéressant sujet me semblerait plus facile, et pendant que ses richesses éveilleraient mon enthousiasme, sa demi-nouveauté soutiendrait ma confiance. Etudier un grand poète, mais un poète peu jugé par le public et *relégué*, pour ainsi dire, dans les solitudes de sa gloire comme dans un sanctuaire inaccessible aux peuples, c'est toute une fortune pour le critique ; il est sûr qu'en déchirant le voile où ce soleil s'enveloppe, l'éclat qu'il fera jaillir de la nue sera d'autant plus frappant qu'il était plus ignoré ; tandis qu'en appréciant un grand homme devenu populaire, et dans l'intimité duquel il n'est presque personne qui ne soit descendu, on court la triste alternative ou de ne présenter à ceux qui vous écoutent que des idées pour eux déjà vieillies, ou de ne pas atteindre la profondeur de leur propre jugement. C'est appeler leur attention sur un astre aux splendeurs duquel leurs yeux accoutumés risquent de n'être plus sensibles, ou dont ils ont mieux que vous décomposé les rayons : double chance, qui fait flotter une ame de la crainte d'être froide

à celle de sembler misérable, et de ne recueillir d'autre fruit de ses efforts que l'indifférence ou le dédain.

Quoi qu'il en doive résulter, je tiendrai ma parole ; c'est David que j'ai promis d'analyser dans cette séance ; c'est à lui que nous allons consacrer un instant notre commune application.

Ses poésies empruntent d'abord un caractère de singularité piquante à la condition sociale de leur auteur. Fait digne de remarque ! à l'ombre des grandes civilisations, au sein de la Grèce et de l'Italie, aux brillantes époques de notre France, le culte des muses lyriques semble former un état à part comme le culte des autels ; le génie qui les adore leur consacre sa vie entière ; et si jamais, pour s'inspirer, il assiste en spectateur à la marche du monde, ordinairement au moins il ne s'y mêle pas comme ressort. Il exalte la bravoure des guerriers, les triomphes des athlètes et la sagesse des rois, mais sans combattre sous les drapeaux, sans lutter dans l'arène, sans gouverner les empires. Je vois, il est vrai, Pindare solenniser les victoires olympiques ; mais c'est Hiéron qui les remporte. Je vois Horace immortaliser la fortune d'Actium et les splendeurs de son époque ; mais, qui ne le

sait ? il a jeté le baudrier avant de prendre la lyre. C'est Octave qui défait Antoine, et bientôt, paré du nom d'Auguste, répand sur le siècle glorifié par le poète de Tibur l'incomparable éclat dont il brille. Je vois enfin Rousseau consacrer sés accents à chanter des faits d'armes ou des succès de diplomatie; mais il a vu seulement de loin les évènements qu'il préconise, et pendant qu'ils s'accomplissent au sein des *cantons Helvétiques ou sur les bords du Danube*, lui, pacifiquement retiré sur les hauteurs de son génie, attend, pour s'inspirer, que la renommée vienne lui redire le résultat des campagnes et le dénoûment des négociations qu'il se propose de célébrer.

Tels ne sont pas, Messieurs, les lyriques d'Israël. Ils ressemblent à ceux que voient paraître les nations primitives et les civilisations naissantes. A ces époques où les peuples *se forment ou se métamorphosent*, vous le savez, l'imagination domine; l'enthousiasme constitue l'état général des esprits, et nulle condition, si tumultueuse ou si positive qu'on la suppose, n'échappe à cette exaltation de sentiments qui fermente autour d'elle. La poésie est partout : dans les camps, et le soldat sur le point d'expirer ne manque jamais de préluder à son trépas par un

hymne de mort ; dans le temple, et le prêtre traduit en vers sacrés le symbole des nations ; sur le trône lui-même, et le monarque chante tour-à-tour pour se délasser de ses sollicitudes, exalter ses exploits, se consoler de ses disgrâces, et charmer ses douleurs. Vous avez tous entendu parler de ces initiateurs antiques, législateurs à la fois et poètes, qui s'en allaient, un luth à la main, civiliser dans les forêts les humains encore sauvagés ; de ces sombres guerriers du nord et de leurs chants funèbres ; de ces héros qui, plus voisins de nous, mais dans un état social analogue, couraient, comme Bertram de Born, après des aventures chevaleresques et célébraient leurs destins ; de ces princes enfin qui, vers la même époque, passaient alternativement du maniement des affaires aux méditations poétiques, ou comme Richard, après avoir gagné vingt batailles et percé de leur glaive d'innombrables Sarrasins, achevaient, dans une tour de la Styrie, des poésies commencées en parcourant l'univers.

On ne supposait pas alors, comme on l'a fait trop souvent, que l'intelligence humaine dût se morceler comme le monde social ; que chaque condition dût seulement développer le talent qui lui répondait, laissant les autres puissances assoupies dans une éter-

nelle inaction ; que l'exercice des qualités brillantes fût incompatible avec celui des facultés sérieuses et positives ; que le sceptre, l'épée et la lyre ne pussent reposer avec honneur dans une même main; qu'enfin l'homme ne fût pas appelé à couronner à la fois la patrie des lauriers de la guerre et de ceux des beaux-arts, à mêler l'idéal de la vie poétique aux occupations matérielles de la vie populaire, à s'illustrer par la littérature en travaillant pour l'histoire. On croyait au contraire, comme nous en sommes aujourd'hui convaincus, que toutes les aptitudes de l'homme pouvaient prendre essor à la fois; qu'elles étaient comme autant de semences déposées dans un même sol pour y germer ensemble ; que la culture de l'imagination pouvait entrer dans un genre de destinée quelconque, non-seulement comme plaisir ou comme distraction, mais encore comme complément honorable ou comme utile auxiliaire ; et de là vinrent tous ces poètes que nous voyons, comme cette divinité des anciens, réunir sur leur front le casque ou le diadème à l'auréole des muses, et faire éclore leur génie sur des professions qu'on dirait incompatibles avec son développement, semblables par ce trait à ces fleurs de nos montagnes, qu'un mystérieux hasard de la nature fait parfois

épanouir sur des rocs dépouillés ou des tiges sans vie.

David est de ce nombre ; Moïse avait été législateur et poète ; le fils de Jessé, par une gloire analogue, est tout ensemble poète et roi ; et, grâce à la réunion de ces deux caractères, il commence par donner à ses chants sacrés une valeur anecdotique qui n'est pas sans intérêt. Il est beau de voir ce grand homme promener sur les cordes de la harpe frémissante la même main dont il brandit la lance des batailles, et fait marcher les rouages d'une immense administration ; dicter à des généraux les ordres de la victoire, et aux lévites du temple les cantiques du sacrifice ; créer enfin toute une destinée nouvelle à sa patrie, assurer la paix et le bonheur à ses sujets, et consacrer dans des chants immortels avec le souvenir de ces faits, la mémoire du siècle qui en fut le témoin, des lieux qui leur servirent de théâtre, et du Dieu dont la puissance en opéra les merveilles.

Je me demande, après cette première observation pourquoi David voua les préférences de son génie à la composition lyrique ?

Indépendamment de l'inspiration divine qui l'y poussa, on peut alléguer de son choix différentes

causes humaines. Passagère dans ses ébranlements et resserrée dans la mesure de ses œuvres, la poésie lyrique s'accommodait mieux que toute autre aux faibles loisirs que laissait à David sa situation de roi. Monarque, il consacrait avant tout ses instants et ses soins à son gouvernement; et telle était sa position, que les intérêts de son trône et de son peuple le tenaient sans cesse en haleine. Des ennemis toujours renaissants l'appelaient sans relâche à défendre son territoire ou sa vie; il fallait qu'il créât ou rétablît tout dans un pays neuf encore ou dévasté; il rendait lui-même la justice; son palais était perpétuellement ouvert à ceux de ses sujets qui voulaient ou lui demander quelque grâce ou prendre ses conseils; son existence, en un mot, roulait presque tout entière emportée par le triple tourbillon de l'administration, de la politique ou de la guerre. Il ne pouvait sacrifier à la poésie que les haltes de ses campagnes, ses repos sous la tente à la suite d'une victoire, ou dans l'intervalle de deux engagements, les interruptions jetées par le hasard dans la succession des affaires; et parce que ces moments d'indépendance étaient toujours aussi rapides qu'ils étaient rares, il était impossible que sa muse s'exhalât en accents prolongés. L'enthousiasme de-

vait passer sur lui comme la brise du soir sur la harpe éolienne, ne ravissant à son ame que des notes brisées et fugitives.

A ce motif peut s'ajouter une raison plus générale et qui rejaillit sur la poésie des Hébreux tout entière. Vous l'avez remarqué sans doute ; il n'est pas dans la Bible de ces longues épopées, de ces légendes éternelles, comme l'Iliade hellénique ou le Ramayana de l'Inde ; ce ne sont que des élans d'autant moins soutenus qu'ils sont plus ardents ; ce sont des chants de circonstances ; c'est, comme parle un critique moderne, l'éclair de l'héroïsme, de la piété, de la reconnaissance ou de la douleur, reflété dans des vers ; c'est le bruit prophétique des menaces divines qui gronde, il est vrai, mais qui passe comme le roulement du tonnerre. Frappé de ce phénomène, j'ai plusieurs fois essayé, dans mes réflexions solitaires, d'en découvir la cause, et j'ai cru l'apercevoir dans l'action continuelle et sensible de la divinité sur le peuple israélite. Chez les autres nations, il semble qu'on a créé l'épopée pour avoir du merveilleux ; l'histoire pour elles en était dépourvue, il a fallu l'imaginer ; et comme elles ne pouvaient l'encadrer avec décence, ni recueillir elles-mêmes quelque honneur de son intervention qu'en

le mêlant à un ensemble d'évènements où la majesté se réunit à l'étendue, elles ont composé, sous différents noms, ces vastes récits d'aventures et de prodiges que nous appelons poèmes épiques. Pour les Hébreux, au contraire, l'épopée était dans leurs annales. Grâce au gouvernement théocratique, leur existence, à toutes les époques, sous la tente des patriarches, sous le ciel de l'Egypte, sur le sable des déserts, n'avait été qu'un éternel miracle; et par cette gloire établis en possession d'un merveilleux d'autant plus sublime qu'il était réel, ils n'avaient pas besoin de l'inventer. Ce qu'il leur fallait au lieu de la poésie de la fiction, c'était celle de l'enthousiasme, celle du ravissement, celle de la reconnaissance; c'était l'ode, c'était le psaume qui, pour parler avec un écrivain récent, déconcertât dans ses bonds lyriques, les habitudes de l'esprit, comme le miracle déconcertait pour Israël les habitudes de la nature.

David comprit l'à-propos de cette poésie pour son peuple, et, comme tous ceux de ses ancêtres qui depuis Moïse avaient chanté dans Juda, il se prit à l'essayer. Il ne pouvait qu'y réussir; mille moyens de succès étaient entre ses mains. Outre l'action du souffle divin qui le transportait, outre les ressources d'un

idiome lyrique par essence; outre les richesses que lui présentait l'histoire de ses aïeux, il trouvait, dans les seuls accidents de sa tragique existence, des évènements on ne peut plus puissants pour exalter son génie en remuant son cœur. Quelle étrange et sublime fortune que la sienne! Toutes les situations les plus extrêmes, c'est-à-dire les plus fécondes en émotions violentes et poétiques, se pressent et se succèdent dans ses destins. Il commence par le néant. Pâtre obscur, il a vécu sous la tente avec les pasteurs Chananéens, partagé vingt-deux ans leurs modestes travaux, et faits comme eux, l'essai de sa vigueur et, si je l'ose dire, l'apprentissage de la guerre à lutter contre les animaux féroces, quand le hasard ou la faim les amenait dans l'enclos de ses pâturages. Appelé de cet état sans faste au métier plus bruyant des armes, il débute dans cette nouvelle carrière par le plus étonnant triomphe, et tue avec sa fronde un géant qui bravait impunément une armée. Cette victoire lui vaut la promesse d'une alliance royale; et le voilà qui de la cabane des bergers va s'asseoir tout d'un coup sur le premier degré du trône. Mais ici la fortune lui fait expier ses faveurs. Saül, dont il avait épousé la fille, s'offense de sa gloire; il le rebute, il le poursuit, il veut le tuer; il le force, pour échapper à ses fureurs, d'aller demander à des princes

étrangers le bienfait d'un asile ; et David ne peut rentrer au palais qui lui donna son épouse, que lorsque la mort a moissonné le monarque jaloux qui l'habitait. Il revient alors au milieu des triomphes. Samuel, un des plus grands prophètes qui jamais aient paru dans Juda, lui donne l'onction royale. Signaler sa dignité nouvelle par la défaite successive des Philistins et des enfants de Moab et d'Amon ; par la soumission de la Syrie ; par la conquête de Sion et de son imposante forteresse ; par l'établissement de son trône à Jérusalem ; par la translation de l'arche d'alliance dans l'enceinte de la nouvelle capitale, à travers les pompes les plus brillantes et les plus solennelles ovations ; par un surcroît de magnificence ajouté aux cérémonies du tabernacle ; par un essor plus ardent donné aux arts et à l'industrie, libres enfin de se développer à l'ombre de la victoire et de la paix, tel fut le premier soin de David, succédant à Saül dans le gouvernement de la Judée. Les prémices de son règne furent aussi paisibles que glorieuses. Il n'en devait pas être ainsi jusqu'à la fin. Juste châtiment d'un crime affreux dont il s'est souillé, mille désolations viennent tour-à-tour, comme de sombres nuages, éclater sur sa tête ; quelques-uns de ses enfants se déshonorent et s'entretuent ; d'autres se révoltant contre sa puis-

sance, entraînent tout Israël dans leur rébellion; il fuit devant Absalom qu'il doit bientôt pleurer, puni de son forfait et victime d'un trépas horriblement tragique; à son tour son peuple lui-même est frappé d'un fléau qui dévore en un clin d'œil plus de 70 mille hommes; et tel est en un mot l'enchaînement de ses douleurs qu'il peut à peine, au déclin de ses ans, recouvrer la tranquillité dont il jouit à son aurore, et se ménager le bonheur de descendre en paix dans la tombe. Telle fut l'orageuse histoire de David; et certes, je vous le demande, avec ces contrastes de fortune si violemment heurtés; avec ces dramatiques alternatives de prospérités et de revers, d'amertumes et de joies, d'élévations et d'exil; avec ce mélange inouï de toutes les grandeurs et de toutes les misères, une pareille existence ne devait-elle pas agir sur l'ame du Roi-prophète comme une tempête éternelle, la tenir constamment ébranlée, et, tout en lui fournissant ces grandes scènes qu'aime à chanter l'inspiration lyrique, l'établir en permanence dans cette fièvre de sensibilité d'où naît la poésie d'enthousiasme?

Oui, Messieurs, elle devait exercer cette influence, et voilà précisément quels ont été ses fruits. David, à n'envisager que l'objet immédiat de ses hymnes sacrés, s'est ordinairement inspiré de sa vie; et cha-

cun des évènements dont le tissu forma son histoire, tombant par son cœur sur son intelligence, comme les doigts d'un artiste tomberaient sur le clavier, en a fait échapper de célestes accords. Un poète moderne a dit, en livrant ses ouvrages à la publicité: «Voici des » poésies écrites comme elles ont été senties; poésies » réelles et non feintes, qui sentent moins le poète » que l'homme même, révélation intime et comme in- » volontaire de ses impressions de chaque jour, pages » de sa vie intérieure, inspirées tantôt par la tristesse, » tantôt par la joie, par la solitude ou par le monde, » par le désespoir ou l'espérance, dans ses heures de » sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridi- » té (1).» On peut appliquer ces paroles aux poésies sacrées de David. La nature et le moment de ses inspirations suivent les oscillations de sa vie, et répondent aux vicissitudes de ses impressions morales. Est-il transporté de la garde des troupeaux à la conduite des peuples? Il célèbre cette prodigieuse transformation de fortune. Se voit-il menacé d'une défaite par ses ennemis plus puissants que ses troupes? Le poète déplore à cet instant la détresse du guerrier. A-t-il remporté quelque triomphe? Il s'en applaudit pour ses peuples en même temps qu'il en remercie le ciel. Israël s'ap-

(1) M. de Lamartine.

prête-t-il à célèbrer une fête? Il compose le chant qui devra l'animer. A-t-il commis une faute, et reconnu ce qu'elle a d'injurieux pour le Dieu qu'il adore? il exhale en plaintes mélancoliques, et l'amertume de son regret, et le déchirement de son remords. Son ame est-elle plongée dans la tristesse ou perdue dans la nuit? il appelle par des cris plus ou moins ardents le retour des rosées célestes, qui pour lui se sont taries, ou celui du soleil de justice dont la divine splendeur à ses yeux s'est voilée. C'est-à-dire, Messieurs, qu'il ne fait pas comme ces poètes qui, s'exilant d'eux-mêmes et du monde qu'ils habitent, ne vivent que dans une spère idéale et n'alimentent leur muse que d'impressions factices. Il demeure pour chanter au sein de la vie réelle; il est de son époque; il est de son peuple; il est de lui-même; ce qu'il exprime il l'éprouve, et comme les œuvres de son génie reflètent à nos regards les nuances de ses destins, elles nous révèlent aussi les mystères de son cœur.

Ainsi nous est expliquée, Messieurs, l'immense variété d'objets dont ses compositions sacrées sont empreintes. Vous le savez, c'est en quelque sorte un monde que les psaumes; depuis les grands corps célestes jusqu'au plus humble vermisseau; depuis les plus hauts souvenirs de l'histoire, jusqu'aux émotions les plus délica-

tes, jusqu'aux phénomènes les plus insaisissables de l'ame humaine, il n'est pas de sujet que les psaumes ne chantent; et comment ne rouleraient-ils pas sur cette multitude infinie de thêmes disparates et de sentiments divers, puisqu'ils furent inspirés à leur auteur ou par les révolutions, les tableaux et les bienséances de sa vie si profondément nuancée, ou par les émotions de son cœur, le plus contradictoirement agité qui fut jamais sur la terre ? Il faut le dire toutefois ; au milieu de leur diversité même, un sublime principe d'unité les domine ; c'est la pensée de Dieu. Si David chante les merveilles de la création, c'est pour bénir le suprême ouvrier qui les a faites dans sa puissance ; s'il rappelle la gloire de ses ancêtres, c'est afin d'exalter ce que le Seigneur déploya pour eux de magnificence et d'amour; s'il parle de ses victoires, c'est pour en faire remonter tout l'honneur au Dieu puissant des armées ; s'il raconte ses défaites, c'est pour s'humilier et proclamer qu'il se courbe avec résignation sous la main providentielle qui le frappe ; s'il accuse ses crimes, c'est pour en faire au Dieu qu'ils outragent une réparation solennelle à la face même de l'univers. Rien n'est vague ou profane dans ses chants ; chacune de ses inspirations est un hymne pieux ; les sentiments qu'il y exprime peuvent être tour-à-tour admiration,

reconnaissance, prière ou repentir ; l'accent de voix qu'il affecte est tantôt grave ou rapide, tantôt majestueux ou tendre, tantôt guerrier ou pastoral ; mais le but est toujours sacré, l'intention toujours religieuse; la contemplation du Très-Haut, considérée, il est vrai, sous différents points de vue, mais sans cesse existante, rassemble ainsi qu'un vaste centre toutes les impressions du Roi-prophète ; en sorte que ses chants, partis comme ces grands fleuves de sources entr'elles séparées, courent aussi se précipiter comme eux dans un même océan.

Du reste, ce n'est pas seulement pour satisfaire aux instincts religieux de son cœur que David rattache au Très-Haut tous les chants de sa muse; c'est aussi dans l'intérêt de la religion publique et de la moralité de ses sujets. Il sait, d'un côté, combien la poésie par sa forme sentencieuse réussit à graver dans la mémoire des peuples les pensées ou les faits qu'elle exprime, et de l'autre quelle puissance elle possède, avec sa parole ardente et colorée, pour exalter les âmes et remuer les nations. A ce titre il s'en empare comme d'un levier, mais c'est pour soulever Israël vers le bien. Il encadre dans des strophes symétriques tantôt le récit abrégé des bienfaits du Seigneur, tantôt le souvenir de ses vengeances; là l'éloge de sa loi sainte; ailleurs les pro-

messes magnifiques par lesquelles le Très-Haut encourage l'observation de ses décrets ; il met ensuite ces poésies sacrées entre les mains de son peuple ; il lui recommande de s'en nourrir ; il les lui fait chanter dans les solennités publiques ; le bruit des instruments se mêle par ses ordres à l'imposante voix des chœurs ; et ainsi fait-il passer ses propres sentiments dans le cœur de sa nation ; ainsi grave-t-il, par un moyen d'autant plus efficace qu'il est plus doux, le respect du Très-Haut et l'amour du devoir dans l'ame des Israélites ; ainsi leur fait-il trouver tout le charme d'un plaisir dans la gravité d'une prière ; ainsi enfin consacre-t-il l'influence du génie et le prestige des arts au seul but qu'ici-bas ils doivent tenter d'atteindre, c'est-à-dire le développement de la foi dans les cœurs, et le règne de la vertu dans les mœurs des nations.

Noble et saint dans le but qu'il se propose, David est encore grand dans le caractère qu'il déploie. Vous vous étonnez peut-être, Messieurs, que je parle de caractère quand il s'agit de poésie ; mais qui ne sait que la noblesse de cœur entre pour quelque chose dans le talent ? Elle tient à lui comme source de sentiments élevés ou de paroles généreuses; et répand sur les compositions qu'inspire le génie cet air de grandeur et ce reflet de vertu, qu'on aime tant à retrouver sur la

face et dans la conduite d'une belle âme. Le charme qu'elle a jeté sur les poésies du Roi-prophète ne saurait être pour lui plus honorable. Rien, notre siècle plus qu'aucun autre nous l'apprend, rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes, jetés par la fortune d'une obscure naissance aux grandes places d'un état, abjurer le souvenir de leur humble origine; éviter d'en parler eux-mêmes; souffrir à peine qu'on les y rappelle; éloigner souvent de leurs palais tout ce qui pourrait en rafraîchir la mémoire, fût-ce même un compagnon d'enfance ou un membre de leur famille; s'environner enfin d'un faste d'autant plus éclatant, et parler de grandeur avec d'autant plus d'ostentation qu'ils partirent de plus bas, comme pour voiler, par cet immense appareil de luxe et de fierté, les profondeurs du néant où fut caché leur berceau. Il n'est que les âmes vraiment élevées qui se dérobent à cette faiblesse, et c'est au fond pour leur gloire. On méprise ces favoris du sort qu'enivre l'élévation, tandis qu'on admire ceux qui, pour être parvenus aux honneurs, n'en sont pas moins sans orgueil; ne pensent pas avoir brisé les nœuds du sang en changeant de situation; prennent les rayons de leur grandeur pour en faire rejaillir les clartés sur ceux qui furent autrefois leurs amis, au lieu de les concentrer

en eux seuls; se plaisent enfin, soit pour honorer le Très-Haut, auteur de leurs destins, soit pour donner espoir à l'obscure indigence, se plaisent, dis-je, à reporter leurs regards en arrière, et à raconter sans détours les contrastes extrêmes de leur étrange existence. Voilà précisément le fils de Jessé; avant de porter le sceptre, il porta la houlette; et il ne rougit point de le proclamer. « Le Seigneur, s'écrie-t-il, a » choisi David; il l'a détaché de la garde des trou- » peaux pour le préposer à la conduite d'Israël. » Et si vous demandez au milieu de quelles circonstances le Roi-prophète articule cet aveu? Ce n'est point, vous dirai-je, dans l'épanchement ignoré d'une reconnaissance solitaire; ce n'est pas seulement à son époque, à ses sujets qu'il en fait la confidence; il le crie assez haut pour que sa voix aille se répéter aux échos de tous les peuples et de tous les âges.

A cette gloire de simplicité s'unit celle d'un touchant patriotisme; non-seulement d'un patriotisme d'institutions, mais d'un patriotisme de territoire; et c'est David qui le premier des poètes bibliques emprunte aux accidents pittoresques de la Palestine une parure pour ses chants. Ici, Messieurs, je me rappelle avoir été frappé naguère par un mot qu'écrivait un de nos plus illustres littérateurs à l'un de ses amis,

du fond d'une vallée perdue entre Ephèse et Magnésie. Après avoir peint les magnificences de cette nature asiatique qui l'environne ; ce firmament à l'azur velouté comme celui d'Ionie ; cette lumière dorée, dont les subtils rayons glissent à travers les branches des platanes, des myrtes et des lauriers ; les derniers feux d'un beau jour illuminant le faîte de quelques grandes ruines, et contrastant avec l'ombre où va se plonger la base de ces débris séculaires, il dit avec enthousiasme : «De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. On ne peut avoir de ses chefs-d'œuvre un sentiment complet que sous le ciel qui l'a inspirée. » (1) — Voilà ce qu'il faut penser aussi de la poésie de David. On aurait besoin, pour en goûter toutes les richesses, de l'étudier sous le ciel qui l'a vue naître, parce que si elle est de tous les lieux par les sentiments et les vérités qu'elle exprime, elle n'est que de la Judée par les teintes qui la colorent. Job assurément porte aussi dans son poème une empreinte locale ; nous admirions naguère, vous vous le rappelez sans doute, les thêmes qu'il emprunta, les ornements qu'il ravit aux grands tableaux du monde asiatique. Mais le cercle de son horizon poétique est sans bornes ; il ne reproduit pas seulement

(1) M. Ampère à M. Sainte-Beuve. *Revue des deux mondes.*

les accidents et les beautés pittoresques du pays qu'il habite, l'Orient vient tout entier se réfléchir en lui, comme dans un vaste miroir. David, par une différence que je ne juge pas, mais que je crois évidente, s'enferme dans sa patrie. Cette terre de Chanaan, cette Jérusalem, cette montagne de Sion, seul objet de son amour, seules aussi défrayent de leurs détails ses descriptions ou ses images; et comme sa poésie, *même en étant religieuse*, est toute nationale, de même dans les fleurs dont elle se pare et dans les parfums qu'elle exhale, elle est tout indigène. Si parfois quelque souffle étranger vient se mêler à celui qui la féconde et la nuance; si de temps en temps elle nous parle de l'Egypte et de ses fleuves, de l'Éthiopie et de ses *noirs habitants*, de l'Arabie et de ses doux aromes, elle ne chante pas cette nature exotique pour elle-même, mais pour les évènements qu'elle rappelle au poète, ou les mystérieux pressentiments qu'il en a pu concevoir. Des hauteurs de l'histoire ou de celles de la prophétie, David se hâte de lui jeter quelques rares accents de reproche ou d'amour, de paix ou de menace; indifférent ensuite pour ses charmes matériels, il dédaigne de leur emprunter aucun objet d'emblême ou de peinture, et par une sorte de fierté toute filiale, il ne veut que les roses de son Carmel pour embaumer ses vers et couronner sa muse.

Il en est de même, après David, de tous les poètes sacrés; et c'est là, je le remarque une fois pour toutes, une des mille différences jetées entre notre poésie et la poésie des livres saints. Je ne vois pas que jusqu'à ce jour nous ayons jamais retracé dans un poème national la belle nature de notre France. Qu'aucun de nos poètes en vers ne l'ait fait, personne ne l'ignore. La même indifférence pour la patrie s'est aussi manifestée dans les poètes en prose. Fénelon, dans son divin Télémaque, ne nous a montré qu'un monde imaginaire, reflet admirable sans doute, mais exotique du pays des Hellènes : et son ouvrage n'est au point de vue pittoresque qu'une sublime copie de l'Iliade et de l'Odyssée. Avec un pinceau non moins magique, l'auteur des *Etudes de la nature* ne nous à rien fait de plus national. Il a décrit, avec une vérité de couleurs qu'on ne saurait désormais atteindre, la magnifique végétation des Antilles et de l'Ile de France, leur soleil étincelant, leurs mugissantes mers, leurs sublimes orages ; mais la patrie cherche vainement un tableau de ses richesses et de ses beautés territoriales, dans les splendides peintures de cet écrivain qui cependant l'aimait. Aujourd'hui même encore nous ne savons que nous inspirer d'une nature étrangère; il se fait en Europe, depuis près d'un demi-siècle, une

irruption de l'Inde et du nouveau-monde, qui s'en va passionnant toutes les intelligences, et je m'aperçois que, sous prétexte de s'échauffer à tous les soleils, la verve de nos contemporains se dérobe, comme celle de nos aïeux, au doux soleil de la patrie. Indifférence qui me paraît aussi malheureuse pour le poète qu'injurieuse à la France. Avec leurs descriptions d'outre-mer non-seulement ils ne chantent pas à la terre qui les nourrit un hymne dont elle est digne, mais encore ils perdent eux-mêmes ce mérite local qui donne tant de prix et communique tant de charmes aux compositions du poète. Indigènes dans leurs tableaux, ils nous passionneraient pour l'image révérée de notre commune mère; nous les lirions en parcourant nos vallées ou nos montagnes, et notre joie serait immense, notre émotion délicieuse à comparer leurs copies aux spectacles divers dont elles nous offriraient l'esquisse. Etrangers, ils nous frappent peut-être, ils nous étonnent, ils nous enchantent; mais c'est à l'imagination que le plaisir s'arrête; le cœur ne se sent point de sympathie, et n'éprouve aucun ébranlement pour ces régions inconnues dont l'infini le sépare, et qui, toujours étrangères à ses destins, ne l'ont doté d'aucun bienfait.

Qu'il en est autrement de nos poètes bibliques !

un instant d'illusion ne peut pas exister sur le lieu qui fut le berceau de leurs écrits. Au spectacle sans cesse ramené du Liban couronné de cèdres et de nuages, de la fontaine de Siloé, des ondes jaunâtres du Jourdain, des térébinthes du Cédron, des lis épanouis aux racines du Thabor, vous reconnaissez la Palestine ; on sent que le poète ne s'est point établi dans une nature idéale ; il a copié le modèle qui posait à ses yeux, et tout son art comme tout son bonheur a consisté dans une imitation fidèle des objets enveloppés dans le tour de son regard. Observons-le du reste; ce phénomène est aussi naturel qu'il est frappant ; il devait jaillir du patriotisme Israélite. Puisque Jérusalem et les provinces qui formaient sa ceinture étaient pour les juifs la terre de la promesse et celle de la conquête ; puisqu'ils y tenaient, non-seulement par les précieux souvenirs de leurs premiers ancêtres, mais aussi par les liens les plus intimes de la foi ; puisque cette terre était dans leurs convictions l'unique séjour du Très-Haut dans le monde, l'objet de son amour, le théâtre de ses bienfaits et de ses merveilles, enfin le don même de sa miséricorde aux enfants de Juda, qui n'y étaient entrés que par la puissance de son bras et la persévérance de son appui, comment les poètes de Sion n'auraient-ils pas moissonné dans

ses champs toutes les fleurs de leur couronne ? Quels parfums pouvaient-ils demander aux autres régions, les regardant comme des contrées maudites et de vastes tombeaux, d'où ne pouvait s'exhaler qu'une triste odeur de mort?

S'il est ici quelque différence entre nos poètes sacrés, elle n'est pas dans le sentiment, mais seulement dans la manière de mettre en œuvre les emprunts faits à la nature. Le trait caractéristique de David, c'est la sobriété. Salomon son fils, par exemple, fait voir que le monde matériel n'a rien pour lui de caché; ce sont partout, dans sa poésie à la fois embaumée et vivante, ou l'oranger, le myrte, l'aloès et mille autres plantes spontanées sur la terre de Juda, ou la timide gazelle, le daim rapide, la plaintive colombe et l'aigle menaçant du Sannir ; on dirait, si je puis ainsi parler, un Eden littéraire ; toutes les beautés de la création, rassemblées dans ses chants, les décorent de tous les charmes et les pénètrent par un mélange ineffable des plus suaves essences. David le pâtre et le guerrier n'a pas eu le temps d'approfondir la nature comme Salomon le pacifique. Les moments que son fils a consacrés à l'étude du monde, lui les consacra jadis à garder ses troupeaux et plus tard à conquérir son trône. Il ne connaît de l'univers physique d'autres phénomènes

que ceux qui frappent tous les regards, ou dont l'observation se mêla comme naturellement à ses occupations de berger. Ce sont aussi les seuls qu'il rappelle ; et quand il en évoque la pensée, il le fait en traits larges et rapides. Job aime à peindre avec étendue les particularités de la nature ; David ne prend jamais pour fond de tableau que les merveilles et les lois les plus générales de la création ; c'est aux comparaisons, à l'image, qu'il en réserve les détails ; et toujours il affecte un immense laconisme dans ses descriptions comme dans ses figures. Voyez ! *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion ! Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Factus sum sicut passer solitarius in tecto !* C'est-à-dire, pour parler avec l'abbé Maury, que David jette le mot important du parallèle ou du symbole, et s'arrête, abandonnant à l'imagination le soin de les compléter : procédé, qui sans doute peut entraîner quelque chose d'inculte et de mal précis, mais en retour justifié par l'enthousiasme lyrique qui, sans cesse emporté par son ardeur vers de nouveaux objets, ne peut surprendre à la vivacité de son essor le temps d'achever une pensée, ni de développer une image !

Malgré ce sobre emploi du pittoresque, David n'en reste pas moins frappé d'une couleur locale ; il peut

n'être que rarement en relation avec la nature, mais chaque fois qu'il lui demande des ornements, il prend ses types dans la Judée ; et, chose incontestable, on dirait que cet amour pour son pays serve heureusement son génie. Quoiqu'à plus de trois mille ans de date, on goûte encore un plaisir immense à lire ses cantiques sous le ciel qui les vit éclore. « Il faut avoir
» entendu gronder le tonnerre dans les montagnes de
» la Judée, il faut avoir entendu ses éclats rouler et
» se *prolonger de vallée en vallée avec une majesté*
» formidable, nous dit un voyageur moderne, pour
» saisir tout le naturel des images où David parle du
» tonnerre comme de la voix de l'Eternel. Je croirais
» être vrai, poursuit-il, en ajoutant que l'idée du
» Dieu terrible dans les chants du Roi-prophète est
» *née du* sombre *et* effrayant spectacle des orages au
» milieu des montagnes de *la* Judée (1). » C'est-à-dire qu'il en est de la poésie de David comme de toute poésie locale. On ne sent tout le prix de ses images, toute la vérité de ses couleurs, toute la profondeur de ses allusions ; on ne comprend, en un mot, toutes ses beautés qu'au sein des accidents qui jadis ont environné l'intelligence de son auteur. La

(1) M. Poujoulat, *Histoire de Jérusalem*, t. I.

lumière tombe alors sur chacun de ses détails ; une foule de diamants laissés dans l'ombre sous un ciel moins heureux, se révèlent tout-à-coup au soleil plus brillant de la patrie ; et l'éclat dont ils étincellent vous inspire une admiration d'autant plus douce et plus profonde qu'elle est accompagnée d'une certaine surprise. Tels et tels accidents d'expressions vous avaient paru jusque-là sans importance ; replacés dans la scène où chanta le poète, ils s'agrandissent ; leur correspondance avec la nature, leur contact avec les objets qui les entourent les transforment, pour ainsi dire ; une création magnifique semble s'opérer sous vos yeux ; et vous, témoin stupéfait de ce prodige, vous jouissez de voir qu'un atome ailleurs presque dédaigné se développe à vos yeux, et s'élève en quelque sorte aux proportions d'un monde. C'est ainsi, pour comparer à des objets physiques et profanes une chose intellectuelle et sacrée, c'est ainsi qu'un pauvre Italien dépaysé nous intéresse peu, dans nos cités françaises, avec sa mandoline. Mais si vous le voyez, comme je l'ai vu moi-même, sur l'un de ces beaux golfes de sa patrie, balancé dans une gondole légère aux molles ondulations d'une mer à peine soulevée par la brise, mêlant les accords de son instrument au vague et long murmure des ondes sur la grève, soupirant seul en-

fin sa lointaine mélodie dans le mystérieux silence des nuits ; c'en est fait : à vos yeux c'est un homme tout nouveau ; la scène sublime qui l'environne lui donne un caractère à la fois plus poétique et plus solennel ; il fut pour vous autrefois un insignifiant étranger, et le voilà presque maintenant pour votre imagination le Dieu de l'harmonie ou le pontife de la nature.



HUITIÈME LEÇON.

DAVID.

DEUXIÈME ÉTUDE.

MESSIEURS,

J'aimerais à commencer aujourd'hui notre séance par un tableau comparatif, entre la condition de l'ode chez les Hébreux; et sa condition chez un autre peuple fameux de l'ancien monde. Veuillez m'autoriser à tracer ce parallèle : il aura le double avantage et de réformer à nos yeux certains préjugés populaires, et de rattacher, pour nous, à leur principe quelques

unes des nuances littéraires qu'il me reste à vous signaler dans les chants du Roi-prophète.

Etrange caprice de la gloire! elle n'a pas seulement ses hommes favoris; elle voue encore à certains peuples passés un amour de privilége; et telle est sa faiblesse pour les nations ainsi devenues l'objet de ses préférences, que, séduisant l'imagination publique dans l'intérêt de leur honneur, elle nous les fait toujours voir au travers d'un prisme qui les colore, et dans je ne sais quel fantastique lointain, dont le vague les agrandit à l'œil trompé par la distance. Au premier rang de ces sociétés heureuses, la Grèce antique domine sans rivale. C'est peu qu'on l'ait regardée jusqu'à ce jour comme dotée par la nature du sol le plus fécond, de la végétation la plus riante, du plus fortuné des climats; c'est peu qu'on ait pris éternellement ses vieilles républiques, malgré leur mobilité, leurs déchirements et leurs crimes, pour la plus sublime, la plus forte et la plus douce des formes sociales; on suppose encore que nulle part ailleurs le génie littéraire ne rencontra, pour s'exalter, une mission plus auguste, ni des scènes plus inspiratrices; et comme nous ne concevons ordinairement pour l'orateur aucun théâtre plus imposant que l'agora d'Athènes, de même sommes-nous habitués à ne rien

nous imaginer de plus émouvant pour le poète lyrique que les grandes réunions de l'Isthme ou d'Olympie. « Chez les Grecs, dit un illustre critique (1), l'ode n'é- » tait rien moins qu'un jeu fictif de l'imagination, et » l'essor d'un enthousiasme solitaire ou factice. Le » poète était bien réellement parmi eux l'organe de la » religion, de la patrie ou de la gloire; l'interprète des » sentiments d'un peuple entier réuni en corps de » nation, et le prêtre des muses. On l'appelait aux » jeux Olympiques, aux jeux Pythiques, aux jeux » Isthmiques, aux courses Néméennes, comme un » pontife inspiré et accrédité du ciel, pour célébrer » et couronner solennellement les vainqueurs, avec » toute l'autorité d'un ministère public, en présence » de la Grèce assemblée ; et c'était alors que le *nom* » *de poète était véritablement sacré*, selon l'expres- » sion très-juste de Cicéron, *verè sanctum poetæ* » *nomen* (2). »

Oserai-je cependant le dire, Messieurs? malgré la vénération que je professe pour la main qui l'a tracé, malgré ma haute estime pour les autorités imposantes dont le suffrage l'appuye, je ne puis croire à la justesse de ce dernier tableau. Attribuer, comme il le fait,

(1) Maury. — *Discours à l'Académie française.*

(2) Cic. pro Archiâ poetâ.

aux lyriques de la Grèce un sacerdoce national, insinuer qu'ils chantaient au milieu des solennités publiques, qu'ils s'exprimaient non-seulement au nom, mais encore sous les regards d'une nation tout entière, qu'ils s'inspiraient enfin du spectacle même des jeux et plaçaient leur trépied sur le sol de la carrière empreinte encore des traces des athlètes, c'est, à mes yeux, alléguer une supposition que rien ne justifie ni dans l'histoire de ces grandes fêtes Helléniques, ni dans les hymnes des poètes que nous savons en avoir célébré les vainqueurs. Voyez Pindare, c'est-à-dire le chantre le plus renommé des triomphateurs Olympiques; à quel moment proclame-t-il la gloire d'Hiéron, de Dinias ou de Cléandre? est-ce à l'instant même de leur victoire? Dépose-t-il sur leurs fronts son diadême littéraire, en même temps qu'on les couronne de l'olivier sauvage? Non, certes! nous disent les commentateurs; mais c'est plus ou moins long-temps après le triomphe; il s'écoule même parfois plus d'une année entière entre l'ovation de l'olympionice et l'apparition de l'hymne qui le chante; en sorte que le fils de Daïphante, au lieu de se monter aux ébranlements d'une pompe solennelle, ne compose ses vers que sur l'inspiration de lointains souvenirs.

Fût-il vrai du reste que sa voix eût éclaté dans l'ap-

pareil, le mouvement et l'ivresse des jeux, sa situation n'aurait pas eu la richesse qu'on lui prête. Sans doute il eût trouvé, dans l'aspect d'un peuple immense réuni pour l'entendre, dans l'impression fraîche encore de ces combats dont il eût été le spectateur, dans la vue du lauréat, dans l'enthousiasme et les applaudissements de la multitude enivrée, une source quelque peu féconde de poésie et de transports; mais encore il n'aurait pu se dire qu'il chantait sur l'ordre de la patrie; sa mission ne fût venue que de lui-même, et comme son exaltation n'eût été que solitaire, son objet n'eût été là comme plus tard qu'un thême sans grandeur. Il ne s'agissait pas pour lui de consacrer la mémoire d'évènements solennels, comme d'un tyran détrôné, d'ennemis taillés en pièces ou repoussés du territoire, d'une nouvelle gloire ajoutée aux vieilles gloires de la nation. Les luttes du pugilat, des courses de char, les assauts du disque, voilà les seuls sujets sur lesquels avait à s'exercer le génie du poète, sujets, comme vous le voyez, sans importance et complètement isolés des grands intérêts de la Grèce; sujets qui, par eux-mêmes, n'offrent à la poésie aucun de ces vastes tableaux qui la fécondent et la colorent; sujets enfin dont le spectacle pouvait être émouvant la première fois qu'on en était témoin,

mais dont les impressions, à force d'être répétées, devenaient vagues ensuite, et, tout en continuant de flatter le cœur, cessaient de le soulever jusqu'à la hauteur de l'inspiration lyrique (1).

Certes, Messieurs, combien la condition de l'ode est plus belle parmi ces Juifs que trop souvent on dédaigne ! C'est là vraiment, et non point chez les autres peuples que le poète lyrique n'est plus simplement un mortel isolé. Non-seulement il touche au ciel comme à la source première de son enthousiasme, mais encore chaque fois qu'il ébranle sa lyre, on peut dire, dans toute la rigueur du terme, qu'organe de sa nation tout entière, il n'exprime rien qu'elle n'éprouve, et que par ses sentiments même les plus personnels, il va réveiller dans le cœur de tous ses concitoyens des échos qui lui répondent. Tel est

(1) L'ode, l'inspiration lyrique est en décadence déjà depuis des milliers d'années. Peut-on la concevoir en effet séparée de son origine et de sa forme première? Un grand évènement accompli pour un peuple, une victoire, un salut merveilleusement opéré, une fête triomphale et religieuse, tous les cœurs émus d'enthousiasme, et la voix d'un chantre inspiré qui s'élève, le cantique de Débora la prophétesse, le chant de Moïse après le passage de la mer Rouge, voilà l'ode. Pindare lui-même dégénère de ce premier sublime. — Quelle que fût la passion des Grecs pour leurs courses de char, il est visible que pour eux-mêmes, ce spectacle si fréquent ne suffisait plus à l'inspiration lyrique, et que le poète la créait par mille artifices et mille efforts. — M. VILLEMAIN, *Littérature au 18e siècle*, t. I, p. 35.

David. Le plus souvent il chante parmi des scènes de bonheur ou d'angoisses, de triomphes ou de revers que ses sujets partagent; il n'attend pas, comme Pindare, pour composer son hymne, que le moment critique ou solennel soit passé; que la foule se soit évanouie; qu'enfin, rentré dans le calme de la pensée et le silence de la retraite, il ne lui reste plus pour s'inspirer que des ombres sans vie et de vagues réminiscences; son œuvre éclot sous l'action même des circonstances qui l'appellent; la multitude, instrument, victime ou témoin des évènements qu'il célèbre ou qu'il déplore, est là qui l'environne, palpite avec lui de communes émotions, et répète à grand chœur les paroles qu'il exhale. Quand il n'est pas ainsi devant le peuple, le peuple au moins est devant lui; c'est-à-dire que si jamais il élabore en secret quelques-unes de ses divines poésies, à cet instant même il est encore le poète de la société qui l'entoure, et pose, pour ainsi dire, en sa présence. Il apprend de l'Esprit saint qui l'obsède, que ses cantiques deviendront publics; que ses sujets s'en approprieront les sentiments; qu'Israel les fera retentir dans ses fêtes nationales; que jusqu'à la consommation des temps ils seront employés comme chants liturgiques dans les pompes religieuses du tabernacle ou du temple; et

parce que ce pressentiment n'est point une prévision douteuse, une espérance incertaine, mais une assurance infaillible comme le Dieu qui l'a fait naître, il agit sur le génie du Roi-prophète comme un tableau réel, et, jusque dans ses compositions les plus solitaires, lui fait voir, par le plus majestueux des prestiges, d'innombrables générations qui l'écoutent.

A cette solennité de la situation se réunit la fécondité de l'objet. Le lyrique sacré ne préconise point des athlètes, leurs aïeux, leur force, leur adresse, leur agilité, leurs victoires : il se rirait plutôt de ces frivolités dont la Grèce est éprise. Dieu, la création, les destins du peuple Israélite, les grands intérêts de l'éternité, voilà les seuls sujets exploités par sa muse; c'est-à-dire qu'il touche aux questions les plus imposantes que puisse agiter ici-bas une intelligence humaine; à des questions dont le nœud va se lier aux fibres les plus délicates et les plus vibrantes de la conscience et de la sensibilité mortelles; à des questions enfin qui, participant à tout ce que le Très-Haut a d'auguste, la nature de magnifique, le devoir de sacré, l'histoire de dramatique, le présent de remuant, l'avenir de terrible, forment tout à la fois par ce mélange et la matière la plus digne des méditations

du sage, et le thême le plus inspirateur pour la verve du poète.

Tels sont, Messieurs, les grandes différences entre l'apanage de l'ode Hébraïque et celui de l'ode Grecque; et de là naissent pour le lyrique sacré d'immenses avantages sur le lyrique profane. Réduit à des sujets doublement stériles et par la pauvreté de leur nature, et par leur constante uniformité, que fait Pindare? Il crée des épisodes, il se jette dans des écarts; et tel est ordinairement le malheur de ses déviations, qu'il se perd dans les voies détournées où sa fougue l'emporte; qu'au milieu des idées et des images accessoires dont il s'environne, il oublie la pensée qui devrait cependant le dominer seule, je veux dire celle de son héros; qu'enfin, s'il roule, ainsi que l'a peint Horace, comme un fleuve, qui tombant des montagnes et gonflé par les pluies, se précipiterait en bouillonnant dans un lit déchiré, ce n'est point à sa source naturelle que ce torrent emprunte l'abondance de ses eaux, mais aux ruisseaux que le hasard lui fait rencontrer sur sa route (1). David

(1) Il faut que les torrents qui viennent grossir le fleuve se perdent dans son sein; au lieu que dans la plupart des odes qui nous restent de Pindare, ses sujets sont de faibles ruisseaux qui se perdent dans de grands fleuves. Pindare, il est vrai, mêle à ses récits de grandes idées et de belles images.... Mais pour le dessein de ses odes, il a beau

échappe à cet écueil. Moins forcé de recourir à des richesses étrangères, parce que les questions qu'il traite sont d'elles-mêmes plus fécondes, il a plus d'unité dans le dessein, plus de suite dans la marche, plus d'exactitude à subordonner les conceptions accidentelles à l'idée fondamentale. Ce n'est pas assurément qu'il n'aime parfois, si je puis ainsi dire, à déjouer les pressentiments du lecteur ; il n'est pas rare au contraire de le voir entamer un sujet pour l'échanger bientôt contre un autre ; il vous fait traverser un bosquet, et pendant que vous croyez devoir au-delà rencontrer un parterre, vous arrivez au pied d'un temple. C'est ainsi que, dans une de ses odes les plus magnifiques, il commence à décrire avec une richesse incomparable les merveilles de la création ; vous entendez les cieux chanter la gloire de leur auteur, le jour la raconter au jour, la nuit la faire connaître à la nuit ; et tandis que ces vastes concerts enivrent votre oreille, le firmament déroule à vos yeux le plus sublime des spectacles : c'est le soleil qui, s'élançant des profondeurs où se cachaient ses

dire qu'il rassemble une multitude de choses, afin de prévenir le dégoût de l'uniformité, il néglige trop l'unité et l'ensemble ; lui-même il ne sait quelquefois comment revenir à son héros, et il l'avoue de bonne foi. MARMONTEL, *Elements de Littér.*

feux, s'avance comme un géant pour fournir sa carrière, et du haut du ciel qu'il embrase répand une chaleur bienfaisante sur la terre qu'il féconde. A ce début, vous vous imaginez que le chant du poète doit être d'un bout à l'autre un tableau pittoresque, un hymne à Dieu, considéré dans l'œuvre de ses mains, et le miroir de sa puissance. Hé bien! non, vos conjectures sont une erreur; après s'être un instant égarés parmi les magnificences de l'univers, vos pas vont aboutir au sanctuaire de la loi divine, et vous découvrez alors que toute cette peinture du monde matériel, dont l'éclat vous éblouissait naguère, n'est que le premier terme d'un parallèle, dont le second, après quelques détours, vient de vous être enfin révélé.

Ainsi, Messieurs, comme Pindare, David sait grouper autour de son sujet des vues accessoires qui le relèvent et le fécondent. Mais, comme le lyrique grec, il n'abuse pas de la digression. Jamais il n'en fait dans ses poésies qu'un élément passager et secondaire; elle embellit le thême, et ne l'étouffe pas. Elle sert de préambule, elle ménage des surprises, elle ajoute de la grandeur, elle répand de la variété; mais ce portique n'efface pas les dimensions de l'édifice; mais ces surprises ne tiennent pas à des incohérences; mais

cette grandeur n'établit pas un hors-d'œuvre ; mais enfin cette variété ne ressemble pas à du chaos. A travers les sinuosités où sa muse vous promène, le poète sacré garde sans cesse un fil qui le dirige ; même lorsqu'il paraît le plus s'égarer, son but reste toujours en perspective, et bientôt il y revient, voguant à voiles d'autant plus étendues qu'il s'est plus écarté. C'est ce ce pilote qui, dans sa course à travers l'océan, s'éloigne un *instant* de sa route pour jeter un coup-d'œil sur des îles qu'il aperçoit au loin sur les flots, mais qui, sa curiosité satisfaite, se hâte de reprendre sa marche, et recommence à voler avec d'autant plus de rapidité sur les ondes, qu'il s'est plus détourné du terme où par ses vœux il aspire.

Un autre défaut jaillit, pour les lyriques profanes, de la pauvreté de leurs sujets. Vous le savez, sans doute, *Messieurs*, *un esprit sérieux du dernier siècle* n'aimait pas la poésie lyrique, sous prétexte qu'avide surtout d'harmonie, elle se défrayait plutôt de mots que de pensées ; et dans le fait, appliquée à l'ode profane, cette accusation de Montesquieu n'est peut-être pas sans fondements. Il est vrai, les odes grecques et romaines sont admirables de coloris, de nombre, de cadence et de mélodie. Possesseurs d'une langue riche, souple et sonore, Horace et Pindare en ont tiré des

accords délicieux et sublimes ; et malgré que la magnifique prononciation de leur idiome ne nous soit plus connue, la lecture de leurs poésies, quand elle tombe d'une bouche exercée, ne laisse pas d'enchanter encore une oreille musicale, et de la promener tour-à-tour du doux chant des sirènes au bruit plus solennel du tonnerre dans la nue, ou du vent dans les forêts. Mais l'abondance des idées et la fermeté du style répondent-elles aux charmes de cette musique? Non, Messieurs ; sans être vide, la parole de ces poètes n'est pas nourrie ; ni les pensées, ni les sentiments ne s'y pressent, son mérite repose surtout dans l'effet d'un mot, d'une coupe, d'un renvoi, d'une inversion, d'un rhythme ; et de là vient que l'ode est de tous les poèmes celui qui perd le plus de sa gloire, à passer dans une traduction surtout en prose. Transportée dans une langue étrangère, l'épopée se soutient par les faits ; la satire, par sa malignité ; l'épître, par son esprit. Leur accent n'existe plus, il est vrai ; mais leur substance demeure assez féconde encore pour intéresser, indépendamment des sons qu'on n'a pu reproduire. Il n'en est pas ordinairement ainsi du poème lyrique. A part un certain nombre de traits ardents et de grandes images, la version qui le reflète est non-seulement brisée, incom-

plète et pâle ; mais encore dépourvue de plénitude, et parce que le prestige de la mesure et de la langue originelle n'y subsistent plus, telle composition, qui peut-être vous transportait dans l'idiome du poète, ne vous inspire plus qu'une admiration légère dans l'idiome moins retentissant de la copie. C'est une observation, Messieurs, que je me suis justifiée par mille expériences, soit en lisant des odes déjà traduites, soit en m'essayant à en traduire moi-même, et je ne doute pas que si jamais vous en soumettez quelques-unes à la même épreuve, vous ne trouviez souvent, comme moi, qu'une brillante poussière, dans le creuset où vous croirez avoir déposé de l'or.

Tel n'est pas, à moins que je ne m'abuse, le malheur de David ; comme tous les grands lyriques, il a passé par le feu des traductions, et chose incontestable ! il en est sorti le plus souvent plein de nerf, de moelle et de vie. Le lisez-vous, par exemple, dans l'inculte latin de la Vulgate? Assurément vous y rencontrez des vides creusés (ou par des intermédiaires omis), ou par des hébraïsmes inintelligibles, ou par d'inexplicables allusions, ou par des phrases inachevées et des pensées mal définies. Mais encore, malgré ces lacunes, les psaumes ne laissent généralement pas d'être féconds ; de tous ceux que la critique attribue à David, il n'en

est presque pas un qui ne roule dans un cercle plus ou moins vaste de grandes situations, de conceptions solennelles ou de gracieuses idées, de sentiments vigoureux ou d'accents mélancoliques ; chacun de leurs versets entrouvre à vos regards de nouvelles perspectives; et lorsque arrivés à leurs dernières paroles, vous vous retournez en arrière, pour mesurer la route que vous avez fournie sur les ailes du poète, votre œil demeure plus d'une fois stupéfait en face de l'infini. Il s'en faut du reste que, par une première vue, on atteigne le fond de ces cantiques sacrés. On a dit de l'Ecriture, que le suc caché dans ses veines était inépuisable ; ce beau mot est vrai surtout des hymnes de David. Et plus on les médite, et plus ils dévoilent de richesses ; à mesure qu'on avance, leurs limites reculent, comme l'horizon des mers fuit devant le navire emporté par les vents ; et vient une époque, écrit saint Jean-Chrisostôme, où l'on découvre étonné sous la moindre de leurs syllabes, l'immensité d'un abîme.

En réduisant de quelques degrés, Messieurs, cette hyperbole du grand évêque de Constantinople, vous obtiendrez un fait réel, c'est que David est non-seulement ferme et compacte dans l'ensemble de ses odes, mais encore large et majestueux dans les traits de détails. Nous avons vu la phrase de Moïse se distinguer

par l'énergie; un peu plus tard celle d'Isaïe nous surprendra par sa splendeur; ce qui caractérise celle du Roi-prophète, c'est le grandiose. Encadrer dans un étroit espace les scènes les plus imposantes, tantôt comme parallèle, et tantôt comme opposition; vous découvrir, ainsi que parle l'abbé Maury, la cause la plus étonnante, et vous entraîner soudain, vous précipiter d'un pas vers ses effets les plus lointains et les plus sublimes; voler et vous faire voler avec lui de merveilles en merveilles au travers de siècles sans nombre et d'abîmes sans mesure : tel est l'instinct, telles sont les habitudes de son génie. Voyez, Messieurs, resplendir ce caractère dans un verset devenu populaire, mais qui, pour nous être familier, n'en est pas moins admirable. *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat.* Quelle grandeur dans ces quelques paroles! *Superexaltatum*—avec ce qu'elle a de vague, cette expression commence par vous jeter dans l'infini. Vous cherchez un objet de comparaison sans limites; et je vois le poète qui, prévenant vos vœux, vous présente ce que l'imagination peut se peindre de plus élevé; c'est-à-dire ces vieux cèdres du Liban, qui, partant d'un sommet déjà très-haut par lui-même, vont perdre par delà les nuages leur cîme imperceptible. Lorsqu'ensuite il vous a por-

té à ces inaccessibles régions, à ces sphères où l'oiseau même de la foudre ne peut monter, malgré la puissance de son aile, le voilà qui tout-à-coup et sans transition précipite votre pensée dans les plus insondables profondeurs. Vous pensiez que pour ébranler ce colosse, il fallait du temps. Enraciné par des siècles dans le sol qu'il oppresse, un instant pourrait-il suffire, en brisant l'énormité de sa tige, à le faire tomber des hauteurs invisibles où sa tête se balance? Et cependant le poète passe, le géant n'était plus : pesez ces termes. On ne dit pas, il n'est plus ; le mot est plus énergique, et la gloire du méchant plus fugitive ; elle s'évanouit avant que le voyageur n'ait fait un pas, et quand il se retourne, il ne sait plus l'apercevoir, *non erat* ; elle a déjà cessé d'être—*non erat*.—Ce n'est pas tout, le cèdre en tombant sur la montagne, laisserait des traces de sa chute ; on retrouverait, long-temps même après sa ruine, de vastes débris de ses rameaux, des restes déchirés de sa tige, la terre entr'ouverte et labourée par l'effort des racines mises à découvert ; mais l'impie n'a pas même ce misérable bonheur ; nul vestige ne demeure pour en attester l'existence, le gouffre qui l'a dévoré s'est refermé sur lui, comme l'air se referme sur la flèche qui le divise, et c'est en vain que vous chercheriez où reposèrent ses

pieds, où fut assis son trône; il n'est plus, *non erat; non est inventus locus ejus.* Ainsi la plus sublime gloire et la plus profonde ruine, l'infini et le néant vous sont-ils présentés par David dans les limites d'une strophe. Est-il possible d'enfermer une scène plus étendue, un évènement plus solennel, dans une circonscription plus étroite?

A ce trait de ruine voulez-vous que David fasse succéder un tableau de puissance? Entendez-le décrivant l'origine des choses; on dirait un écho de Moïse, mais un écho, je ne crains pas de l'affirmer, agrandi par les siècles. *Dixit Deus : fiat lux, et facta est lux.* Voilà l'auteur de la Genèse; voilà cette immense parole devant laquelle l'un des arbitres du goût, l'illustre Longin, s'inclinait de respect et d'admiration. Avec la même cause et plus de rapidité, le Psalmiste nous montre un plus vaste résultat. *Dixit, et facta sunt;— mandavit, et creata sunt*—Là on parle, et la lumière jaillit; ici on parle également, et vous voyez naître le monde. Combien ce brusque rapprochement du principe en apparence le plus faible, une parole, et de l'œuvre en réalité la plus merveilleuse, la formation de l'univers, n'est-il pas tout ensemble pittoresque et sublime? Non, Messieurs, vous ne trouvez rien, non-seulement d'aussi vrai comme philosophie, mais en-

core d'aussi frappant comme littérature, dans les poètes profanes.

Demandez-vous maintenant à David un tableau de force et de caractère? Ici, comme ailleurs, il a des coups de pinceaux si larges que nulle main mortelle ne les sut jamais égaler. Vous admirez sans doute et j'admire moi-même la divine attitude que le lyrique romain prête à son juste sous les ruines même du monde. Cette immobilité de la vertu dans l'ébranlement général, produit, on peut le dire, un magnifique contraste :

Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.

Hé bien! Messieurs, David avait tracé ce dramatique tableau mille fois pour une, plus de huit siècles avant qu'il fût imaginé par Horace. *Non timebimus dum turbabitur terra;* vous le voyez, ce sont les mêmes accidents de l'opposition rendus avec une concision plus énergique encore et d'autant plus émouvante qu'elle n'exprime point les sentiments d'un être imaginaire, mais les impressions mêmes du poéte qui vous parle : *non timebimus.* Ailleurs il dit encore : *Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.* Quelle solennité! N'avez-vous pas, dans ces nations qui se troublent et ces royaumes qui chancellent, le drame le plus immense et le plus lugubre? Oui, Messieurs, et

voilà soudain que sur un autre plan de la toile on vous représente le calme le plus uni, la sérénité la plus parfaite. *Deus virtutum nobiscum; mais le Dieu de la force est avec nous.* Cet inachevé d'expression me paraît une admirable surprise faite à la nature. C'est ainsi qu'on parle au plus fort du courage et de l'impassibilité, lorsque de grandes menaces ou de sinistres symptômes, au lieu de vous ébranler, vous font à peine sourire. On leur jette alors un demi-mot de confiance ou de pitié; et dans la seule indication du soutien auquel on espère, on trouve un impénétrable asile contre toutes les alarmes. *Dominus virtutum nobiscum.*

Je ne puis, Messieurs, vous rappeler tous les passages empreints de cette magnificence : il faudrait, travail trop vaste, parcourir successivement presque tous les cantiques du Roi-prophète. Il en est peu qui ne fassent éclater aux yeux de l'homme de goût un nombre plus ou moins grand de ces éclairs immenses, de ces idées touchant à l'infini; et s'il est vrai que le berger se révèle dans quelques-uns des chants de David, par une parole inculte, des locutions populaires ou de familières images, le roi, le plus souvent y domine et soutient sa dignité par une phrase opulente, des conceptions élevées, un accent solennel.

Soyons vrais toutefois, Messieurs, et sans exagéra-

tion. Il est quelques psaumes, même attribués à David, où la pensée n'occupe qu'un rang modeste. Effusions ardentes, mais vagues d'une sensibilité pieuse, ils se bornent à presser le peuple de louer le Seigneur, de le louer sur tous les tons, de le louer avec tous les instruments, de le louer en s'unissant à tous les êtres de la nature, de le louer enfin dans tous les ouvrages éclos de sa puissance. Ce sont des invitations qui se succèdent, et non point des sentiments qui s'enchaînent. Mais il est juste de le remarquer : Ces cantiques n'étaient dans l'intention du poète que des hymnes populaires; il les avait destinés à être chantés par le corps de la nation, dans les grandes solennités religieuses, au moment où l'enthousiasme de la foule serait le plus exalté; et dès lors il avait dû imprimer à leur poésie les caractères qui la distinguent, c'est-à-dire un caractère de simplicité, pour qu'elle pût être saisie de tout le monde; de vivacité, pour répondre aux élans de la multitude; d'uniformité dans le tour, parce que les masses n'aiment pas à varier leur mode; enfin d'appel à toutes les créatures pour en éveiller les accents, parce que la haute reconnaissance éprouve le besoin de multiplier sa voix par toutes les voix de l'univers.

Il est encore, Messieurs, une foule de traits que

la manière de David emprunte à son génie. Mais l'heure trop avancée m'empêche même de vous les indiquer. J'aime mieux vous dire un mot sur les nuances que les poésies du Roi-prophète empruntent à son cœur.

Chose d'abord très-remarquable! l'ame du Roi-prophète se passionne toujours profondément pour le sujet exploité par sa muse, et vous le reconnaissez *non-seulement* à la vivacité générale, aux fréquentes apostrophes, aux brusques changements de personnes, aux cris tendres ou lamentables dont ses hymnes sacrés sont empreints, mais encore à je ne sais quelle noble habitude d'aborder un sujet sans détours. Avez-vous observé les lyriques profanes? Presque jamais ils ne commencent une ode sans avoir invoqué les dieux, encouragé leurs muses, ou parlé de leurs transports; et pourquoi tant d'apprêts? c'est évidemment parce que l'inspiration n'a rien qui les obsède; si le feu sacré les dévorait, s'ils en étaient vraiment au délire de l'enthousiasme, au lieu, comme ils le font, ou d'appeler la verve à tant d'efforts, ou d'affecter la chaleur avec tant d'emphase, ils s'élanceraient du premier pas à l'objet qu'ils supposent les exalter. Quand l'aigle est attiré par une proie, n'ayez peur qu'il perde son

temps à fatiguer de ses cris les solitudes de l'air ; il se précipite dans l'espace, et s'abat sur sa victime.

C'est là ce que fait David. Qu'a-t-il besoin de solliciter l'inspiration ? l'Esprit saint le tourmente. Comment voulez-vous qu'il parle du feu qui le consume ? Il en subit l'ardeur, sans penser qu'elle le dévore ; une seule préoccupation l'absorbe, celle des tableaux qu'il doit décrire, des sentiments qu'il a dessein d'exprimer ; et parce que son ame est oppressée, dédaignant tous les préliminaires factices, il se jette dès le début, comme un torrent, dans le domaine de son sujet, et se hâte de courir où le poids de son cœur l'entraîne.

Maintenant si vous me demandez, Messieurs, quel est l'accent de sa sensibilité, je répondrai que nul accent n'est étranger à sa muse, et que tel dans sa poésie qu'il paraît dans son histoire, David se prête aux émotions les plus douces, aux plus affectueuses sympathies, comme il s'élève aux impressions les plus nobles, aux sentiments les plus énergiques. Suivez-le dans sa vie ; il peut une fois, égaré par le délire de la passion la plus terrible dans ses excès, commettre un acte de cruauté ; mais c'est une exception qu'il regrette lui-même et lave dans ses pleurs. La mansuétude et la clémence occupent le reste de ses actions ; et par cent

traits d'une piété généreuse ou d'une héroïque tendresse, il rachète les violences qu'a pu dicter à son cœur l'emportement d'un instinct brutal. En deux occasions, il pourrait tuer Saül qui lui-même cherche à le détruire, et deux fois il respecte les jours de ce monarque ombrageux. Jonathas et son père succombent-ils en combattant contre lui sur les monts de Gelboë? tout autre se serait applaudi de leur trépas; mais David s'en *désole*, et dans l'amertume de sa douleur, il soupire la plus onctueuse élégie qu'aient jamais suggérée ici-bas les séparations de l'amitié. Apprend-il aux portes de Jérusalem que le fer d'un capitaine homicide vient de percer Absalom? c'en est fait, il oublie que ce fils ingrat est mort dans la révolte; le père l'emporte en lui sur le monarque, et je l'entends qui s'écrie dans l'agitation d'une ame affligée : « Absalom, » mon fils Absalom! que ne m'est-il donné de mou-» rir pour te rendre la vie! » Cri le plus admirable, regret le plus touchant qu'ait jamais exhalé le désespoir de l'amour paternel! voilà l'homme en David; c'est aussi là le poète. Une sensibilité moins passionnée que celle de Salomon, mais plus douce et plus grave respire dans ses chants sacrés. Tantôt elle se manifeste comme l'épanouissement d'une ame naïve et pure, en présence de la loi divine, de sa sagesse,

de ses splendeurs et de ses bienfaits ; tantôt comme la reconnaissance d'un cœur touché par les bontés de son Dieu ; tantôt comme l'indignation d'un bon fils à l'aspect des outrages dont les méchants abreuvent son divin père, et des complots qu'ils forment contre sa gloire ; tantôt comme un regret mélancolique pour les fautes qu'il à lui-même commises, et la part qu'il s'est donnée dans l'ingratitude des pécheurs ; tantôt comme une invocation filiale, comme une prière attendrissante du milieu de ses angoisses au Seigneur puissant et miséricordieux dont il fait son espoir, et qu'il prend pour son appui ; en un mot elle revêt mille formes, avec la variété sans mesure des circonstances où David se trouve engagé par ses destins ; mais à quelque genre de pensées qu'elle s'allie, elle est toujours vive ; elle circule partout comme la chaleur d'une flamme mystérieuse ; et telle est son ardeur, que vous en subissez comme malgré vous la victorieuse influence. Là le poète vous secoue, vous subjugue et vous entraîne ; ici, sans être moins efficace, sa puissance est plus suave ; il vous attire, il vous gagne ; votre cœur se mêle au sien, comme autrefois son ame se mêlait à celle de Jonathas ; ce n'est plus ce torrent qui gronde, bondit et vous emporte ; c'est une huile embaumée qui s'insinue doucement, vous amollit, vous pénètre

et vous inonde à la fois de je ne sais quelle ambroisie céleste et d'une vie nouvelle.

Après les charmes de son onction et de sa sincérité, cette sensibilité doit en partie son empire soit à l'expression qu'elle revêt, soit aux objets qui l'alimentent. Vous le savez, Messieurs, ce n'est ni à l'aspect de tableaux imaginaires qu'elle s'éveille, ni pour des douleurs idéales qu'elle s'ébranle, ni pour de fantastiques illusions qu'elle s'éprend; elle ne s'émeut que pour des réalités: et chose digne d'attention! tout en étant personnelles à David, ces réalités se lient par mille contacts à l'humanité tout entière. C'est le vrai Dieu, le Dieu que doit reconnaître tout philosophe pour être raisonnable; c'est sa providence, c'est sa puissance infinie; c'est l'homme, c'est sa vile origine et sa fugitive existence; ce sont les joies et les tristesses, les splendeurs et les humiliations, les succès et les revers, les espérances et les mécomptes, les devoirs et les fautes de la vie; ce sont en un mot le Très-Haut, l'ame humaine et le monde pris sous leurs différents aspects que chante le Psalmiste, et comme vous le comprenez, avec ce fonds de poésie mis en œuvre par une muse sensible, David ne peut jamais vieillir et passer d'intérêt. Les trois grandes sources de ses inspirations, restant toujours et partout les mê-

mes, il doit être aussi nécessairement le contemporain de toutes les époques, le frère, l'ami, le conseiller, le consolateur, le poéte de tous les humains. Il existe en outre dans sa diction je ne sais quelle teinte qui doit contribuer encore à lui donner ce caractère. Assez ordinairement il exprime ses pensées en termes vagues et généraux. Tout ce qui tient à son histoire, à ses conquêtes, à ses perplexités, à ses malheurs, n'est jamais rendu dans ses poésies que par allusions indécises; rien de trop spécial, rien de trop personnel n'affecte sa parole, en sorte que chacun peut dans des situations de cœur ou de fortune analogues à celles dont il subit les dramatiques vicissitudes, s'approprier ses expressions, et faire, même après trente siècles, des accords échappés à la lyre du Roi-prophète, l'écho de ses propres sentiments et la mélodie de sa pensée.

C'est frappé de cette gloire qu'un poète moderne décernait naguère à David, sur les lieux mêmes où chanta le Psalmiste, un éloge que je citerais tout entier et que j'appellerais sublime, si malheureusement il ne s'y mêlait un blasphème. « David, s'écrie-t-il, est le » premier des poètes du sentiment! c'est le roi des » lyriques! jamais la fibre humaine n'a résonné d'ac- » cords si intimes, si pénétrants et si graves! Jamais

» la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a » crié si juste ! Jamais l'âme de l'homme ne s'est ré- » pandue devant l'homme et devant Dieu en expres- » sions et en sentiments si tendres, si sympathiques, » si déchirants ! Tous les gémissements du cœur hu- » main ont trouvé leur voix et leurs notes sur les » lèvres et sur la harpe de cet homme ; et si l'on » remonte à l'époque reculée où de tels chants reten- » tissaient sur la terre ; si l'on pense qu'alors la poésie » lyrique des nations les plus cultivées ne chantait » que le vin, l'amour, le sang et les victoires des » muses et des coursiers dans les jeux de l'Elide, on » est saisi d'un profond étonnement aux accents mys- » tiques du Roi-prophète.... on ne peut lui refuser » une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre » homme ! Lisez de l'Horace ou du Pindare après un » Psaume ! pour moi, je ne le peux plus (1). »

Ainsi parle M. de Lamartine dans un de ces moments de bonne foi chrétienne, trop vite effacés en lui par des préjugés de philosophe ou des rêveries de poète; c'est-à-dire, vous le voyez, que, justifiant nos observations par ses aveux, il regarde la sensibilité de David comme le constituant par excellence le poète

(1) Voyage en Orient.

de l'humanité. Du reste qu'avons-nous à faire des jugements de la critique, quand nous avons pour nous les oracles de l'histoire ? Etonnante destinée des chants du Roi-prophète, puis-je ici m'écrier, mêlant quelques-unes de mes pensées aux paroles d'un auteur contemporain (1) ! Après avoir été répétés dans de lointains pays qui furent leur patrie et dans des siècles qui sont bien loin de nous ; après avoir été chantés par mille générations Israélites sous les voûtes des deux temples de Jérusalem ; après avoir passé sur les lèvres de tout ce que le christianisme a produit de fidèles, sur tous les points du monde, pendant son existence dix-huit fois séculaire ; après avoir fait l'aliment, la consolation, l'appui, le bonheur, l'étude et l'admiration des plus sublimes génies et des ames les plus héroïques ou les plus pures dont s'honore le passé ; après avoir été non-seulement traduits dans toutes les langues connues, mais encore commentés, annotés, exaltés par plus de treize cents auteurs au nombre desquels figurent plusieurs de ces noms consacrés par la gloire et vénérés par les peuples, ils retentissent encore à trois mille ans de leur naissance dans les cathédrales des cités, comme dans l'église des

(1) POUJOULAT, *Histoire de Jérusalem*, t. I.

villages, et sont redits par le riche comme par le pauvre, par le savant comme par l'ignorant, aux quatre coins de l'univers, partout où il y a des sociétés : connaissez-vous un poème qui soit entré aussi profondément et aussi universellement dans l'ame et la mémoire des humains? Et s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que nulle autre inspiration lyrique n'a joui par le passé d'une popularité si glorieuse, n'est-ce pas une éclatante preuve que nul poète n'a mieux parlé que David le langage du cœur?



NEUVIÈME LEÇON.

TRADUCTIONS POÉTIQUES DES PSAUMES.

MESSIEURS,

Trois hommes se sont illustrés en France par une traduction poétique des hymnes du Roi-prophète. Maintenant que le modèle vous est connu, j'ai présumé que vous verriez avec intérêt un jugement sur les copies, et c'est précisément à ce travail de comparaison que je vais m'appliquer aujourd'hui.

Le premier nom qui se présente à moi dans l'ordre chronologique, c'est celui de Marot.

Il est une gloire, Messieurs, qu'on ne peut contester à ce poète : c'est que, doué d'une sagacité très-fine, d'un goût éclairé toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de lui-même, d'une sensibilité délicate, enfin, chose plus précieuse, d'un certain fonds de bon sens, il avait compris, avec une étonnante justesse, les mérites divers des hymnes de David, et que, comme il en avait apprécié la valeur morale et la profondeur philosophique, de même il en avait goûté l'onction céleste et le charme littéraire. Vous n'entendrez pas sans intérêt, je pense, l'éloge qu'il en a fait dans une pièce charmante, malgré les hiatus pénibles, les expressions vieillies, les affectations d'esprit et les traits d'indiscrète érudition dont elle est çà et là semée. C'est l'épître dédicatoire de sa traduction; elle est adressée à François Ier, et sans vous rappeler les motifs ingénieux autant qu'aimables sur lesquels il se décide à faire hommage de son écrit à ce monarque, je commence aux passages où les Psaumes sont jugés par l'auteur.

O donques, roi, prends l'œuvre de David!
Œuvre plutôt du Dieu qui le ravit;
D'autant que Dieu son Apollo était,
Qui lui en train et sa harpe mettait.
Le Saint-Esprit était sa Calliope;
Son Parnassus. . . . .
Fut le sommet du haut ciel cristallin;

Finalement son ruisseau Cabalin
De grâce fut la fontaine profonde,
Où à grands traits il beut la si claire onde,
Dont il devint poète en un moment
Le plus profond dessous le firmament :
Car le sujet qui, la plume à la main
Prendre lui fit, est bien autre qu'humain.

Ici n'est pas l'aventure d'Enée,
Ni d'Achilles la vie démenée;
Fables n'y sont plaisantes, mensongères;
Ni des mondains les amours trop légères;
Mais ici sont les louanges écrites,
Du Roi des rois, du Dieu des exercites;
Ici David, ce grand poète hébreu,
Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu,
Qui, de berger, en grand roi l'érigea,
Et sa houlette en sceptre lui changea.

Vous y orez de Dieu la pure loix.
Plus clair sonner qu'argent de pur alloix;
Et y verrez quels maux et biens adviennent
A tous ceux là qui la rompent et tiennent.

Qui bien y lit à connaistre il apprend
Soi et celui qui tout voit et comprend,
Et y orra sur la harpe chanter
Que d'être rien, rien ne se peut vanter.

O tristes cœurs, ô âmes douloureuses,
S'il en fut oncq! quand êtes langoureuses
D'infirmité, prison, péché, souci,
Peste ou opprobre, arrêtez-vous ici :
C'est un jardin plein d'herbes et racines,
Où de tous maux se trouvent médecines.
Quant est de l'art aux muses réservé,
Homère, grec, ne l'a mieux observé.
Pas ne faut donc qu'auprès de lui Horace
Se mette en jeu, s'il ne veut perdre grâce;

Car par sus lui vole notre poète
Comme ferait l'aigle sur l'alouette,
Soit à écrire en beaux lyriques vers,
Soit à toucher la lyre en sons divers.

Si Orphéus jadis l'eût entendue,
La sienne il eût à quelque arbre pendue;
Si Arion l'eût ouï résonner,
Plus de la sienne il n'eût voulu sonner;
Et si Phébus un coup l'eût écoutée,
La sienne il eût en cent pièces boutée.

Vous le voyez, Messieurs, le simple et bonhomme Marot avait su découvrir dans la poésie de David les teintes que d'illustres critiques nous faisaient naguères admirer en elle; c'est-à-dire, son caractère de poésie religieuse et morale, de poésie intime et réelle, de poésie appropriée à tous les besoins du cœur, et dès-lors contemporaine de toutes les époques, de poésie enfin merveilleusement souple, et sachant, selon les nuances de son sujet, se faire tendre ou sévère, gracieuse ou sublime, gémir ainsi que la colombe, ou gronder comme la tempête.

Mais avec du coup-d'œil pour juger un poète, on peut n'avoir pas assez de force pour se mesurer avec lui, et tel écrivain se montrera supérieur dans la critique qui tout au plus sera médiocre dans une œuvre d'imitation. Marot ne comprit peut-être pas assez cette différence, et par un essai malheureux il en devint,

sans le vouloir, une éclatante preuve. Je ne sais pour quel motif, après avoir savouré le parfum des Psaumes, il résolut d'en faire passer la douce essence dans une traduction française. Fut-ce pour satisfaire à l'une de ces fantaisies d'imagination, comme il en existe si souvent dans l'intelligence des poètes? fut-ce, moins vraisemblablement toutefois, pour racheter à la face du ciel et de la France tant d'écrits voluptueux ou de compositions sarcastiques dont il avait inondé son pays? fut-ce pour se mettre mieux en cour, en se donnant auprès d'un roi chrétien jusque dans ses faiblesses, des airs de religion propres à le recommander? je l'ignore. Mais enfin, sous l'influence d'une inspiration quelconque, Marot se prit à toucher la lyre de David. Si l'avenir avait jugé comme son époque les premiers accords qu'il évoqua de l'instrument sacré, nous dirions qu'ils s'exhalèrent en harmonies sublimes. On les accueillit, au sein de la capitale, avec une espèce de transport; la cour en fut enivrée; du matin jusqu'au soir, dit la chronique, François Ier fredonnait quelques versets de cette traduction merveilleuse. L'enthousiasme du monarque descendit dans la foule; tout le monde essaya d'accommoder les hymnes nouveaux aux airs de vaudeville populaires alors; il paraît même, s'il faut en croire encore la légende, que, pendant tout un été, ce fut une mode d'aller le soir en promenade au

Pré-aux-Clercs pour y chanter ces cantiques ; on y formait des chœurs; chacun sans amour-propre se mêlait au concert; et telle était même, racontent certains auteurs, la simplicité du roi, qu'il aimait de temps en temps à confondre sa voix avec celles de la multitude.

La Sorbonne osa seule protester contre cette gloire. Elle flétrit d'abord de ses censures les poésies adorées par l'estime publique. S'adressant ensuite à François Ier, elle essaya de le faire revenir sur une infatuation qu'elle croyait aussi fatale qu'illégitime ; le prince résista ; on dit même qu'au lieu de désapprouver le travail de Marot, il encouragea l'auteur à le poursuivre. Mais les docteurs ne se laissèrent point abattre par ce premier mécompte ; ils réitérèrent auprès du roi les représentations, les raisonnements et les instances; et le monarque enfin céda. On défendit, en son nom, la vente de ces chants dont il avait fait jusque-là son rêve et son amour ; et cette disgrâce suprême fut pour les Psaumes de Marot un vrai signal de mort : avec la faveur du souverain s'évanouit par degrés l'enthousiasme du peuple, jusqu'à ce qu'enfin le caractère de notre langue étant devenu plus sérieux et notre goût plus sévère, nous ayons substitué pour ces poésies à leurs premiers succès une indifférence générale, et consommé par les dédains de la criti-

que une ruine commencée par les anathèmes de la théologie.

Oui, Messieurs, il est sans doute une partie des ouvrages de Marot que le temps et la marche de l'esprit humain n'ont pas usée. Vous y rencontrez quelque chose de cette beauté littéraire qui, pour être vraie, demeure impérissable, et ce serait parfois avec bonheur qu'on les étudierait, si les fadeurs ou les licences d'une abjecte passion ne venaient malheureusement révolter vos regards, et vous commander de rougir pour l'auteur qui ne sut pas le faire. Mais ses Psaumes sont vieillis. Bons peut-être, dit Laharpe, pour être chantés dans les églises protestantes, ils ne sauraient être admis à prendre place dans le sanctuaire du goût. On n'y trouve ni la gravité, ni la hauteur de David ; et comment aurait-il pu jamais en atteindre la sublimité divine ? Sur quelles ailes se serait-il élancé jusqu'aux régions où plane le lyrique sacré ? Celles de son idiome ? Mais notre langue, moins solennelle alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, n'avait rien que de naïf, de piquant, je n'ose pas même dire de délicat ; elle pouvait se prêter aux poésies légères, mais elle était incompatible avec la majesté des compositions lyriques. Celles de son talent ? Mais, vous le savez, Messieurs, nulle idée sérieuse ne s'est jamais rattachée

au souvenir de Marot, et même après plus de deux siècles son nom nous fait encore sourire. C'est qu'il fut avant tout, comme l'a dit Boileau, le poète du badinage. Retoucher le roman de la Rose, égayer de ses licencieux madrigaux des salons trop faciles, décocher de méchantes épigrammes contre les hommes de la justice, au risque de se faire écrouer ou proscrire : voilà sur quel objet roulèrent pour la plupart ses occupations littéraires. Tel était aussi le cercle poétique dans lequel le caractère de son esprit l'appelait à se renfermer. Il avait dans sa voix quelques notes du rossignol, et pouvait comme lui gazouiller avec grâce ; mais il ne possédait pas la puissance de rugir comme les lions de la Judée. C'était une abeille destinée par la nature à voleter sur des fleurs, ou à piquer de son dard quelques mains imprudentes ; ce n'était ni ce coursier de l'Arabie qui bondit au désert, ni cet aigle du Sanir qui, du sein de la nue, se précipite comme la foudre au travers de l'espace, et va saisir en criant une proie qu'il dévore.

Aussi, Messieurs, quand Marot se hasarde à traduire un cantique de David, élevé par son objet, énergique ou majestueux par son accent, combien ne reste-t-il pas inférieur à son modèle ! Entendez son début dans le second Psaume, l'un des plus solennels entre tous ceux qu'a composés le Roi-prophète.

Pourquoi font bruit et s'assemblent les gens?
Quelle folie à murmurer les mène?
Pourquoi sont tant de peuples diligents
A mettre sus une entreprise vaine?

Bandez se sont les grands rois de la terre;
Et les primats ont bien tant présumé
De conspirer et vouloir faire guerre
Tous contre Dieu et son roi bien-aimé;

Disant entr'eux : « Détrompons et brisons
» Tous les liens dont lier nous prétendent!
» Au loin de nous jetons et méprisons
» Le joug lequel mettre sur nous s'attendent. »

Mais cestui-là qui les hauts cieux habite
Ne s'en fera que rire de là haut;
Le Tout-Puissant de leur façon despite
Se moquera, car d'eux il ne lui chaut.

Retrouvez-vous, Messieurs, dans ces vers où la prolixité de la paraphrase se réunit à l'impropriété du terme trop souvent populaire, la noble concision, le ton large et vigoureux, enfin la sublime ironie du lyrique sacré ?

Ce n'est pas seulement dans les Psaumes au caractère mâle et fort que notre poète échoue. Jusque dans les hymnes les plus tendres, c'est-à-dire ceux qu'il devrait le mieux traduire, il a je ne sais quoi de faussé dans l'écho. Son onction, quand il en a, n'est pas franche, spontanée, oublieuse de soi-même, et surtout digne et grande. Il y a dans le traducteur un reste

du troubadour ; et l'on dirait qu'il parle à Dieu comme il parlait en d'autres circonstances au vil objet de ses passions. S'il essaye d'être plus grave, c'est aux dépens de sa sensibilité, qui devient sèche en voulant être plus mystique ; nulle étincelle même factice du feu sacré ne s'échappe alors de son ame attiédie ; si brûlant pour la terre, il est froid pour le ciel ; et tel fut pendant plus d'un long siècle le malheur de la réforme, à qui ces Psaumes glacés servaient autrefois de chants liturgiques, que dans la solitude de ses temples sans Dieu, et dans la nudité de son culte sans pompe, elle ne fit entendre aussi que des hymnes sans gloire comme ses sanctuaires, sans amour comme son cœur, sans parfums comme ses autels.

Je sais, Messieurs, qu'on a retouché plusieurs fois ces poésies pour leur donner, avec un air moins gothique, passez-moi la triviale justesse de ce mot, un accent plus religieux. Mais je sais également qu'on a peu réussi ; la traduction de Marot demeure toujours aussi morte qu'étrange ; et le seul résultat qu'aient enfanté pour elle les corrections tentées par différents poètes, c'est, pour parler avec un élégant écrivain de nos jours (1), de l'avoir mutilée, comme les flots mutilèrent autrefois la statue de Glaucus, et de l'avoir

(1) M. Audin.

semée de tant de bigarrures, qu'elle forme, entre les choses singulières, un ordre tout à part, et ressemble assez à ces constructions hétéroclites, où, confondus dans une sorte de chaos, tous les genres d'architecture se sont donné rendez-vous pour le plaisir de composer un monument bizarre.

A quelques générations de distance, un autre poète s'avisa de redemander à la lyre de David le divin secret de ses mélodies. Mais cette fois l'écho fut plus solennel et plus digne de la voix dont il réveillait les accents : j'ai voulu désigner Jean-Baptiste Rousseau. Vous savez tous, Messieurs, que cet homme, par ses compositions lyriques, au nombre desquelles ses odes sacrées sont loin d'occuper la dernière place, a conquis le titre fastueux de Pindare Français, et par plus d'une qualité remarquable il justifie cette gloire. Formé à l'école de Boileau, comme son maître il peut n'avoir pas le vers toujours heureux, mais il l'a comme lui toujours soigné ; où son talent s'éclipse, la bonne envie de son goût paraît encore ; et l'on voit que si dans ses poésies çà et là quelques fleurs languissent froissées et sans parfums, c'est qu'il n'a pu les remplacer par d'autres corolles mieux drapées et plus odorantes. A cet amour de l'achevé, Rousseau réunit un sentiment délicat du nombre et de l'harmonie. Il avait

appris du législateur de notre Parnasse à respecter l'oreille, ce juge ombrageux et superbe; et malgré quelques vers aussi durs qu'*ils* sont sourds, malgré un certain nombre de coupes mal brisées, on peut dire que généralement il a su réussir à flatter l'organe dont il tenait à surprendre les faveurs. Il est vrai que pour en gagner le suffrage, il a fait, j'ose le dire, d'incroyables efforts et tenté mille combinaisons; mais enfin ses *efforts n'ont pas été stériles*, ni ses combinaisons sans valeur; une foule de rhythmes dont il fut créateur répandent sur ses poésies un je ne sais quel mélange de cadence et de mélodie qui vous enchante; et chose aussi glorieuse qu'elle est incontestable! sanctionnées par l'admiration des critiques les plus illustres et de *toutes les* organisations sensibles, ces inventions métriques sont entrées comme un nouveau trésor dans l'apanage de notre prosodie, et mille poètes, depuis Rousseau, se sont fait un devoir de ne pas jeter leurs vers dans d'autres moules que ceux dont il nous a dotés. Enfin, par une qualité plus honorable encore que les précédentes, Rousseau ne manque ni de rapidité dans la marche, ni d'élévation dans le ton, ni d'énergie et de vivacité dans le tour, ni de pompe et de solennité dans le style, caractères ordinairement réservés à la haute inspiration lyrique.

Mais, le dirai-je, Messieurs? malgré ces avantages, Rousseau pour trois motifs me paraît impuissant à faire une brillante version de David. C'est d'abord que, pour traduire avec éclat un esprit supérieur, il faut être esprit supérieur soi-même. Je sais que généralement on a d'autres idées dans le monde; on s'imagine qu'avec du bon sens, quelque pénétration dans le coup-d'œil, un certain talent de suite et de déduction, enfin la connaissance de l'idiome dans lequel écrivit un grand homme étranger, on peut, même sans élévation dans l'intelligence, faire passer cet auteur avec toute sa gloire dans une langue qui ne fut pas la sienne. Mais on se trompe; réduit à ces qualités, on composera peut-être une traduction fidèle, jamais une traduction sublime. On reproduira, si vous le voulez, la pensée de l'original, mais on l'appauvrira, mais on ternira les couleurs qui forment sa parure, mais, au lieu d'être agrandis par ce qu'elle a d'immense, nous en serons plutôt accablés, et des hauteurs infinies qu'elle habite, nous la forcerons de descendre à notre médiocrité. Comment un homme vulgaire ne succomberait-il pas écrasé sous l'armure d'un géant?

Avez-vous au contraire un esprit élevé? planez-vous dans une même sphère avec le grand homme qu'il s'agit de traduire? La copie pourra refléter alors toute la

magnificence du tableau. Génie, vous comprendrez le génie ; vous atteindrez jusqu'aux dernières limites de sa pensée, vous en saisirez toutes les nuances, vous en mesurerez toute la force. Il en sera de même de son langage; vous entrerez dans les intentions les plus secrètes de son style; vous en apprécierez jusqu'aux plus faibles teintes ; et parce qu'à cette intelligence de votre auteur vous réunirez l'avantage de créer et de colorer comme lui, vous le ferez parler dans un idiome d'emprunt avec autant de splendeur qu'il parle lui-même dans sa langue naturelle. Voyez Bossuet traduisant l'Ecriture ! Il garde dans sa version toute la barbarie de la lettre, pardonnez-moi le mot; et cependant personne ne reproduit avec plus de magnificence que lui la divine parole des Prophètes; le coloris oriental, le laconisme fécond, le terme à part, la profondeur indéfinie, l'harmonie imposante, en un mot la sublimité des poètes bibliques passe tout entière dans la prose du grand évêque de Meaux, et quand vous rapprochez du texte sacré la traduction qu'il en essaye, vous êtes confondus de voir qu'en étant admirablement française, elle reste presque toujours scrupuleusement littérale, j'allais dire profondément hébraïque. C'est que le traducteur s'élève par son génie à la hauteur de ses modèles; il en domine l'horizon sans mesure; il plonge avec eux

ses regards dans les mêmes abîmes ; et voilà que s'emparant de leurs richesses par un autre effet de la même force qui les lui découvre, il les transporte de leur idiome originel dans une langue étrangère, avec un luxe d'autant plus merveilleux qu'il unit au plus éblouissant éclat la fidélité la plus sévère.

Opérer, Messieurs, le même prodige littéraire, s'élancer d'un vol égal aux célestes régions où vont se perdre les Prophètes, c'est chose impossible à Rousseau. Son aile n'a pas assez de ressorts. Plus je reviens sur ses écrits et plus je me demande où sont en lui les caractères du grand poète. Serait-ce l'indépendance ? Mais il se borne à calquer des modèles antiques. Serait-ce la largeur des conceptions ? Mais peut-on signaler dans ses odes ou ses cantates un seul plan vaste et fécond ? A-t-il même une seule fois rencontré dans son enthousiasme ces sublimes écarts dont les compositions d'Horace et de Pindare surabondent ? Serait-ce l'audace ou la richesse de l'imagination ? Mais quelles grandes fictions a-t-il créées ? Quelles peintures éclatantes a-t-il léguées à notre admiration ? Est-il une seule de ses comparaisons et de ses images dont le goût public se soit emparé pour l'environner d'une estime à part, comme la fameuse colonne de Bossuet, ou le soleil non moins renommé de Pompi-

gnan ? Serait-ce enfin le génie de l'observation ? Mais, non, Messieurs, je ne sache pas que ce poète ait jamais prononcé sur l'homme ou le monde aucun de ces mots profonds et sententieux, dont l'esprit général se saisit pour en faire des axiomes d'expérience et de sagesse ; il ne sonde pas plus les abîmes qu'il ne s'élance aux nuages ; et comment après cela pourrait-il se mesurer avec David, c'est-à-dire avec un poète qui, maître de l'infini, le sillonne dans tous les sens, et se promène comme il lui plaît depuis les derniers gouffres de l'enfer, jusqu'aux astres les plus élevés des cieux ?

David, par un second caractère, est essentiellement poète intime et positif. Il ne transforme ni les sentiments du cœur, ni ces je ne sais quoi qu'on appelle êtres rationnels, ni enfin les détails de la nature, en personnages fantastiques; mais il les peint en eux-mêmes, il les appelle de leurs propres noms, et c'est encore ici une manière que Rousseau ne saurait heureusement imiter, parce qu'il ne la goûte pas. Avec une ame chrétienne, il adore le Paganisme ; la mythologie surabonde dans ses odes profanes et ses cantates ; jamais il n'exprime une émotion de cœur ou une fantaisie d'imagination, sans l'incarner dans le souvenir de quelques divinités antiques. Veut-il nous parler de

son enthousiasme? c'est le fils de Latone qui l'obsède de ses saintes ardeurs; de l'envie? c'est un monstre couronné d'affreux serpents; de la guerre? c'est Bellone; de la renommée? c'est, comme il le dit lui-même, dans un langage aussi dur qu'il est peu poétique, c'est un monstre *tout couvert d'oreilles et d'yeux;* des moissons, des vendanges, de la terre ou de l'océan? ce sont toujours Cérès, Pomone, Cybèle et Neptune avec son cortége inévitable de Néréides et de Tritons.

Tel est enfin le troisième caractère de David qu'il porte en son âme une sensibilité douce et vive, source heureuse d'où s'échappe pour circuler dans ses poésies une onction toute céleste. Hé bien! Rousseau n'a pas reçu ce don de la nature. Dès sa jeunesse on le voit s'exerçant avec goût, et peut-être avec feu, mais en même-temps avec sécheresse, sur des sujets de peu d'étendue et toujours sérieux ou mordants. Un peu plus tard il tente le théâtre, et c'est sans bonheur. « Ses comédies correctes, dit M. Villemain, mais froides, sans gaîté, et ce qui surprend, même sans malignité, tombent à peine écloses; atteints des mêmes défauts, ses opéras à leur tour partagent le même sort. Enfin l'ode lui reste, négligée depuis Malherbe et malencontreusement essayée par Boileau. Il s'en saisit par calcul, imite Horace et Pindare et se commande l'inspiration lyrique.

dans un temps où toute poésie semble décliner et faiblir. » Plus élevé dans ce nouveau genre, il ne s'y montre pas plus sensible ; et plus il avance dans la vie, plus son talent s'attiédit, plus son ame se dessèche. Des diffamations, des procès et des exils viennent empoisonner ses jours ; et bien loin de puiser dans l'infortune ce je ne sais quoi de vigoureux ou de tendre que les épreuves communiquent toujours aux grandes ames, il s'exaspère de ses malheurs ; son caractère s'en aigrit ; et le peu de sentiment qui pouvait exister dans son cœur à des époques plus heureuses est emporté par les orages, comme la rosée déposée par la nuit sur les sables du désert disparaît absorbée par les vents du midi.

Voilà sur quels fondements je m'appuie pour présumer que Rousseau réussira faiblement à traduire les psaumes ; il manque de génie ; il est complètement étranger au langage de la philosophie et du cœur ; enfin son âme est sans onction.

Maintenant, Messieurs, nos conjectures sont-elles fondées ? Rousseau s'élance-t-il à la hauteur de David? non certes ! et par un premier défaut, il ne sait pas réfléchir les teintes orientales du modèle. Un caractère à part, vous ne l'ignorez point, affecte généralement le style de l'écriture. C'est non-seulement ce

grandiose de langage et ce luxe continuel de figures dont on retrouve les traces dans toutes les littératures de l'Asie ; mais encore un système d'allusions fréquentes aux mœurs, aux usages, à la géographie, à l'histoire, à la religion de la Palestine. Il n'est aucun poète sacré qui ne soit marqué de cette empreinte, et de là vient qu'à la lecture d'un passage de nos saintes lettres, on ne manque jamais de se dire, même avant d'avoir pris des informations sur la source des paroles qu'on entend : C'est ici de la Bible. » On le reconnaît autant au reflet local qu'à l'accent divin des prophètes ; et, comme je crois vous l'avoir fait observer naguère, il existe dans ce vernis Hebraïque une grâce qui vous enchante. Tous les hommes de génie l'ont compris ; et quand ils ont essayé de traduire quelques fragments bibliques, un de leurs soins les plus attentifs, un de leurs désirs les plus jaloux a toujours été de conserver dans leur version la couleur nationale du type qu'ils imitaient. Ecoutez Racine dans laesublime prophétie de Joad ; c'est vraiment Jérémie ou le fils d'Amos s'exprimant dans notre langue !

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide !
De son amour pour toi, ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé....

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! Cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

Rousseau paraît n'avoir pas senti ce caractère si glorieusement reproduit par l'auteur d'*Athalie*. Il ramène les odes Hébraïques à des formes toutes françaises; vous croiriez voir, en lisant sa traduction, non point une plante étrangère, mais une fleur indigène; et lorsque dans son modèle se trouvent des termes essentiellement bibliques, il a soin de les omettre ou de les remplacer par des synonymes ou des périphrases qui, tout en gardant le fond de l'idée, détruisent l'allusion. Ainsi dans le Psaume quatorzième un seul verset portait le sceau local; c'était pour le traducteur un motif plus impérieux d'en conserver l'empreinte; et cependant l'indifférence de son pinceau l'a négligée.

Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?
Aut quis requiescet in monte sancto tuo?

Voilà le poète sacré. Voici maintenant Rousseau.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

C'est en vain, Messieurs, vous le voyez, que nous demanderions à cette paraphrase d'ailleurs passablement solennelle, le souvenir du Tabernacle et de la montagne sainte évoqué par le texte biblique. Je ne sais pourquoi Rousseau n'a pas saisi ce trait; mais s'il est vrai qu'il l'ait supprimé par calcul, il me semble qu'il ne l'a pas omis avec gloire; sa traduction n'eût pas manqué de trouver un début plus pittoresque dans une fidélité plus littérale, et dès le commencement il eût saisi nos imaginations en leur montrant sous un même point de vue, et ce temple mobile sous lequel, voyageur comme son peuple, le Seigneur habita si long-temps, et ces monts de la Judée sur lesquels il daignait apparaître.

Comme Rousseau ne sait pas refléter les teintes locales de David, il n'en imite pas non plus le trait large et fécond. Dépourvu de cette élévation d'esprit qui ne se plait que dans les plus sublimes régions de la pensée, de cette étendue de coup d'œil qui du moindre de ses regards perce jusqu'à l'infini, de cette puissance d'imagination qui par de légitimes hardiesses ou d'inapparentes contraintes réussit à élargir les termes, à les féconder, à les embellir, à les métamorphoser, à leur donner des airs de nouveauté et de création, malgré qu'ils soient connus et populaires, c'est en vain

qu'il prétendrait égaler le Psalmiste à qui toutes ces qualités appartiennent comme fonds de talent, et qui de leur application fait, pour ainsi dire, les habitudes de sa vie poétique ; son modèle l'écraserait toujours, et dans le fait il succombe accablé sous le génie du Roi-prophète. Il l'appauvrit pour l'imiter. Sous sa plume, David cesse d'être ce géant que nous avons vu naguère faisant rouler devant lui tout un monde d'idées immenses, ce ne sont plus ces cris qui partaient de haut, retentissaient coup sur coup comme le bruit d'autant de vagues, et vous tenaient en quelque sorte affaissés sous le poids d'un étourdissement continuel ; vous n'êtes plus frappés de ces expressions originales, de ces phrases étincelantes, véritables éclairs de poésie qui se pressaient à vos yeux dans le style des Psaumes, comme les feux du ciel se pressent parfois à l'horizon, vers le déclin d'un jour d'orage. Au lieu de tout cet appareil de splendeur et d'immensité, vous avez dans le poète français une versification pompeuse, il est vrai, mais plus peut-être par la grandeur des paroles que par celle des idées ; un certain charme d'harmonie, mais qui vous berce ou vous endort, plutôt qu'il ne vous frappe et ne vous enivre ; une plénitude assez soutenue dans la phrase poétique, mais une plénitude sans profondeur, et dans laquelle il n'est pas trop besoin de jeter la sonde pour en mesurer l'abîme, parce

que le fond de l'idée est presque toujours visible; enfin une correction de goût et de style assez habituelle, mais une correction qui toutefois n'est pas sans tache; une correction qui n'a rien de vigoureux et de caractérisé ; une correction qui se borne après tout à briller comme une lumière faible et continue, au lieu de vous inonder de feux comme David, et surtout de vous éblouir, comme lui, par quelques-unes de ces lueurs inattendues, qui, jaillissant soudain du nuage, multiplient le charme de leur éclat par les impressions de la surprise.

A cette seconde infériorité s'en réunit une troisième, celle du mouvement et de l'onction. Rousseau, je dois le dire, affecte à certains moments des manières d'enthousiame, et plus d'une fois elles ne sont pas sans une ardeur réelle. Mais quel que soit l'entraînement de sa verve, il n'atteint pas dans son vol la rapidité de David. Sa cadence régulière, sa période filée, la longue préparation de ses chutes, le développement timide et scrupuleux de tous les intermédiaires, en donnant à sa composition du corps, de la suite et même de la dignité, semble ralentir son essor ; la sévérité de son goût devient une entrave pour sa marche ; il ressemble au coursier dont la bride arrête le pas en le précautionnant contre les abîmes.

La sensibilité, du reste, lui manque plus profondément encore que la véhémence. Qu'il ait rencontré quelques vers attendrissants dans le cantique d'Ezéchias, c'est un mérite que je ne nie pas. Mais dans ses imitations de David, il n'a pas le même bonheur. Rien ne vibre alors dans son harmonie qui cependant vous flatte; c'est une voix au timbre large et moelleux, mais dont les accents formés au bout des lèvres n'empruntent pas un doux frémissement, pas une note tendre ou plaintive, pas un éclat déchirant à l'âme de celui qui chante. Vous admirez l'organe, mais vous cherchez en vain la vie; tandis que David se jouant en quelque façon de votre cœur, y fait naître à son gré chacune des émotions qu'il éprouve lui-même, Rousseau, qui parfois vous emporte, ne vous touche, ne vous pénètre qu'à peine; et s'il est vrai de dire qu'il est un habile mécanicien de vers, il faut ajouter qu'il ne plonge et ne fait rougir que rarement dans la fournaise les éléments qu'il travaille.

Disciple de Racine et de Boileau dans l'apprentissage de la poésie, il a trop pris ici du second et pas assez du premier. En s'appliquant avec l'auteur de l'art poétique à sculpter avec grâce, à polir avec scrupule, à balancer avec bonheur sa période poétique, il aurait dû, fidèle imitateur du chantre d'Esther et

d'Athalie, un peu mieux aspirer le sentiment des poètes bibliques, s'emparer de leur esprit et communiquer à la copie ces battements de cœur qu'on sent, même après plus de trente siècles, palpiter encore sous la lettre du modèle. C'est là le désir ou plutôt le regret qui vous oppresse en parcourant ses odes sacrées. Avec toutes les qualités qui les honorent, elles vous font souvenir de la poésie autrement touchante des chœurs du grand Racine. Racine a tout le pathéthique des prophètes, comme il en a tout le coloris. Avant de les traduire, il n'avait pas seulement dans la pensée de façonner de beaux vers sur les emprunts qu'il leur ferait, mais d'entrer dans leur situation, de confondre son âme avec la leur, de frémir des mêmes impressions après s'être pénétré des mêmes vues, et parce qu'à l'accomplissement de ces intentions il apportait, avec une étonnante souplesse d'esprit, un cœur profondément sensible, il a reproduit, avec une vérité de sentiment qui toujours vous attendrit, l'onction déposée par l'Esprit saint dans les veines de la poésie biblique. Ainsi, Messieurs, comment lire, sans les mouiller de ses larmes, ces lamentables accents des suivantes d'Esther ?

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur!

Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées ?

Combien le traducteur de David est loin de respirer la même mélancolie ! C'est que les intentions et les théories de Racine ne sont pas celles de Rousseau. Le premier ne songe qu'à s'identifier avec les prophètes; le second n'a pour objet que de composer de beaux vers ; au lieu de chercher à faire passer dans son sein le feu sacré de la Bible, il s'étudie à réaliser, en calquant l'Ecriture, les leçons de ses maîtres ; il pense moins à David qu'il traduit, qu'à Boileau qui l'observe ; et de là vient qu'un souffle d'hiver semble avoir passé sur sa poésie, non-seulement pour y faner les fleurs de l'imagination, mais encore pour y glacer la vie du cœur.

Voilà Rousseau. C'est un paraphraste élégant et harmonieux, mais aussi pâle et froid du génie Hébraïque.

Je voulais vous parler avec étendue d'un autre traducteur, Lefranc de Pompignan, mais Rousseau m'a surpris un temps que je ne pensais pas lui donner; il faut que je me résigne à ne plus dire qu'un mot.

Les odes sacrées de Lefranc le cèdent sur plus d'un point à celles de Rousseau. Elles ont en général moins de cadencé dans la période, des repos moins heureux, des combinaisons de rhythme moins justement assorties à la nature des sujets, une identité moins sévère dans les rimes, un plus grand nombre d'expressions inexactes et de vers creux ou décolorés. Tel est surtout leur désavantage qu'elles rassemblent assez fréquemment dans une même strophe ou des tournures mal faites pour être rapprochées, ou des pensées incohérentes, de manière à vous fatiguer à chaque instant par des chocs ou des détours inattendus, au lieu de vous mener, comme Rousseau, par des chemins toujours droits sur un sol toujours uni.

Il est d'autres aspects sous lesquels De Pompignan n'est plus inférieur à Rousseau, mais lui ressemble et l'égale. Comme lui, à côté d'une touche habituellement uniforme, d'une versification peu flexible, d'une liberté trop indépendante et d'une trop grande prolixité dans la traduction du texte biblique, d'une parole sèche et pâle, il fait paraître un ensemble de

style correct et travaillé ; il peut avoir des faiblesses, mais il a peu d'écarts ; à la sévérité du goût, il unit l'amour d'une précision discrète, qui, veillant à ne pas dégénérer en laconisme trop sententieux, s'épanche parfois avec abondance et se déploie comme un grand fleuve.

Enfin, Messieurs, je trouve, qu'à certains égards, il l'emporte sur son rival. Le ton général de sa poésie *est plus asiatique*; *il* rend avec plus de bonheur l'audace si souvent inaccessible des expressions de l'Ecriture; il a parfois plus de richesse dans le vers, plus d'ampleur dans la phrase, plus de fécondité dans le trait, et rien assurément dans Rousseau n'est aussi solennel que cette ode où Lefranc décrit, sur le modèle de David, les merveilles de la création ; enfin, c'est dans sa voix un accent d'enthousiasme plus vibrant, et surtout une empreinte de religion plus sincère et plus profonde. Je ne suis pas étonné de ce dernier caractère ; Lefranc fut toujours plus chrétien et plus moral que Rousseau. Jeté par la Providence au milieu d'un siècle orageux, témoin du septicisme, des débauches et des ravages de la philosophie déifiée par Voltaire, il sentit dans son cœur frémir un saint courroux ; au lieu de se livrer au torrent qui débordait sur la France, il es-

saya de l'arrêter. Je sais que ses efforts, inutiles à sa patrie, lui furent funestes à lui-même ; que sa voix se perdit étouffée sous les rires de l'impiété, maîtresse alors des réputations et dispensatrice de la gloire ; qu'au sein de l'Académie où sa parole courageuse osa réclamer en faveur du bon goût, des mœurs et de la foi contre l'invasion du blasphème, de la licence et de la barbarie littéraire, il vit soudain sur son front éclater une tempête, dont le contrecoup le refoula pour jamais de Paris au fond de nos provinces méridionales. Mais si le zèle de sa vertu ne fut pas une puissance, il fut du moins une passion ; ses persécutions et ses malheurs ne firent qu'en attiser la flamme ; et puisque ce fut sous l'impression de ces sentiments que ses hymnes sacrés prirent naissance, on conçoit aisément qu'ils aient pu participer à l'ardeur du foyer dont ils étaient l'étincelle.

J'ai fini, Messieurs, l'expression de mon jugement sur les trois poètes dont je devais vous entretenir. Ai-je par hasard exagéré leur faiblesse ? ai-je enflé le mérite de leur modèle ? je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai parlé de conviction. La supériorité de David, telle que je l'ai définie, est une opinion pour moi depuis long-temps arrêtée. Plus

je la discute, plus je la trouve évidente, et jamais je ne compare le Roi-prophète à ses imitateurs, sans éprouver une émotion pareille à celle que je ressentis un jour à Rome, en face d'un chef-d'œuvre antique. Avant de visiter les monuments de la ville éternelle, j'avais rencontré mille fois en copies, au sein de nos musées français, l'Apollon du Belvédère; et sur le nombre de ces imitations, plusieurs, écloses de ciseaux habiles, m'avaient inspiré pour leur auteur une estime souvent mêlée d'admiration. Mais lorsqu'il me fut permis de considérer, dans les galeries du Vatican, le type de ces statues qui m'avaient étonné; lorsque je pus contempler dans l'œuvre de la sculpture Hellénique, et la tranquille fierté de sa physionomie, et le dégagé de sa pause, si aérienne qu'on dirait la divinité de marbre touchant à peine à la terre et s'élançant vers les cieux, alors en présence de l'original j'oubliai les images; mon enthousiasme modéré pour celles-ci, pour celui-là fut extrême, et je m'écriai dans un transport qui me semble encore légitime : Oui, j'ai bien pu voir ailleurs l'ombre sublime d'un Dieu; mais ici je vois le Dieu lui-même!

DIXIÈME LEÇON.

SALOMON.

PREMIÈRE ÉTUDE.

MESSIEURS,

Ce fut par inattention que dans ma précédente conférence je vous annonçai pour la réunion de ce jour l'étude d'Isaïe. Distrait par les derniers ébranlements d'enthousiasme que m'avaient laissés l'analyse des psaumes, et le sentiment de leur supériorité sur les diverses imitations qu'on en a faites dans notre langue, j'oubliai grossièrement que le Roi-prophète

en expirant avait remis à Salomon l'héritage de sa lyre avec celui de son trône, et qu'avant le fils d'Amos, le fils de David devait nous faire entendre des accents, moins solennels peut-être que les chants de son père, mais aussi plus suaves, et dignes comme eux de l'Esprit saint dont le souffle les inspira. Aujourd'hui que j'ai retrouvé dans le calme du souvenir l'astre qui m'avait échappé dans le trouble de l'admiration, je m'empresse de revenir à contempler sa lumière; une parole imprudente ne l'emportera pas sur l'ordre de la chronologie, et puisque Salomon fut le successeur du lyrique sacré dans le tableau des poètes bibliques, je tiens à ce qu'il lui succède aussi dans la chaîne de nos études.

La marche de nos observations dans l'analyse de cet écrivain sacré se mesurera sur la division même de ses ouvrages; il faut qu'il en soit ainsi. Trois écrits nous demeurent incontestablement éclos de son génie, et tous trois aussi profondément nuancés par la nature de leur objet que par les teintes de leur coloris, se prêteraient difficilement à des remarques d'ensemble. En variant son sujet Salomon paraît s'abdiquer lui-même et *transformer* sa voix. Il ne fait que passer d'une corde à l'autre sur son luth poétique, et vous croiriez qu'il change d'instrument, tant se répondent peu les

différentes mélodies qu'en évoque sa muse, en sorte que pour l'apprécier avec justesse, vous avez besoin de le suivre tour-à-tour dans chacune de ses saintes harmonies, définissant tour-à-tour à votre pensée les caractères divers que son esprit y déploie.

A la tête de ses poésies se présentent les Proverbes.

C'est un ensemble de maximes, d'observations ou de leçons morales; et vous le voyez à cette indication de leur objet, les Proverbes naquirent sous le règne de Salomon, par une inspiration pleine d'à-propos. C'était un fruit poétique qui devait éclore à cette époque; il était comme naturellement appelé par la situation de son auteur. L'existence de David l'avait par toutes ses phases jeté vers la poésie lyrique. Transporté par le ciel d'une fortune obscure au faîte de la grandeur humaine, de la garde des troupeaux à la conduite des peuples; des luttes du berger contre les lions, aux triomphes du général sur des armées ennemies; conquérant de Jérusalem, vainqueur et maître de vingt nations autrefois ses rivales, le Roi-prophète ne devait trouver sur sa lyre que des chants de victoire, de bonheur, d'admiration, de reconnaissance pour célébrer les vicissitudes étonnantes de sa vie, les succès prodigieux attachés à ses armes et la puissance du Très-Haut, première source de sa gloire. Un règne

d'orage ou de conquête inspire toujours au génie les accents du transport; et par un enchaînement que nulle exception n'est encore venue démentir, nous voyons l'histoire lier, parmi tous les peuples, les grandes époques de la poésie d'enthousiasme aux âges solennels de la grandeur guerrière ou des tourmentes sociales. Nourri dans une atmosphère plus calme, Salomon devait avoir une intelligence moins orageuse, au lieu de se créer sa grandeur comme l'avait fait David, il avait reçu dès sa naissance une grandeur toute formée; sa vie, jusqu'à l'heure où chanta sa muse, s'était écoulée tout entière dans un tranquille palais, au sein de l'abondance, et partagée entre les doux travaux d'une éducation royale et les hommages ordinairement décernés par la flatterie aux descendants des princes. Nul contraste de destinée ne s'était rencontré pour lui qui pût, en secouant violemment son ame, exalter puissamment son génie. Comme les oppositions de fortune, les trophées aussi lui manquèrent pour enflammer sa muse. Au moment où il monta sur le trône, une main victorieuse venait d'abattre les ennemis de Juda: les peuples autrefois ligués contre la nation sainte et parfois ses dominateurs étaient devenus ses tributaires; sur les champs de Sion, naguère inondés de phalanges et détrempés de sang, on ne voyait plus tomber que des ro-

sées, ni flotter que des moissons ; en un mot autant le prédécesseur de Salomon avait semé dans les sacrifices, les révolutions et les combats, autant Salomon lui-même recueillait dans la richesse et la splendeur, et tandis que le père avait eu besoin d'hymnes ardents pour aider le peuple ou à soutenir des revers, ou à chanter des victoires et la conquête d'une paix long-temps disputée, le fils n'avait plus qu'à donner à ses sujets des leçons de sagesse, et leur apprendre à jouir de la prospérité. La tempête était tombée ; les flots étaient paisibles, David avait célébré le retour de la sérénité. Restait au pilote, qui le remplaçait dans le gouvernement du navire, le soin d'allumer sur le rivage un phare qui pût guider les passagers sur les flots, et signaler à leurs regards les écueils cachés sous les mers qu'à l'avenir ils allaient sillonner encore. Ainsi furent amenés les Proverbes ; ils s'élevèrent comme la voix de la prudence après celle de l'ivresse, et vinrent enseigner aux Juifs à sanctifier leur fortune, comme les psaumes leur avaient facilité naguère le moyen de s'en applaudir.

A des époques semblables, quoique moins reculées, les sociétés antiques ont aussi vu paraître des moralistes et des sages ; mais Salomon n'efface pas moins les enseignements de ces philosophes par sa doctrine qu'il n'efface leur âge par son antiquité. Voyez ces

docteurs profanes. Ils s'égarent dès le port, et se brisent du premier pas à l'un des fondements principaux de la morale, la définition du grand être et de son action sur le monde. Tantôt ils le supposent faiblement soucieux des choses d'ici-bas; tantôt ils le représentent exerçant sur les créatures intelligentes, comme sur les êtres matériels, une influence fatale, et les remuant d'un mouvement irrésistible et nécessaire, comme celui que le modérateur d'une machine imprime aux rouages qui la composent; tantôt enfin, le dépouillant de cette intolérance absolue pour le vice, attribut essentiel de l'essence suprême, ils le montrent accommodant pour certains crimes, et ne craignent point d'abriter des passions même grossières à l'ombre de son indulgence. A ce mélange d'erreurs et d'incertitudes sur la notion de Dieu, par une sorte de nécessité logique, ils ajoutent des indications incomplètes, vacillantes et plus d'une fois immorales sur le culte que nous devons lui décerner; tout ce qu'ils savent commander de plus noble, c'est une vague reconnaissance pour la bonté du ciel, ou un respect stérile accompagné d'une résignation sèche et dure à la volonté souveraine; et depuis Phocylide jusqu'à Marc-Aurèle, vous chercheriez vainement dans les conseils de ces sages un mot qui vous invite à faire de la pensée du

Très-Haut une douce préoccupation de cœur, et comme un centre bien aimé, dans lequel l'ame dégagée de la terre habituellement se repose.

Tel n'est pas Salomon. Il commence par refléter dans son ouvrage, ainsi que dans un miroir pur, les notions léguées par Moïse sur la nature de Dieu comme sur sa providence. Après nous l'avoir peint créant la terre et creusant les abîmes, il nous le montre présidant d'abord avec sagesse à la marche de la nature, condensant les rosées et formant les nuages; s'intéressant ensuite à l'homme avec plus de soins qu'il ne s'intéresse aux objets inanimés; observant toutes nos voies et comptant tous nos pas; souriant aux justes et versant à flots ses bénédictions sur leur tête, tandis qu'il maudit les impies, qu'il embarrasse leurs sentiers et les égare au sein de ténèbres où leur lumière s'éteint jusqu'à la dernière étincelle, comme le font les étoiles dans une sombre nuit d'orage. A ces idées si vraies et si pures sur l'essence et les opérations divines, Salomon fait succéder des conseils admirables de religion, et pour première obligation de sa morale il impose la perfection même d'un devoir dont les sages étrangers commandent à peine la substance, c'est-à-dire une crainte amoureuse du Seigneur; la méditation constante, assidue de sa loi; l'habitude d'en

porter éternellement les préceptes gravés dans son cœur comme sur des tables de bronze, *in tabulis cordis*, et rangés sur son front comme une couronne de diamant; enfin le soin de rattacher à lui toutes ses actions; de rester ferme dans son amour au milieu même des situations les plus orageuses ; de baiser sa main jusque dans les épreuves, bien persuadé que le Très-Haut aime ceux qu'il corrige, et que même dans l'objet apparent de son courroux, il ne laisse pas de se complaire en secret, comme un père se complaît dans la vue de son fils, alors même qu'il le frappe. *Quem enim diligit Deus corripit et quasi pater in eo complacet.*

Vous le voyez, Messieurs, cette doctrine est tout évangélique ; le juste qu'elle aspire à former ressemble au juste de la loi nouvelle par ses relations avec le Très-Haut, et certes ! je vous le demande, où trouvera-t-on rien de plus sublime ? Regardez ! le disciple des moralistes profanes obéit, j'en conviens, à ses dieux ; mais c'est par une soumission mêlée de cent caprices qu'il répond à leur voix; le souvenir de leurs commandements n'est pas une pensée qui l'obsède ; il n'en fait pas éternellement l'étoile qui le guide ; et comme ce n'est pas des dieux que lui vient toujours l'impulsion qui l'anime, la règle qui le dirige, il ne place pas pas non plus toujours en eux le terme de ses actions

et le but de ses efforts : on ne peut dire qu'il vit sous la main de ceux qu'il adore ; il a toute une existence morale indépendante de la volonté suprême ; et malgré qu'il se remue dans le vaste sein de la divinité, les mille passions dont il demeure le volontaire jouet, l'en tiennent éloigné comme par des abîmes. Tel n'est pas le juste de Salomon. Adorateur du vrai Dieu, lui veut plus que l'honorer, il veut encore en dépendre. Les commandements du Très-Haut, tel est le seul astre qu'ici-bas il admette à le conduire ; avant de faire aucune démarche, d'opérer aucune action, je le vois interroger cette céleste lumière ; brille-t-elle où son esprit a résolu de marcher ? il s'élance ; mais ne luit-elle pas au point des cieux qu'il regarde ? il s'en détourne. La crainte de Dieu qui le domine l'empêche de s'engager dans une voie que la sagesse infinie désavoue ; et pendant que cette sainte terreur l'éloigne ainsi des sentiers illégitimes, elle le pousse avec ardeur et le maintient avec persévérance dans les routes où la voix de la providence l'appelle. Sont-elles heureuses ou difficiles ? il ne l'examine pas même ; tout ce qu'il tient à connaître, c'est qu'elles rentrent dans l'ordre de la justice éternelle, et dès qu'il en est sûr, il les suit, il y vole, et son ame est aussi joyeuse quand elle y rencontre des épines que lorsqu'elle y foule des roses !

Rien ne le dégoûte; rien ne le décourage; rien ne l'entraîne; rien même ne le distrait de la pensée du Seigneur; transparents à ses yeux, tous les objets lui montrent l'infini caché sous l'apparente grossièreté de leurs enveloppes, et de la création tout entière il se fait comme une échelle mystérieuse, qui des profondeurs où s'agite le monde l'élève par degrés à l'auteur de toutes choses. Voilà, Messieurs, sous une face de son ame, le disciple des Proverbes; il n'obéit qu'à Dieu, ne s'entretient qu'avec Dieu, ne se meut et ne respire qu'en Dieu, n'agit enfin que par la suprême impulsion de Dieu, comme le vaisseau ne s'ébranle et ne vogue que sous l'action des vents qui poussent à sa voile. N'avais-je pas raison de vous dire que même à ce seul point de vue, il était déjà magnifique? tant de suite au milieu de la mobilité générale, cette conduite dont le branle part de si haut à travers tant de vies dont l'impulsion sort de si bas, n'est-ce pas un des plus nobles spectacles que présente la terre? et pourquoi faut-il que, si prodigues d'éloges pour les moralistes profanes et le type mal ébauché de leur sage, les esprits forts du siècle parlent si peu du moraliste biblique, et feignent de ne pas même soupçonner l'auguste affinité de son juste avec le Dieu qu'il adore, et la grandeur infinie dont sa dépendance du grand être couronne sa vertu?

Admirable dans ses préceptes sur Dieu, Salomon n'est pas moins sublime dans ses idées sur la sagesse. Il faut en convenir, Phocylide a jeté sur le même objet quelques traits remarquables; mais encore un immense chaos s'affermit de la hauteur de ses idées à l'élévation des Proverbes. « La sagesse est inspirée par » Dieu même, nous dit le philosophe grec; rien » n'est supérieur à la raison qu'elle conduit; l'homme » qui n'a que la force ne peut se mesurer avec le sage; » c'est la sagesse qui règle les travaux du laboureur, » c'est elle qui régit les cités, elle qui dompte les » mers. » Ecoutez le fils de David ou plutôt la sagesse même qu'il anime par une céleste allégorie, et qui, du haut des cieux son séjour, révèle ses grandeurs aux enfants des humains. « J'étais en Dieu long-temps » avant qu'il eût rien fait encore, et c'est dans les » dernières profondeurs de l'éternité que va se perdre » mon âge. Quand il s'apprêtait à dérouler les cieux, » j'étais là; quand il creusa de ses mains l'immensité » des abîmes, qu'il suspendit aux cieux les eaux flottantes des nuages, qu'il environna l'Océan des rives qui l'emprisonnent et planta les limites que ses » flots ne devaient pas dépasser, lorsque enfin il affermissait les fondements de la terre, j'étais à ses » côtés dirigeant ses ouvrages; mon bonheur était à

» ce moment de me jouer au milieu de ces merveilles,
» et maintenant mes délices sont d'habiter parmi les
» fils des hommes. *Où règne la prudence*, là je me
» trouve ; je préside à toutes les délibérations éclai-
» rées et je les inspire. *Habito in consilio, et cruditis*
» *intersum cogitationibus.* C'est par moi que les mo-
» narques règnent avec gloire, et que les législateurs
» portent de justes décrets ; c'est par moi que les
» princes commandent avec empire, et que les arbi-
» tres de la terre décident avec équité : bienheureux
» l'homme qui m'écoute et me poursuit ; en me trou-
» vant, il aura trouvé la vie, et le Seigneur se fera
» son appui. »

Est-il besoin, Messieurs, de longs commentaires pour déterminer auquel de ces deux tableaux doivent s'attacher nos préférences ? Qui ne sent, même au premier coup-d'œil, de quelle distance le moraliste sacré l'emporte sur le philosophe grec, et combien son idée de la sagesse est plus vraie, l'origine qu'il lui suppose, plus auguste ; la puissance qu'il lui reconnaît, plus féconde ; le domaine qu'il lui trace, plus glorieux ? Oui, Phocylide la voit naître du Très-Haut et commandant au mers ; Salomon, comme lui, l'appelle la fille de l'Eternel, mais engendrée avant tous les mondes ; mais assistant, mais concourant à la formation de l'u-

nivers, et créant elle-même les lois sous l'empire et dans le cercle desquelles il vit et se balance. La sagesse de Phocylide dirige les travaux du laboureur et régit les cités. Celle de Salomon, flamme invisible et pénétrante comme le Dieu dont elle est l'étincelle, se glisse partout où germe une sainte pensée, où se donne un bon conseil, où se dicte une heureuse ordonnance, où s'exerce un gouvernement éclairé, où se prononce enfin quelque arrêt équitable. C'est le soleil du monde moral ; elle fait seule éclore, par sa vaste influence, toutes les fleurs dont ici-bas les ames se couronnent. Enfin, la sagesse se borne aux yeux de Phocylide à placer la raison qu'elle éclaire au-dessus de la force ; et Salomon la voit qui communique à son disciple non-seulement la même gloire, mais, chose plus précieuse, un germe impérissable de vie et l'assurance de trouver dans le Très-Haut, avec la bonté d'un protecteur, le dévoûment d'un ami. Combien la conception biblique est à la fois plus solennelle et plus touchante ! Avec quelle évidence on reconnaît que le moraliste grec, élevé seulement sur les hauteurs de son esprit mortel n'a pu saisir de là que certains traits épars de la sagesse infinie, pendant qu'identifié par l'inspiration divine avec cette sagesse elle-même, le fils de David est entré, avant de la décrire, dans tous les secrets de

sa grandeur, a pénétré tous les mytères de son histoire, a suivi enfin les rayons de ses feux éternels sur tous les points où vont ici-bas tomber et se jouer les reflets de leur lumière !

Sans sortir du cercle de ces hautes idées morales, il est encore une foule de points sur lesquels Salomon domine de l'infini les philosophes profanes. C'est peu que ses conseils sur l'humilité, sur l'innocence de cœur, sur la modestie des regards, sur la fuite des fautes légères, n'aient jamais été soupçonnés par le Polythéisme, et fassent du livre des Proverbes qui les contient comme l'aurore, ailleurs inconnue, du grand jour Evangélique ; il demeure aussi sans rival dans ce qu'il dit sur la vraie grandeur de l'homme, sur les douceurs de la vertu, sur les difficultés que d'abord elle présente et la facilité qui plus tard l'accompagne, sur sa gloire intime, sur la force qu'elle suppose et qui la place, dans l'estime du sage, au-dessus même de la bravoure guerrière et de l'élévation des héros ; enfin, sur les diverses beautés qui la distinguent et qui, plus fortes que toutes les préventions et tous les dédains, emportent des louanges à ceux mêmes qui la négligent ou la détestent. Ici, comme sur toutes les autres questions de mœurs, tant de pureté, de justesse et de sagacité, se révèlent dans Salomon, qu'en passant à ses

paraboles des aphorismes de Théognis ou des vers dorés de Pythagore, il semble qu'on voie briller dans de nouveaux cieux les clartés d'un nouveau soleil. Mais vous le comprenez, je ne puis, avec le peu de temps et l'immense travail qui me reste, justifier par des citations les détails de cette supériorité que j'affirme, et la seule garantie qu'il me soit permis en ce moment d'invoquer, c'est le suffrage de vos souvenirs ou la confrontation de vos études solitaires : je me borne à vous y renvoyer.

Une nouvelle différence moins glorieuse, il est vrai, mais tout aussi marquée entre les Proverbes et les moralistes étrangers, c'est que les Proverbes roulent sur un nombre plus varié d'objets pratiques et de questions usuelles. Epictète, par exemple, à quel thême surtout rattache-t-il ses leçons? C'est au triple soin de se résigner dans les maux sous la brutale main du destin qui vous broie; de modérer dans l'impétuosité de leur essor les instincts et les passions de l'ame humaine; enfin, de se détacher le cœur, afin que les créatures venant à lui manquer, il conserve sa paix sous les coups ordinairement si cruels de la séparation. Sans rester étranger à ce fonds de conseils, toutefois, en l'épurant, le fils de David étend à de plus vastes proportions le cercle de sa sagesse. Il a voulu

composer un manuel de philosophie pratique à l'usage des peuples qu'il gouverne, et pour que son travail réponde sans exceptions aux nécessités morales de ceux auxquels il le destine, il y jette sur tous les détails, embrassés par les complications de la vie, des maximes précieuses et des axiomes féconds de prudence et d'honneur. Etes-vous homme politique? Il vous apprend, non point en longues dissertations, mais en paroles sententieuses et fécondes comme les prononce le génie, que les empires puisent leur force et leur élévation dans la vertu publique, tandis que le débordement général les désole tôt ou tard, s'il ne les ébranle et les renverse. *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.* Etes-vous monarque? Il vous assure que la justice seule affermira votre trône: *firmabitur justitiâ thronus ejus*; que votre garde la plus puissante sera toujours la miséricorde et la sagesse: *Misericordia et veritas custodiunt eum*; qu'en souriant à vos peuples vous leur donnerez la vie: *In hilaritate vultûs regis vita*; que si vous êtes clément pour eux, votre bonté les réjouira comme la rosée du soir réjouit la nature: *Clementia ejus quasi imber serotinus*; et qu'au contraire, si le caprice, l'emportement et la cruauté pénètrent dans votre administration, cet impur alliage des passions et de l'autorité sera

pour la tranquillité générale, comme pour votre propre paix, un funeste signal de mort : *Nuntii mortis.* Etes-vous non plus chef de l'état, mais membre ou tuteur de la famille ? Il vous donne sur les devoirs et l'économie domestique les règles les plus fécondes en résultats de paix, de crédit et de fortune ; et tel est encore, après plus de trente siècles, l'à-propos de ses leçons, que si notre époque était assidue à méditer ce qu'il dit sur le choix d'une épouse, sur l'éducation des enfants, sur le soin des serviteurs, sur la prudente gestion de ses biens et de ses affaires, nous verrions de nos jours et moins d'unions mal assorties ou scandaleusement divisées, et moins de cette corruption qui nous épouvante par sa précocité dans la jeunesse, et moins d'insouciance dans les maîtres pour la moralité de ceux qui les servent, et moins de fortunes englouties par de folles ou voluptueuses dépenses, et moins enfin de ces spéculations fatales qui, faisant consister le premier pas de la fortune à se ruiner en ruinant les autres, nous effrayent à chaque instant par le bruit de quelques nouvelles chutes, et s'en vont renversant les unes sur les autres les réputations et les familles, avec autant de fracas et presque plus de rapidité que l'Océan ne fait rouler les vagues sur les vagues, au souffle de la tempête.

Salomon n'est pas moins habile à décrire les passions et vigoureux à les gourmander, qu'il n'est prudent et judicieux en donnant des conseils. Voyez-le, par exemple, définissant la paresse. Ce ne sont pas les désirs de travailler et de réussir qui manquent à l'indolence ; elle en forme au contraire d'innombrables, et toutes ses journées se passent dans les projets et les rêves : *Totâ die concupiscit et desiderat ;* mais ces plans et ces vœux n'ont point de consistance ; le paresseux les abandonne presque aussitôt qu'il les a conçus : *Vult et non vult ;* s'il en saisit quelques-uns avec force, ils ne sont jamais en lui qu'une pensée stérile, et toujours il soutient que d'insurmontables obstacles empêchent leur accomplissement. Un lion, dit-il, est sur ma route, des embûches m'attendent sur les places de la cité : *Dicit piger : leo est foris, in medio platearum occidendus sum ;* et ainsi se roulant toute sa vie dans de chimériques idées et dans des résolutions qui ne s'exécutent point, on peut dire que ses désirs, en le berçant, le tuent. *Desideria occidunt pigrum.* « O paresseux, reprend le moraliste » après ce tableau si vrai ! Paresseux ! vas à la four- » mi, considère sa conduite et qu'elle t'apprenne » l'art d'être sage ! vois, elle n'a ni chef, ni maître, » ni prince dans son humble famille, et cependant

» elle sait trouver sa vie, et durant les moissons elle
» ramasse dans ses petits greniers des provisions pour
» les mauvais jours. Imite donc enfin ses exemples;
» jusqu'à quand veux-tu rester oisif? ne t'arracheras-
» tu jamais à ta léthargie ? Si tu tiens à ne pas en
» sortir, j'y consens. Mais, sache-le bien, tu retom-
» beras appesanti, tu replieras tes mains pour som-
» meiller encore, tu dormiras en effet un instant, et
» voici que la pauvreté te surprendra comme un voya-
» geur imprévu, entraînant à sa suite la faim terrible
» pour toi, comme le serait un géant armé. Sois labo-
» rieux, au contraire, la fortune jaillira de ton tra-
» vail comme d'une source féconde : *Quasi fons mes-*
» *sis tua*, et devant elle l'indigence s'enfuira loin de ta
» demeure : *Ægestas longè fugiet à te* (1). Je ne crois pas, Messieurs, qu'il soit possible de peindre en traits plus fidèles, et par des expressions plus pittoresques, les différents caractères de l'indolence, ni d'aiguillonner sa langueur par des paroles plus ardentes et des considérations plus décisives. Les derniers détails du tableau surtout sont admirables de vérité réelle et d'opposition poétique. *Paululùm dormies; paululùm dormitabis; paululùm conseres manus tuas;* non, ce n'est

(1) Proverb. c. 6.

pas de la parole, Messieurs, c'est une toile, tant cette peinture a du relief et place vivement sous nos yeux cet indolent qui hésite, se soulève péniblement et puis retombe assoupi sur le lit de sa mollesse! Vous le voyez qui sommeille, et son œil à peine s'est fermé dans la paix, qu'aussitôt d'effrayantes figures, disons mieux, de hideux fantômes apparaissent auprès de sa couche et viennent vous épouvanter vous-mêmes. Cette *personnification* poétique de l'indigence et du malheur sont ici du plus sublime effet, et l'impression de deuil et de terreur dont elle vous frappe est d'autant plus profonde que, vous y trouvant moins préparés par la scène de repos qui précède, vous sentez l'émotion de l'effroi se multiplier par celle de la surprise.

Le mérite que vous venez de remarquer dans la peinture d'un défaut, je pourrais vous le faire admirer dans la définition de mille autres encore. Notre divin moraliste est toujours, au degré suprême, observateur exact et poète pittoresque dans chacun de ses tableaux; et, chose remarquable, comme les siècles n'ont pu ternir encore l'éclat de ses couleurs, ils n'ont rien enlevé non plus à l'à-propos de ses portraits. Labruyère, par exemple, l'un des moralistes les plus pénétrants qu'ait jamais admirés le monde, sans être fort éloigné de nous, a déjà quelque peu

vieilli ; une foule de ses caractères ne trouvent plus rien qui leur ressemble à notre époque. Ils vous paraissent fidèles à la vérité, quand vous les comparez avec l'histoire ; mais on ne peut en apprécier la justesse par des applications contemporaines. « La révolution a renouvelé le fond des caractères, dit M. de Châteaubriand ; l'avarice, l'ignorance, l'amour-propre, se montrent sous un jour nouveau (1). » C'est que Labruyère, doué plutôt de *sagacité* que de *profondeur*, comme l'observe M. Suard, a moins décrit les passions dans ce qu'elles ont d'essentiel et d'impérissable, que dans certaines modifications imprimées à leur rejaillissement extérieur par les formes sociales de son époque : modifications qui, maintenant évanouies avec la civilisation qui les produisait, répandent un je ne sais quoi de suranné sur l'ouvrage dont elles composent la substance. Salomon ne s'est pas arrêté de la sorte aux teintes passagères que jette dans l'ame humaine l'influence d'une civilisation mobile. Il a fait pour l'analyse de nos penchants ce que David a fait pour l'expression de la sensibilité. Le Roi-prophète a pris, pour les prêter à sa muse, les propres cris de la nature ; et comme il a soupiré dans ses

(1) Génie du Christianisme.

chants, c'est ainsi que depuis soixante siècles tous les humains ici-bas soupirent. Son fils, par une gloire analogue, a défini les instincts et les inclinations du cœur dans ce qu'ils ont d'universel et d'immuable; et, fidèle autrefois pour les Juifs dans ses esquisses morales, il ne l'est pas moins aujourd'hui, même après trois mille ans, pour tous les peuples du monde.

A cette pénétration de regard, les Proverbes réunissent un parfait à-propos de formes littéraires. Quel était le vœu de Salomon quand il créa cet ouvrage? C'était, non point d'étonner le monde et de se constituer des droits à l'estime publique, mais de donner à son peuple des leçons de conduite et des règles de vertu, propres également à se faire saisir de toutes les intelligences, à les frapper vivement, à pénétrer profondément en elles, à jeter enfin des racines comme indestructibles dans la mémoire des Israélites, une fois qu'ils en auraient recueilli la semence. De toutes les coupes littéraires la brièveté du trait et la concision de la maxime lui parurent les mieux faites pour réaliser ses vues. Il se persuada que, réduites à ce caractère de précision, ses pensées, selon ses propres paroles, s'attacheraient à l'ame de ses lecteurs comme le fer d'une lance, et ce fut le genre qu'il adopta.

Vous ne le voyez procéder ni par traités, ni par discours; c'est par idées éparses, par sentences brisées, par laconiques axiomes, et, pour employer une aimable figure de Salomon lui-même, on peut comparer ses Proverbes à cette corbeille où mille fruits de couleurs variées et de parfums divers reposeraient au hasard confondus. Telle est aussi la manière de tous les moralistes. Ils étendent à la vérité leurs pensées, et filent, si je puis ainsi dire, l'or précieux de leurs aphorismes quand ils s'adressent à l'admiration de leurs disciples ou de l'avenir ; mais du moment qu'ils déposent ces prétentions de gloire, dès que, cessant d'être hommes, ils veulent n'être que sages et s'éprennent du noble désir de populariser leurs leçons, ils évitent les longueurs; ils ne connaissent plus ni thèses, ni chapitres, ni traînantes dissertations; et alors conseils, observations, principes, s'élancent du fond de leur génie ou des trésors de leur expérience, détachés et fugitifs comme les flèches du guerrier s'élancent du carquois, comme s'échappent les éclairs des flancs déchirés du nuage.

Il faut le dire cependant, aux premières pages des Proverbes, se rencontrent quelques peintures prolongées, des idées poursuivies, des allégories soutenues, des discours développés. C'est là que j'ai pris tout-à-

l'heure cette grande fiction de la sagesse déroulant aux humains, en paroles aussi pompeuses qu'elles étaient fécondes, la divinité de son origine et l'immensité de sa force, égalée seulement par celle de ses bienfaits. A côté de ce tableau, j'en vois un autre, moins solennel peut-être, mais aussi plus riant. « La sagesse, » nous dit l'auteur sacré, s'est construit une demeure » et l'a fait reposer sur sept grandes colonnes; elle a » immolé des victimes, préparé dans des coupes un » vin précieux, et servi le plus riche des banquets. » Elle a envoyé ensuite ses servantes sur le haut de la » citadelle et des murs de la cité, pour dire à ceux » qu'elles y rencontreraient : Venez, goûtez le pain » que je vous ai pétri moi-même; enivrez-vous de la » céleste liqueur que je vous ai mise en réserve. Ces- » sez au moins aujourd'hui d'être enfants; commen- » cez donc à vivre et prenez pour y marcher les voies » de la prudence (1). » Cette exhortation, dont le début, vous le voyez, ne manque ni de grâce, ni de vigueur, se prolonge au travers d'observations, de maximes, d'avertissements et de présages, dont l'expression réunit au décidé de l'accent, un fonds de langage à part, et quelques traits d'une vivacité spirituelle et piquante.

(1) Proverb. c. 9.

Un des caractères distinctifs de Salomon, considéré dans son style, c'est quelque chose de sensible et de palpable. D'autres moralistes se bornent à peindre les affections de l'ame et le jeu intérieur des passions, sans décrire les phénomènes qui les trahissent et les impressions diverses qu'ils communiquent à la physionomie. L'auteur des Proverbes, sans négliger le trait du cœur, ajoute presque toujours un mot sur le reflet extérieur des mouvements intimes qu'il définit. Souvent même il ne dessine un défaut que par son action sur les sens, et cette manière, sans nuire ni à l'intelligence de la pensée, ni à la portée des observations, donne à la parole du poète ce corps et cette vie d'autant plus puissants sur l'imagination qu'ils s'adressent aux yeux, et transforment une abstraction psychologique en un tableau qui palpite et vous frappe. Voyez! *les yeux de l'insensé s'égarent à tous les points du monde: Oculi stultorum in finibus terræ?* N'existe-t-il pas dans ce trait une réalité remarquable? Et comme il est pittoresque dans son expression, n'est-il pas lumineux dans son idée? Qui ne comprend au premier abord que dans cette mobilité de regard, le poète a voulu figurer un autre égarement mille fois plus déplorable, celui de la pensée? Voyez encore: *Totum spiritum suum profert stultus, sapiens differt*

et reservat in posterum. Ne semble-t-il pas qu'on assiste à l'une de ces conversations où de jeunes imprudents épanchent à flots ce qu'ils appellent leur science, mais ce que d'autres définissent leur sotte vanité, tandis que les esprits mûrs se taisent, gémissent ou sourient! Voyez enfin : *Sapiens timet et declinat a malo; stultus confidit et transilit!* Comme ce dernier trait surtout est admirablement pris dans la nature! N'est-il pas dans les habitudes de la témérité de se confier en soi-même, et puis, comme un coursier aveugle, de s'élancer à tout hasard?

Quand Salomon ne peint pas ainsi les passions dans leurs manifestations organiques, il incarne, si je puis ainsi parler, dans des images, les observations qu'elles lui suggèrent. Il en est de même pour ses conseils et ses axiomes; la figure est toujours là pour revêtir sa pensée ou la mettre en lumière; et de-là vient précisément au livre que nous étudions le nom qu'il porte en Hébreu. Nous l'appelons Proverbes, et les Juifs l'appelaient paraboles ou similitudes, indiquant par cette dénomination qu'il se composait de préceptes et de leçons accompagnés d'emblêmes, ou cachés sous le voile d'instructives allégories. C'était l'usage parmi les Orientaux primitifs d'envelopper ainsi dans des symboles plus ou moins brillants, plus ou moins ingénieux, les

préceptes de la sagesse ; le fils de David adopta cette coutume ; pour rendre sa philosophie agréable aux peuples, il la couronne de fleurs ; et vous le voyez puiser dans tous les trésors où son imagimation peut trouver des ornements, l'histoire, les mœurs, les usages de la vie, mais surtout la nature. Assurément tous ses emprunts ne sont pas d'un égal bonheur. Outre les idiotismes et les axiomes populaires qu'il s'approprie et qui sont dépourvus plus d'une fois de lumière et de dignité, outre des incorrections de figure assez fréquemment répétées, vous rencontrez aussi des allusions mal caractérisées dans leur objet, des comparaisons pour nous sans noblesse, des parallèles qui, pour manquer de symétrie, paraissent aussi manquer de sens, enfin des phrases si laconiques ou des locutions si vagues qu'elles forment pour l'interprète une énigme insoluble. Mais encore ces défauts, excusés d'ailleurs par la nature de l'ouvrage, l'obscurité de sa langue et sa haute antiquité, n'occupent qu'une faible place dans le corps des Proverbes ; ce sont des taches dans le soleil ; ce sont quelques fausses pierres dans une couronne magnifique, et plutot que de la déparer, on dirait que par le sombre effet de leurs teintes, elles donnent plus d'éclat aux diamants qui brillent autour d'elles.

Enfin, Messieurs, à ces différents caractères la sagesse de Salomon réunit un je ne sais quoi d'onctueux et de persuasif. Lisez Marc-Aurèle et surtout Epictète; la morale de ces philosophes est dure ; elle peut gagner l'esprit; mais, au lieu d'attirer le cœur, elle le désole, et lui la repousse. On sent que ces docteurs ne sont pas les amis de leurs disciples, mais qu'ils s'en regardent toujours comme les maîtres, et vous les reconnaissez à l'accent d'une voix hautaine et sans amour. Il n'en est pas ainsi de Salomon. Autant sa doctrine est noble et pure dans les principes qu'elle développe, autant elle est douce et tendre dans le ton qu'elle affecte; elle ne traite pas son prosélyte de haut, elle l'appelle son fils ; elle se dit sa mère; et déployant toute la bonté que ce titre suppose, elle ne commande pas avec empire, elle ne conseille pas avec sécheresse ; elle prie, elle conjure, elle recommande; heureux accents qui achève de m'expliquer la gloire dont la sagesse de Salomon jouit autrefois dans le monde ! Vous le savez, sa réputation portée sur l'aile des vents avait rempli l'univers ; on accourait dans son palais de tous les climats de l'aurore pour entendre ses leçons ; les rois eux-mêmes venaient de loin non-seulement lui proposer des énigmes, mais encore le consulter et prendre ses conseils; il fut en un mot l'oracle de l'hu-

manité presque entière ; et comment n'aurait-il pas acquis cette popularité sans mesure ? Les nations pouvaient-elles ne pas se précipiter, même des régions lointaines, vers ce philosophe dont la sagesse, réunissant les qualités les mieux faites pour plaire, avait pris la voix de la bonté pour organe, comme elle avait adopté pour diadème la couronne de la poésie ?



ONZIÈME LEÇON.

SALOMON.

DEUXIÈME ÉTUDE.

MESSIEURS,

Nous avons étudié Salomon comme auteur des Proverbes et poète de la sagesse; je vais maintenant, par un premier travail, l'analyser comme l'auteur de l'Ecclésiaste et poète du désenchantement.

Il s'est rencontré chez tous les peuples, vous le savez, des hommes appelés à représenter la satiété du plaisir et le dégoût des choses humaines. Enfants

privilégiés de la fortune, ils pouvaient à leur gré satisfaire leurs désirs : nulle source de jouissance ne leur était fermée ; ils étaient parfois si loin de trouver des obstacles à l'accomplissement de leurs vœux, qu'ils voyaient des peuples mêmes s'en faire les auxiliaires ou s'en constituer les victimes ; en un mot, on pouvait, avec l'écriture, les appeler les dieux de la terre, sinon par la puissance dont ils étaient environnés, au moins par les délices au sein desquelles semblait couler leur existence, et chose étrange ! pareils à ce malheureux de la fable, jusqu'au milieu des flots ils restèrent altérés, et de tous leurs moyens de bonheur il ne sortit qu'un supplice. L'excès même de l'abondance en émoussa pour eux le charme, et s'il leur fut donné de boire jusqu'au fond de la coupe, ce fut pour y rencontrer une lie d'autant plus amère que la liqueur dont ils s'étaient abreuvés leur avait paru plus enivrante, et qu'ils l'avaient épuisée avec un empressement plus avide. Alors, déconcertés de voir tous leurs rêves n'aboutir qu'à de tristes mécomptes ; leurs joies, au lieu de calmer leur âme, allumer de nouveaux feux dans leurs entrailles déjà brûlantes ; leurs sensations se borner à je ne sais quels ébranlements, qui, sans douceur réelle, entraînaient à leur suite une lassi-

tude pesante accompagnée d'un dégoût universel, alors, dis-je, ils se sont refoulés dans un mépris douloureux de toutes les jouissances mortelles ; parce qu'ils n'avaient pas trouvé le bonheur, ils ont cessé de le croire possible; il n'est pas jusqu'à l'espérance qu'ils n'aient traitée de folie ; et lorsque aux profondeurs de ce désenchantement, ils ont pu garder assez de force ou de franchise pour exprimer ce qu'ils pensaient, ils n'ont jamais manqué de nous dire, sur la foi de leur expérience, que tous les fruits de la terre, séduisants au dehors, ne cachaient sous ces apparences décevantes qu'une cuisante amertume ou une chair sans saveur, et qu'une existence ici-bas aux regards plus brillante n'était en vérité qu'une illusion plus cruelle.

L'Ecclésiaste, on peut le dire, est un de ces aveux. A quelle époque de sa vie Salomon le prononça-t-il? Est-ce avant ses désordres? Est-ce après ses scandales? Ce livre est-il une inspiration du remords? Est-il un préjugé de la vertu? La critique n'a pu le définir encore; un seul fait est certain, c'est que l'Ecclésiaste est l'œuvre du fils de David, ou en d'autres termes d'un heureux du monde, et d'un heureux qui, mis en possession de tous les biens, ne put surprendre en eux aucun germe de félicité, et se prit à

proclamer à grande voix leur insuffisance et leur néant. Quelle étonnante fortune en effet que celle de Salomon! nul monarque n'égala jamais ni l'abondance de ses trésors, ni l'éclat de son faste, ni la variété de ses plaisirs. Il habitait un palais dont le temple seul atteignait l'incomparable magnificence; son trône d'or et d'ivoire effaçait tous les chefs-d'œuvre exécutés jusque-là par le progrès des arts ; le nombre des officiers, des serviteurs et des esclaves, admis à composer sa cour, s'élevait, pour ainsi dire, à la mesure d'un peuple ; chaque jour d'un bout à l'autre du royaume, ils allaient chercher pour la table de leur maître les productions les plus exquises du sol de la Judée; on ne faisait servir aux banquets du prince que des vases d'or et d'argent; en sorte que dans la demeure de Salomon tout répondait par sa richesse au luxe de la demeure elle-même. Autour du royal édifice on voyait se dérouler et des parterres enchantés, et des bosquets où mille arbres divers confondaient leurs verdures, et de vastes bassins dont les eaux, s'échappant par des canaux heureusement symétrisés, couraient porter dans les jardins et les bois la fraîcheur et la vie. Enfin pourquoi ne donnerions-nous pas un détail auquel la majesté de l'Esprit saint n'a pas dédaigné de descendre? Enfin venaient les

écuries du roi, monument dont celles de notre Versailles ne sont pas même une ombre; les unes abritaient quarante mille chevaux de char; les autres étaient réservées à douze mille chevaux de course; l'Egypte et l'Abyssinie fournissaient les coursiers destinés à remplir ces crêches que cent autres souverains n'auraient pas rougi, j'en suis sûr, de transformer en leur propre séjour.

L'empire de Salomon ne le cède pas à son palais. A nulle époque la ligne des frontières Israélites n'enveloppe dans son enceinte un plus vaste territoire; tous les ennemis qui s'agitaient autrefois autour de la nation sainte, sont devenus les alliés du jeune monarque, quand ils ne sont pas ses tributaires; l'Egypte, où ses aïeux ont jadis été captifs, lui donne le gage le plus assuré comme le plus éclatant de bienveillance, en consentant à ce qu'il prenne une fille des Pharaons pour épouse; il n'est aucun des rois dont il est entouré qui n'admire sa grandeur, ne vénère sa sagesse, ne redoute sa puissance et ne recherche avec empressement, comme une gloire, l'avantage d'entrer avec lui dans des relations de politique ou d'amitié. Comme tout marche au dehors, tout fleurit au dedans. Jérusalem s'agrandit, se fortifie et se décore; les villes dévastées par la guerre se relè-

vent de leurs débris; d'autres se fondent, comme Palmyre, qui, après avoir autrefois dominé par sa splendeur les cités de l'Orient, en domine maintenant les décombres par la majesté de ses ruines. En même temps qu'il peuple ainsi de monuments ou de citadelles les monts et les plaines de son royaume, le fils de David ouvre aussi des ports sur les rives de la mer soumises à sa puissance. Aziongaber voit se balancer sous ses murs des vaisseaux qui, formés de cèdres, s'en vont, avec ceux d'Hiram, demander à de lointaines contrées le tribut de leurs productions. Des matelots Phéniciens, les plus habiles navigateurs de l'époque, montent les navires Israélites; l'accueil le plus hospitalier leur est offert sur tous les rivages; nulle terre ne leur refuse la communication de ses trésors, et presque chaque jour il en revient quelques-uns aux bords de la patrie, chargés des aromes de Tharsis, ou des diamants d'Ophir. Ce n'est pas pour s'accumuler entre les mains de Salomon que ces richesses affluent des divers climats de l'aurore; elles s'épanchent par mille voies bienfaisantes sur la nation tout entière; jamais peuple ne fut heureux comme Israël à cette grande époque de son histoire; l'argent, pour parler le simple mais énergique langage de l'écriture, n'a presque plus de valeur à force

d'être commun ; il surabonde à Jérusalem comme les pierres ; et pendant que l'habitant des cités repose ainsi dans l'aisance, le laboureur goûte la paix la plus profonde au milieu des campagnes, et reste assis sans crainte à l'ombre de sa vigne et de son figuier, dont nul étranger ne vient plus lui disputer les fruits.

A ces avantages extérieurs Salomon réunit un cœur vaste comme la mer, une intelligence sans mesure comme l'étendue des cieux. Son œil, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, s'est reposé sur tout pour tout interroger. Non-seulement il s'est occupé d'approfondir les monuments et les traditions de sa patrie ; non-seulement il a disséqué l'homme et la société dans les plus intimes secrets de leur organisation, de leurs passions et de leurs destins ; mais encore, au sein d'une contrée où l'astronomie entre dans les goûts populaires, il a sondé mieux que personne les profondeurs du firmament ; mais, après avoir suivi les astres dans leurs évolutions, il a surpris au globe que nous habitons la connaissance des mystérieux phénomènes qu'il recèle ; mais enfin, pour employer ses propres expressions, depuis le modeste hyssope qui croît dans la vallée, jusqu'au cèdre fastueux qui couronne le Liban, il n'est rien dans les différents règnes

de la nature dont il n'ait analysé la vie, admiré les beautés et défini la vertu.

Tel est Salomon, non point, certes! agrandi par les rêves d'une imagination poétique ou les exagérations d'une mémoire infidèle, mais dans la vérité de l'histoire, et comme nous le présente le témoignage de Dieu-même : c'est-à-dire qu'il fut un des rois les plus fortunés qu'ait jamais admirés le monde, puisqu'aux délices de la vie la plus ornée il vit se réunir, pour composer son bonheur, et la possession d'une science illimitée, et le double spectacle d'un royaume florissant et d'une popularité qui porta son nom jusqu'aux extrémités de l'univers. Cependant, chose étrange ! Tout cet appareil de grandeur, d'opulence et de gloire ne peut rassasier le cœur dont il est le partage ; Dieu n'a pas fait ces biens pour être au fils de David une source de félicité, mais pour donner aux Juifs une éclatante leçon. Peuple grossier, les enfants de Juda ne savent estimer que ce qui frappe les sens ; ils ne conçoivent le bonheur que dans les joies terrestres, comme ils ne conçoivent la grandeur que dans les triomphes militaires ; leurs vœux les plus ardents s'adressent à la fortune, de même que trop souvent leurs écarts les entraînent à l'immoralité ; et semblables aux nations de nos jours,

c'est d'un œil de sombre envie qu'ils regardent les grands avec leur abondance et les ressources de plaisir qu'elle met entre leurs mains. Vainement, depuis Moïse jusqu'à David, Dieu leur a-t-il fait reprocher par ses prophètes l'abjection de leurs goûts et l'absurdité de leurs désirs; ils ont méprisé la parole suprême, et leur ame toujours pesante demeure encore éprise des vils biens d'ici-bas. Alors qu'imagine le Seigneur? Les discours sont inutiles; il fera crier les faits. Il environne un prince d'une prospérité comme idéale, tant elle est magnifique, et permet que, malgré ses délices, elle laisse mécontent celui qui s'en abreuve. Salomon s'y plonge; il s'y abîme, il s'y roule dans tous les sens; il épuise toutes les combinaisons au moins légitimes pour agrandir ses jouissances et diversifier leurs impressions. Mais il a beau faire; d'un seul pas il atteint le fond de toutes les joies; son immense grandeur n'est bientôt plus pour lui qu'un immense désert, et du haut de sa fortune comme de ses plaisirs, le voilà qui se prend à crier à ses sujets et par eux à tous les humains : *Vanité des vanités; et tout n'est que vanité*! Cri le plus déchirant qui jamais soit sorti d'une poitrine humaine sur la frivolité des avantages mortels! Aveu le plus digne de foi, puisque l'expérience la plus solennelle en a provoqué l'explosion!

Désenchantement enfin le plus instructif, parce qu'en voyant le bonheur, élevé pour ce prince jusqu'au prodige, le laisser toutefois vide et malade, on conclut malgré soi que nulle félicité matérielle ne saurait apaiser la faim de l'ame humaine, et que se passionner pour elle, ce serait, par une amère folie, s'éprendre pour une fumée meurtrière à force d'être vaine.

Du reste, *il n'est* pas que les biens de la terre qui suggèrent à Salomon cette exclamation de mépris. Il voit les révolutions de la nature, et à force d'être les mêmes, elles deviennent usées et presque fatigantes comme toute monotonie; la vie de l'homme, et ce n'est que douleur et qu'affliction d'esprit; la science *mortelle*, et ce *n'est* qu'un surcroît de travail et comme un raffinement de torture; la sagesse humaine, et ce n'est qu'un délire; la société, et ce n'est que renversement et désordre; la multitude des peuples, et le nombre des insensés s'y trouve sans mesure; en un mot, tout l'ensemble des évènements qui s'agitent sous le soleil; et sans cesse, il en revient à sa dédaigneuse parole: *Tout n'est que vanité. Omnia vanitas.*

Ainsi dégoûté des choses terrestres, que fera Salomon? Va-t-il se renfermer dans un rire stoïque et

moqueur pour les joies d'ici-bas ? S'enveloppera-t-il d'une misanthropie sauvage et d'une insultante inimitié pour les humains, comme le font trop souvent les ames désanchantées de la société par le spectacle de ses misères ou la perfidie de ses contacts ? Refusera-t-il enfin de demander aux pensées religieuses un asile pour son cœur refoulé du monde social, et ne fuirait-il les solitudes de l'ennui que pour se précipiter dans les solitudes encore plus désolées du doute et du blasphème ? C'est l'opinion d'un ouvrage moderne. Il prétend que l'Ecclésiaste est le période suprême d'un septicisme dont le livre de Job fut la première crise. Ici le mal est à l'état d'orage ; la foi se déracine peut-être, mais elle n'est pas anéantie, et lutte encore vivement contre l'esprit de curiosité qui l'ébranle. Il n'en est pas de même pour Salomon ; le calme s'est fait en lui, mais c'est par le naufrage ; le fils de David ne tient pas plus à Dieu qu'il ne croit au bonheur ; son ame s'est ensevelie sous des ruines qui lui sont chères, celle de toutes ses convictions détruites, de toutes ses espérances abjurées, et vous voyez régner en elle cette morne tranquillité qui pèse sur la tombe. « Quelle froideur, » s'écrie-t-on ! quel amer renoncement ! quelle lassitude ! Tout marque le doute irréparable d'une

» vieillesse exténuée. Où est le génie prophétique ? » Il n'en reste plus une seule étincelle sous cette » cendre livide ; c'est la vie qui se tarit avec l'es- » pérance. Trop de vœux ardents ont été déçus, trop » d'attentes frustrées ; le désir même a disparu ; rien » ne subsiste que le dégoût *du ciel* et de la terre (1) ! Ainsi juge la prévention, la vérité parle autrement. Oui, Messieurs, cent passages plus brillants que le soleil attestent dans l'Ecclésiaste, qu'en se dégoûtant du plaisir, Salomon ne s'est point dégoûté du ciel ; qu'au contraire les différentes considérations qui l'ont détaché du monde, n'ont fait que le rapprocher plus étroitement du Très-Haut ; qu'à l'aspect de la mobilité générale, il a senti le besoin de s'appuyer sur l'immutabilité suprême ; que les désordres de la société, les triomphes du méchant et l'oppression du juste démontrent péremptoirement à ses yeux l'existence d'une autre vie destinée à rétablir l'équilibre ici-bas déconcerté ; qu'enfin s'il crie à haute voix : *Vanité des vanités et tout n'est que vanité*, c'est pour aboutir à cette conclusion qu'il prétend naturellement jaillir de son poème et qu'il en offre comme le couronnement : Craignez Dieu ; observez sa loi

(1) *Génie des Religions*, page 397.

sainte ; c'est là toute la vie de l'homme sur la terre. *Finem loquendi pariter omnes audiamus : Deum time, et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo.* Il est vrai qu'à certains intervalles apparaissent des textes qui, détachés de l'ensemble et pris à la rigueur de la lettre, respireraient je ne sais quel air d'épicuréisme et d'impiété ; ainsi, après avoir détaillé mille vanités de la terre, proclame-t-il que rien ici-bas ne vaut mieux que *de boire et de manger*; ainsi encore, s'arrêtant à ce que la mort présente d'analogue dans la décomposition des êtres, il s'écrie que la fin de l'homme est semblable à celle de la brute. Mais il est d'une critique impartiale de ne pas considérer ces phrases isolément, d'éclairer ce qu'elles peuvent avoir d'équivoque par la doctrine générale de l'auteur, comme par la confrontation des autres passages qui les expliquent ou les rachètent ; et si vous les replacez ainsi dans l'ensemble de l'ouvrage, si vous rapprochez de leur ambiguité les différentes expressions qui peuvent leur servir de contrepoids, dégagées de leur apparent scepticisme, elles rentrent dans les limites d'un sens aussi chrétien que philosophique. Je veux qu'elles pèsent çà et là comme des nuages ; mais, remarque Bossuet, sur ce fond de ténèbres se détachent des éclairs qui non-seulement dis-

sipent l'obscurité qui les entourent, mais qui marchant de clartés en clartés jusqu'au terme du livre, finissent par amener un midi pur et sans vapeurs, c'est-à-dire des enseignements non moins religieux qu'ils ne sont sublimes : *Quæ sanè sententiæ velut disjectis nubibus tandem in limpidissimam lucem erumpunt.*

Voilà pour l'objet et le caractère philosophique de l'Ecclésiaste. Un mot maintenant sur sa forme et sa valeur poétiques.

Au point de vue littéraire, c'est un des livres les moins remarquables de l'Ecriture. Et d'abord, comme les Proverbes, il est écrit sans ordonnance. Salomon parcourt au hasard, suivant que ses souvenirs ou ses regards les lui présentent, les divers objets d'ici-bas, et tel est le rang où sa pensée voyageuse les rencontre en visitant l'univers, telle est la place qu'il leur assigne dans la nomenclature de ses néants. Il ne prétend pas plus ici que dans ses paraboles faire une poésie d'art et d'apprêt; c'est seulement une nouvelle effusion de cœur ; et, comme toutes les compositions intimes, son œuvre, obéissant aux caprices des idées, porte dans le brisé de son tissu l'empreinte de leur incohérence.

Tel est le second caractère de l'Ecclésiaste qu'il

procède par affirmations sententieuses et dogmatiques. Au sein des autres peuples une foule de poèmes analogues pour leur objet ont pris naissance à diverses époques ; mais la forme en est différente, et tient le plus souvent du drame ou de l'épopée. C'est un héros qui, pareil à Faust ou à Don Juan, passe par toutes les situations de fortune, épuise toutes les joies, essaye, si je puis ainsi parler, toutes les hypothèses de bonheur, et ne peut trouver nulle part cette félicité vague et immense à laquelle son ame aspire. Vous le voyez en action ; les évènements sont reproduits ; les théâtres sur lesquels ils s'accomplissent sont déroulés à vos yeux ; en un mot, c'est de la moralité cachée sous les traits d'une fiction plus ou moins ingénieuse, et le néant des jouissances humaines s'y trouve moins exprimé en termes positifs, qu'insinué par des faits au fond desquels il repose. Il n'en est pas de même de l'Ecclésiaste ; nul personnage n'y est mis en scène, aucune action ne s'y déploie ; c'est une suite de sentences prononcées tour-à-tour contre les désordres ou les joies de la terre, et qui refusant, par un système suivi, de s'envelopper d'allégories ou de se produire sous les traits du roman moral, se réduisent constamment au caractère d'observations abstraites ou de conseils didactiques. Une intention pratique

décida le fils de David à continuer ici cette manière sententieuse déjà tentée dans les Proverbes ; c'est qu'il voulait être utile. Avec un genre plus large et de plus vastes développements, avec des leçons mises en histoire, l'Ecclésiaste, ou n'eût pas été populaire, ou n'eût fait que charmer les esprits ; et jamais le gros de la nation n'eût recueilli, des fictives aventures qu'on eût déposées dans ses mains, l'enseignement qui dans la pensée de Salomon devait être le fruit de son ouvrage. Il fallait, pour atteindre ce résultat, un manuel aphoristique, où, sur la foi de son expérience, le Roi-poète répétât en termes précis que rien de solide n'existait dans les plaisirs mortels, de manière à ce que tous les Juifs, ignorants ou docteurs, pussent entendre cet avertissement, et subir bon gré mal gré l'influence de détachement que les vœux de son auteur les destinaient à produire.

Sous le rapport de l'accent et du ton l'Ecclésiaste est grave, mais un peu sec ; c'est la voix du dégoût; un seul chapître, celui qui le couronne, rappelle ce je ne sais quoi d'onctueux et de tendre que nous avons admiré dans l'auteur des Proverbes; mais encore la sensibilité n'est plus aussi touchante ; et la tristesse du désenchantement ne cesse de mêler à la voix du poète un certain fond de raideur et d'austérité. Comme le sen-

timent s'est glacé, les couleurs se sont ternies. Ce ne sont plus ni cette variété de tours, ni cette manière spirituelle et piquante, ni cette abondance d'images dont le luxe embellit les paraboles. Une précision constante et de toutes la plus positive domine dans la diction de l'Ecclésiaste; il définit les objets sans ornements comme sans détour, guidé, ce semble, par cette conviction que, lorsqu'il s'agit de précautionner contre des écueils, le devoir du moraliste consiste, non point à dissimuler leurs horreurs, mais à les peindre dans l'effrayante vérité de leur nature. Tel est toutefois son bonheur que dans cette simplicité même il rencontre des traits vigoureux et profonds, des tableaux animés et parfois un ensemble d'élocution pittoresque ou solennelle. Ainsi quel mélange de force et de pompe ne déploie-t-il pas à son début ? Il veut faire sentir la monotonie de révolutions où le monde social, comme le monde physique, est condamné à se mouvoir.

« Une génération passe, une génération arrive sur cette terre » qui paraît seule demeurer immobile. »

« Voyez le soleil; il se lève, il se couche; il revient à sa pre- » mière place, et de là, prenant un nouvel essor, il s'en va vi- » siter encore l'univers, s'agitant à jamais dans des cercles tou- » jours les mêmes. »

« Tous les fleuves se précipitent dans la mer, qui ne semble » pas les rejeter; et toutefois retournant par des voies souter- » raines aux lieux où sont leurs sources, ils se remettent à cou- » ler. »

» Savez-vous ce qui fut ? Eh bien ! c'est ce qui doit être. Con-
» naissez-vous ce qu'on a fait ? c'est ce qu'on doit faire encore. »

« Rien n'est nouveau sous le soleil, et personne n'a le droit
» de dire : voilà qui est récent. La chose dont on l'affirmerait,
» nous a déjà précédés de plusieurs siècles. »

A cette majesté de paroles l'Ecclésiaste, par la plus honorable gloire, réunit une couleur éternellement pudique. Lisez certains auteurs modernes ; ils se prétendent usés à toutes les joies ; ils s'en moquent et parfois même d'un rire amer ; et par une abjecte contradiction, prenant un reste de jouissance à décrire leurs anciennes voluptés, ils les dévoilent aux regards en cyniques peintures, et sous prétexte de moraliser les humains, commencent à les corrompre. Le fils de David est à la fois plus prudent et plus chaste ; il tonne contre les plaisirs ; il en révèle les amers retours; mais il a soin d'en cacher les faces décevantes ; et pendant que de l'une de ses mains il montre l'épine de la rose, de l'autre il en flétrit la corolle et en étouffe les parfums.

J'ai fini pour l'Ecclésiaste, essayons à présent quelques observations sur le Cantique des cantiques.

Considéré dans son objet immédiat, ce poème, l'un

des plus suaves de l'Ecriture, est un épithalame. Vous le savez, Messieurs, la Palestine fut autrefois la plus brillante patrie de l'enthousiasme; autant le merveilleux régnait dans l'histoire des Juifs, autant la poésie bouillonnait dans leur intelligence; et jamais ni les révolutions de l'état, ni la vie des individus n'amenaient un fait éclatant, une circonstance solennelle, qu'un chant ne s'élevât pour traduire les impressions et célébrer les contre-coups de ces évènements. Comme on répétait dans le temple ou sur les champs de batailles des hymnes pieux ou guerriers, on avait aussi des inspirations pour les fêtes domestiques; les pompes de l'hymen surtout inspiraient le génie; et quand il arrivait à l'époux de réunir à cette brûlante imagination de l'Orient, l'avantage d'un esprit cultivé, lui-même il prenait la lyre et devenait le poète d'une cérémonie dont il était le héros. C'est ce que fit Salomon. Formée sous la main de David, son ame tendre et colorée avait appris dès l'enfance, non-seulement à s'émouvoir, mais encore à rendre ses émotions dans la langue des images, mais à faire retentir au dehors les célestes harmonies dont elle résonnait en elle-même; et lorsque vint pour lui la solennité nuptiale, obéissant à l'habitude qu'il avait jusque là suivie de chan-

ter les scènes qui le frappaient, il célébra son alliance et couronna sa nouvelle compagne de fleurs littéraires, comme il l'avait déjà couronnée des roses du Carmel ; ce poétique diadême fut le Cantique des cantiques.

Du reste, il faut le dire, Salomon n'exhale pas seulement la tendresse d'un époux dans ce saint dithyrambe; il exprime encore, sous une forme allégorique, des pressentiments de prophète. Au travers de dix siècles, ses yeux ont vu soudain le Christ et son Eglise. David aussi les a contemplés de loin ; mais tandis que le père les découvre dans ce que leur future existence doit avoir de solennel, de royal et de conquérant, le fils les aperçoit sous un aspect aimable et tendre. Ils s'unissent l'un à l'autre par de mystiques nœuds ; ils se renvoient réciproquement des ardeurs aussi pures qu'elles sont embrasées; d'impérieuses nécessités les séparent; ils s'appellent ; ils se cherchent ; ils se regrettent ; ils se retrouvent; ils se félicitent; ils se jurent de ne plus jamais se désunir; en un mot c'est entr'eux comme une ombre, mais épurée, mais divinisée, mais élevée à l'état de spiritualité le plus céleste, des liens établis par l'hymen entre les époux de la terre, des nuances dont se colorent les phases de leur histoire, des gages d'affection qu'ils échangent, enfin des mutuels sentiments

dont leur ame palpite, soit quand sous un même ciel le même toit les rassemble, soit quand le destin les condamne à vivre pour un temps séparés et solitaires. A ce tableau que l'Esprit saint lui dévoile, Salomon sent redoubler ses transports; sa foi, son espérance, son admiration se passionnent pour l'idéal sublime que l'avenir lui présente; il se confond dans son divin enthousiasme avec le Messie qu'il entrevoit; il suppose que c'est lui-même; son épouse prend les traits de l'Eglise; tout devient emblématique dans le drame qu'il accomplit avec elle; et dans la voix du fils de David s'entretenant avec la fille des Pharaons, vous entendez, par une anticipation de mille ans, l'accent du Dieu fait homme s'adressant à la société qu'il doit créer dans le monde et lui témoignant son amour.

Je sais, Messieurs, que dans le siècle je ne serais pas admis à proclamer impunément cette gloire de notre auguste poète. Le rationalisme aujourd'hui si général me répondrait par la pitié; mais il aurait beau sourire, je n'en soutiendrais pas avec moins d'énergie que le Cantique des cantiques fait face à deux évènements, et que dans l'intention de l'Esprit divin, qui l'inspira de son souffle, il fut à la fois hymne nuptial et symbole prophétique. Ce n'est point ici l'une de ces opinions arbitraires qui se réfutent par le dédain

c'est un fait que nul raisonnement même ne saurait ébranler. Comme chrétiens, nous le croyons; dix-huit siècles d'imposantes traditions nous l'attestent; par-delà ces limites le témoignage de la synagogue prolonge celui de l'Eglise; d'anneaux en anneaux on arrive jusqu'à Salomon lui-même; c'est sur le fondement de sa parole que les Juifs se sont décidés à vénérer ce poème comme un chant d'avenir; à son tour le fils de David *invoque les cieux* pour garant de l'inspiration qu'*il* s'attribue; en sorte qu'au moment où j'affirme que le Cantique des cantiques est un livre divin et que sous le voile de la lettre il recèle un sens mystérieux et figuratif, ce n'est pas un mortel qui vous parle; mais Dieu lui-même, dont la voix, après avoir roulé d'échos en échos pendant près de trente siècles, trouve encore sur mes lèvres un organe qui la répète. Certes! que pourrait l'ironie contre un pareil suffrage?

Non, Messieurs, nulle incertitude ne peut peser sur la vérité du caractère que je viens de définir; mais il n'en est pas ainsi de la distribution du poème. Faut-il l'accepter pour une composition d'une seule pièce, comme cette statue de bronze? doit-on l'envisager plutôt comme une réunion de petits chants divers? C'est ce que les littérateurs n'ont encore pu décider; et quand, pour vous créer une idée sur cette question,

vous interrogez leurs écrits, vous n'en voyez jaillir qu'une vague lumière. Si je devais choisir entre leurs conjectures, c'est à l'opinion de Bossuet que s'arrêteraient mes préférences. A ses yeux le Cantique des cantiques doit se partager, non point en actes, mais en journées. Que vois-je, dit-il, dans le langage des époux? on y parle à différentes reprises de soir et de matin; là Salomon conjure les filles de Jérusalem de ne point éveiller à l'aurore celle que l'hyménée vient de lui donner pour compagne; ici la nouvelle reine presse le jeune prince auquel elle a juré sa foi, de rentrer avant que les ombres ne s'inclinent et ne voilent les dernières clartés du ciel; ailleurs elle s'en va dans la nuit, cherchant à travers la cité le pur objet que son cœur aime, tandis qu'à d'autres moments, c'est-à-dire quand le soleil brille, ou elle l'appelle du fond des bois et des antres sauvages, ou elle l'invite à visiter avec elle ses bosquets et ses parterres. Mais, reprend l'évêque de Meaux, que signifient ces fréquentes alternatives de veilles et de repos, de lumière et de ténèbres? ont-elles pu, je le demande, s'accumuler en un jour? une plus vaste mesure de temps n'a-t-elle pas été nécessaire aux développements des différentes opérations que le poète y rattache? Oui, sans doute, conclut-il, et j'aime à voir, dans la succession des passages qui

nous en parlent, de successives allusions à diverses journées. Veut-on maintenant savoir, poursuit toujours le même critique, à quel nombre j'élève cette série de jours? à sept. Et pourquoi? c'est que les fêtes nuptiales occupaient ordinairement chez les Juifs la valeur d'une semaine entière; que vraisemblablement le fils de David s'est fait un bonheur autant qu'une loi de se conformer à cet usage, consacré même par les plus vertueux de ses ancêtres; enfin qu'à chaque division de cet espace hebdomadaire il n'a pas manqué de faire répondre une page dans les chants de son pudique amour.

Quoi qu'il en soit de ce sentiment sur la formation du Cantique des cantiques, sentiment après tout le plus judicieux, sentiment le plus conforme aux mœurs hébraïques, sentiment enfin le plus plausible dans les raisons qui l'appuient; il est un autre fait plus constant, c'est que notre divin épithalame affecte la marche dialoguée du drame, sans en avoir l'action. A quelques rares scènes où l'un des deux époux soupire ou chante solitaire, succèdent des entretiens qui les mettant l'un et l'autre en mouvement, tantôt se balancent et se prolongent au vague épanchement d'une céleste mélancolie, tantôt se brisent en accents coupés mais ardents, tantôt enfin se colorent des teintes d'une familiarité

naïve et de je ne sais quelle joie simple et pure. A travers leurs paroles retentit aussi la voix de quelques chœurs. C'était la coutume chez les Hébreux comme chez plusieurs autres peuples de l'ancien monde, qu'un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles assistassent aux mariages ; ils faisaient suite aux époux ; et lorsque était arrivé le moment du banquet et des réjouissances, appelés alors à couronner leurs fonctions par un tribut poétique, ils chantaient quelques vers à la gloire comme au bonheur du nouvel hyménée. De là vient le rôle qu'ils sont admis à remplir dans le Cantique des cantiques ; ils apparaissent, non-seulement comme moyen d'intérêt, mais encore comme trait de mœurs.

Rien du reste n'est plus suave que les chants de ces acteurs divers. Indépendamment de l'onctueuse sensibilité qu'ils respirent, sans parler du charme qu'ils empruntent au caractère pastoral dont ils portent la fraîche empreinte, pour me taire sur la variété des situations qui tour-à-tour y sont produites, et qui, d'un instant à l'autre promenant les héros du poème d'une scène gracieuse sur un théâtre austère, éveillent ainsi dans le cœur des émotions délicieusement contrastées; je suis frappé surtout des agréments pittoresques dont ce livre est orné. L'auteur des psaumes est le premier

qui dans ses vers ait réfléchi la nature de la Palestine; l'auteur du Cantique des cantiques est celui qui l'a reflétée sous le plus grand nombre d'aspects. On peut dire que son hymne nuptial est le miroir de la Judée prise dans toutes ses nuances. Forêts, fleuves, montagnes, vallées, fleurs, arbustes, cités, forteresses, palais, cavernes ou chaumières, chacun de ces objets vient tour-à-tour embellir les accents du poète; Salomon ne sait exprimer aucun sentiment ni trahir aucune idée sans leur emprunter une image. A vrai dire, ses comparaisons ont parfois quelque chose d'étrange à force d'être gigantesques; les analogies qu'il établit ne sont pas toujours exactes; peut-être enfin ne craindrait-on pas de temps en temps des impressions rendues sans figure et dans le pur langage du cœur; à force d'être abondante, il semble que cette décoration géographique et végétale devienne monotone et fatigue les regards par sa richesse même. Mais encore les défauts et les inconvénients de ce luxe pittoresque sont mille fois compensés par les beautés dont il est la source; on aime à suivre le poète au travers des accidents qu'il décrit; c'est tout un monde nouveau qui se déroule à vos yeux; et tel est le prestige dont votre imagination subit malgré soi la magique influence que, devant l'ombre poétique de cette lointaine nature, vous

vous sentez émus comme vous le seriez par son tableau réel, et que suivant le caractère des spectacles successivement présentés à vos regards, votre âme se sent ballottée tour-à-tour des émotions les plus vagues et les plus délicates aux émotions les plus décidées et les plus profondes.

Il faut le dire pourtant, le fils de David n'est jamais plus admirable que dans les descriptions riantes ; il règne alors dans son coloris une exquise fraîcheur. Je me rappelle qu'en parcourant cet immense Drame indien du nom de Sacountala, j'étais ravi des grâces ineffables que le poète avait surprises à la nature pour en orner ses chants ; et certes ! mon extase était bien légitime; vous le savez sans doute, il se rencontre dans ce poëme quelques scènes où la création morte jou` un rôle divin. Quelle brise par exemple soupira jamai, plus harmonieusement que ces paroles ! « Ecoute, » écoute ! a dit une jeune vierge à Sacountala qui s'é- » loigne de l'asile de son enfance ! la forêt aussi gé- » mit quand l'heure de nous séparer approche ; la ga- » zelle refuse l'herbe qui a été cueillie pour elle ; les » paons ne s'ébattent plus dans les prairies ; les plan- » tes dans les bois laissent tomber leurs feuilles pâlis- » santes ; leurs parfums et leurs beautés se sont éva- » nouis. » C'est aux rives du Cédron qu'il faut se

transporter pour entendre, ailleurs qu'aux bords du Gange, d'aussi douces mélodies. Mais aussi prêtez l'oreille : le fils de David invite celle à laquelle les cieux viennent d'unir ses destins à visiter la campagne, et, pour la décider, il lui fait pressentir ce qu'elle trouvera de charmes dans la nature. « Viens, lui dit-il,
» l'hiver a pris fin ; les pluies ont cessé ; les nuages ont
» disparu ; les fleurs commencent à éclore ; c'est le
» temps où se réveillent les chants dans les bocages;
» la voix de la tourterelle s'est déjà fait entendre ; le
» figuier gonfle ses fruits d'une douce substance, et
» les vignes en fleurs répandent leurs parfums. » Concevez-vous, Messieurs, qu'un retour de printemps puisse être plus aimable sous la plume d'aucun auteur, et ne trouvez-vous pas, dans ce monde qui se réveille, une teinte d'épanouissement aussi suave que la teinte de mélancolie jetée par le poète indien sur cette nature qui se flétrit ?

A côté du peintre de la création, Salomon, par intervalles, fait paraître le moraliste. Il abdique alors la délicatesse du trait pour en prendre l'énergie ; et vous êtes délicieusement surpris de voir un mot profond et vigoureux de caractère s'élever entre de douces images, comme un chêne se dresserait entre des lis ou des roses. Qui ne connaît ces deux grandes paroles

transformées, depuis des siècles, en axiomes d'expérience? *Fortis est ut mors dilectio; dura sicut infernus æmulatio.* L'homme des paraboles ici se retrouve; à la même pénétration de regard, il réunit le même talent de couler sa phrase en bronze.

Enfin, Messieurs, terminerai-je sans dire un mot d'un reproche adressé fréquemment au style comme aux tableaux de cet ouvrage? Ne répondrai-je rien à ceux qui l'accusent de n'être pas assez pudique, de donner à la tendresse une expression trop franche et trop vive, de dévoiler aux regards certains objets dont l'imagination devrait même s'interdire la pensée, d'être enfin par le caractère et la nudité de ses peintures moins sacré qu'érotique, et fait plutôt pour attiser dans les cœurs l'incendie des passions que pour allumer en eux les saintes flammes du divin amour?

Oui, leur dirais-je, s'il en était ici, je ne puis en disconvenir, il règne dans quelques situations de ce divin poëme un je ne sais quoi de critique, et dans le ton général de son langage ou une affectueuse mollesse ou une certaine liberté de coloris. La Synagogue l'avait compris elle-même, et de là vint qu'elle interdisait aux Juifs avant l'âge de trente ans la lecture pour eux périlleuse de ce céleste épithalame. Mais aussi, nous

devons le remarquer ; c'est ici le chant de deux époux qui, maîtres l'un de l'autre, peuvent porter dans l'expression de leurs sentiments une franchise et des hardiesses que ne pourraient se permettre deux cœurs avant l'hymen ; c'est un hymne symbolique dont l'auteur, au lieu de se reposer dans les objets et les beautés terrestres qu'il décrit, embrasse dans leur image un objet mystérieux, une beauté spirituelle et divine dont son regard de prophète lui découvre les traits ; c'est une inspiration de l'Esprit saint, qui, après avoir tout créé, croit pouvoir parler de tout; c'est enfin l'œuvre d'un peuple qui pour être plus pur dans ses mœurs n'en est que moins réservé dans son langage. Il est une simplicité de paroles qui n'est pas de la licence, comme il est une délicatesse qui n'est pas de la pudeur; et si l'une des nations qui nous entourent affecte tant de sévérité dans sa langue, si tels et tels mots, partout ailleurs et d'eux-mêmes honnêtes, révoltent ses oreilles et font pousser les hauts-cris à son ame ombrageuse ; ce n'est pas, certes ! que la vertu garde encore quelque prix à ses yeux, mais c'est que, descendue à force d'opulence aux dernières profondeurs de la corruption morale, elle voudrait par ces timidités et ces alarmes déguiser son infamie et donner le change au monde.

Au reste, pour les impressions du Cantique des can-

tiques, elles répondent à l'esprit qui le fait lire. « La
» même parole, a dit en parlant de l'Ecriture l'illustre
» Fénelon, la même parole est un pain qui nourrit les
» uns et un glaive qui perce les autres ; elle est odeur
» de vie pour ceux qui vivent de la foi et qui meurent
» sincèrement à eux-mêmes ; elle est odeur de mort
» pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu et qui
» vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le
» meilleur aliment se tourne en poison dans les es-
» tomacs corrompus (1). » Et voilà ce qu'on peut dire du doux poëme de Salomon. Y cherche-t-on la mort? on l'y trouve. Mais entre-t-on par la piété dans les intentions de son auteur et lui demande-t-on la vie ? Il la donne aux cœurs purs. Ce n'est pas assurément que, même avec de saintes vues, on doive s'engager à tout âge et sans précautions dans cette divine lecture ; il faut attendre que la vertu soit forte et l'ame habituée à spiritualiser les objets retracés par l'imagination. Mais aussi quand on a pu parvenir à cet état sublime ; quand surtout l'amour divin surabonde dans un cœur ; quand on touche à cette mystérieuse alliance de l'ame avec le Dieu qu'elle adore, alliance que le monde méconnaît ou dont il se rit, mais qui n'en est pas moins

(1) Fénelon. *Lettre sur l'Écriture sainte.*

réelle; alliance qui dans le secret asile de la conscience, établit entre la créature et le créateur les plus suaves communications, fait échanger de pieux entretiens, pousser d'ardents soupirs, passer par d'amers désespoirs, de célestes langueurs ou des transports extatiques ; quand, dis-je, on est admis à jouir ainsi des mystiques faveurs de l'époux éternel; alors, bien loin d'être dangereux ou funeste, le Cantique des cantiques n'éveille plus dans le cœur que de saintes émotions. Tous les emblêmes s'épurent; toutes les paroles se divinisent; tous les sentiments deviennent surnaturels. On trouve dans ce livre sacré non-seulement un tableau de ses situations intimes, mais encore une langue toute faite pour rendre les divines impressions qu'on éprouve ; mais un puissant auxiliaire pour s'élever au Dieu vers lequel seul par ses vœux on s'élance ; mais une manne heureusement proportionnée aux besoins dont le cœur, dans la fièvre qui le dévore, fait entendre la voix ; c'est, en un mot, pour finir par des paroles de Salomon lui-même, c'est un parterre dont on cueille les fleurs sans que l'aspic vienne percer la main qui les moissonne ; c'est un arbre à l'ombre fortunée duquel on se repose sans malheur, et dont les fruits, aussi doux qu'ils sont brillants, n'offrent qu'un suc salutaire au palais qui les savoure.

DOUZIÈME LEÇON.

ISAIE.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Messieurs,

Entre les divers poètes Hébreux que nous avons étudiés jusqu'à ce jour, il n'en est aucun sans doute qui n'ait été prophète. Moïse prédit au peuple qu'il a créé la future apparition d'un législateur plus grand que lui; David consacre de mâles accents à chanter les triomphes d'un monarque mystérieux, c'est-à-dire du Roi du Calvaire, sur les nations vainement conju-

rées et frémissantes; enfin Salomon, dans un poëme embaumé de tous les parfums de l'Orient, célèbre la mystique alliance du Christ et de son Eglise : tous oracles qui, réalisés par l'histoire dans la plénitude des temps, annoncent avec évidence que, des hauteurs du Dieu qui les inspira, leurs auteurs furent initiés aux lointains secrets de l'avenir. Mais, il faut le dire en même temps, ces accents prophétiques ne font que passer en courant sur leurs lèvres. Au milieu de l'enthousiasme dont il les transporte, l'Esprit saint soulève un faible pan du voile qui pour eux couvre les siècles ; ils y plongent un regard, et le rideau retombe, laissant à peine à leur muse le temps de saisir, dans l'éloignement des âges, un tableau qu'ils se hâtent de refléter dans des chants aussi rapides que leur vision. C'est un éclair sur leur génie, le fond général de leurs écrits roule sur des sentiments personnels ou des faits accomplis; et par-dessus leur titre de prophète brille toujours une autre gloire qui, sans les orner de plus d'éclat, occupe au moins plus de place dans leur couronne, et sert à l'observateur pour caractériser l'objet de leurs ouvrages et la nature de leur mission.

Il n'en est pas de même de l'auteur que nous devons analyser aujourd'hui, je veux désigner Isaïe.

Je vois le législateur dominer dans Moïse ; le chantre de la piété, dans David ; le moraliste, dans Salomon ; mais dans le fils d'Amos, le poète de l'avenir l'emporte sur tous les autres caractères. Il est le premier de ces quatre grands prophètes qui soutinrent l'édifice de l'ancienne loi, comme les quatre Evangélistes soutiennent le sanctuaire de la loi nouvelle ; et planant du vol de l'aigle, ainsi que le fit plus tard le vieillard de Pathmos, c'est du sommet de l'inspiration la plus sublime qu'il chante les évènements révélés à sa muse.

Avant d'apprécier son génie, permettez-moi, Messieurs, de vous dire un mot sur ces prophètes dont il fut tout ensemble et le frère et le roi. Si je vous demande cette liberté, ce n'est point pour vous fatiguer par une aigre et sèche dissertation ; mais seulement pour rétablir ici la valeur d'un terme trop souvent dénaturé dans les idées publiques.

Oui, Messieurs, une foule de notions inexactes, quoique parfois honorables et respectueusement exprimées, ont été mises de nos jours en circulation sur ces hommes étonnants. On s'est mépris par une première illusion sur la source de leurs oracles. « Les premiers » dans l'antiquité, dit un auteur moderne, ils s'aperçu» rent que le vieil Orient était mort ; ils célébrèrent

» par avance ses funérailles. Dans un temps où les » empires d'Egypte, de Babylone, étaient encore de» bout, quand rien en apparence n'en annonçait la » ruine, ils eurent le sentiment assuré que c'était fait » de cette société. Où puisaient-ils cette science? Le » dieu de l'histoire vivait en eux; du faîte de l'idée » de l'unité divine, comme du haut d'une tour mer» veilleuse, ils dominaient tout l'horizon de l'anti» quité; ils voyaient d'une vue distincte crouler les » vieux systèmes qui les entouraient, et avec les » divinités surannées tomber les sociétés, les empires, » les états qu'elles avaient soutenus jusque-là; c'est » dans l'histoire religieuse qu'ils lisaient l'histoire » politique et civile; la mort des dieux leur en» *seignait par avance la mort des peuples* (1). » Ainsi parle l'auteur du *Génie des Religions*; c'est-à-dire qu'à ses yeux il n'exista pour nos prophètes aucune révélation rigoureuse; que leurs pressentiments sur l'avenir furent seulement inspirés par ce *mens divinior* des poètes, faculté qui consiste dans une pénétration de regard plus perçante que celle du vulgaire, et non point dans une irradiation surhumaine; qu'ils s'appuyèrent sur des faits dont ils

(1) *Génie des Religions.*

étaient témoins pour en conclure à ceux qu'ils annonçaient ; et qu'ainsi leurs présages peuvent être comparés à ceux de ces observateurs ou de ces philosophes qui, du haut d'une constitution sociale ou d'un symbole religieux, prévoient à de plus ou moins longs intervalles les fruits de gloire ou de mort qui doivent en sortir. Cette pensée, il est vrai, n'est pas rendue en termes positifs ; l'écrivain qui l'exprime l'enveloppe d'un certain vague qui à d'autres époques de son talent eût été peut-être involontaire, mais qui maintenant me paraît tenir du calcul, et déguise, je crois, pour moins choquer. Telle n'est pas toutefois l'indécision de sa parole que son opinion ne s'y trahisse. Placer les prophètes sur le dogme de l'unité divine comme sur leur unique point d'observation, nous les montrer lisant l'avenir dans le passé, la ruine des nations dans la fragilité des idoles, c'est assez hautement nous dire qu'ils furent, non les miraculeux confidents du Très-Haut, mais seulement des sages sublimes, et cette définition n'est rien moins qu'une erreur. Assurément les prophètes ne furent point de vulgaires intelligences ; ils connurent, au moins pour la plupart, l'univers de leur époque ; et comme les plus illustres génies des sociétés antiques, ils pouvaient, même aux seules clartés de leur saga-

cité mortelle, former sur les peuples qui les environnaient de brillantes conjectures. Cependant leurs lumières *jaillirent d'un autre foyer*, quand ils prononcèrent leurs oracles ; ce n'était pas le dieu de l'histoire comme on l'a dit, ce n'était pas le dieu de l'enthousiasme qui vivait en eux ; c'était le Dieu du ciel ; c'était le Roi des siècles ; il se communiquait à eux, écrit Bossuet, d'une façon particulière ; il leur révélait, non point par le langage des croyances, par le cri des évènements, par les incantations du désert, mais par une illumination merveilleuse, les plans de sa providence et les résolutions de son courroux sur les générations futures ; en sorte que, sans emphase poétique et dans toute la rigueur de la lettre, le maître des temps et du monde, obsédant leur âme de son esprit, la faisait vibrer sous son action comme un instrument résonne sous la main qui le presse. Voilà ce que démontrent de concert et le témoignage même des prophètes, garanti dans la vérité de son objet par d'éclatants prodiges ; et trente siècles au moins qui de leurs voix l'attestent ; et deux imposantes sociétés qui mille fois ont versé leur sang pour rendre hommage à ce fait comme aux autres dogmes de leur croyance ; et enfin la nature des prophéties qui à force d'être fermes dans leur accent, minu-

tieuses dans leurs détails, précises dans les choses, les noms et les époques, démontrent avec éclat qu'elles furent le résultat d'une inspiration divine, et non point une conclusion de l'histoire, fondement sur lequel on n'appuya jamais par rapport à l'avenir que des conjectures vagues et chancelantes.

A ce préjugé sur l'inspiration des prophètes s'en joint un autre sur le caractère de leur mission. « C'était, dit un second écrivain, l'idole de notre » siècle, c'était évidemment une classe sainte et let- » trée; toujours en opposition avec les rois; tribuns » sacrés du peuple, le soulevant ou l'apaisant avec » des chants, des paraboles, des menaces; formant » des factions dans Israël, comme la parole et la » presse en forment parmi nous; se combattant les » uns les autres, d'abord avec le glaive de leur pa- » role, puis avec la lapidation ou l'épée; s'extermi- » nant de la face de la terre comme on voit Elie en » exterminer par centaines; puis succombant eux- » mêmes à leur tour, et faisant place à d'autres » dominateurs du peuple (1). »

Vous venez d'entendre M. de Lamartine. Appliquées seulement aux faux prophètes dont Israël fut le jouet

(1) LAMARTINE. *Voyage en Orient*, tom. I, pag. 340; édition d'élite.

par intervalles, ces paroles, sans être exactes dans tous les traits, pourraient avoir cependant quelque vérité. Mais rapportées aux prophètes fidèles comme elles semblent devoir l'être, puisqu'on ne fait aucune distinction, elles deviennent profondément injustes. Il est inouï que ces hommes, aussi vertueux de cœur qu'ils étaient puissants de parole, se soient constitués dans une hostilité perpétuelle avec les princes. Tant que leurs souverains restaient soumis au Seigneur, ils s'en montraient eux-mêmes les sujets les plus dévoués ; ils les protégeaient dans l'inviolabilité de leurs priviléges ; ils les dérobaient aux coups des orages populaires ; ils les consolaient dans leurs maux ; ils invoquaient le ciel pour eux, et qui ne sait combien de fois, unissant la puissance du miracle aux gloires de la prophétie, ils déconcertèrent la nature dans l'intérêt tout personnel d'un monarque Israélite ? Si jamais ils s'élevaient contre le chef de l'état, c'était lorsqu'oubliant le Dieu dont il était le ministre et qui l'avait couronné, il le détrônait de son autel pour y placer des idoles ; lorsque, malgré les sévères défenses du Très-Haut, il osait contracter des alliances étrangères ; lorsque, déposant la sainteté des mœurs si vigoureusement recommandée par la loi divine, il désolait le peuple par la solennité de ses scandales, et faisait de son

palais le sanctuaire de l'infamie ; lorsque, abusant de son autorité suprême et de l'ascendant qu'elle lui donnait sur la foule, il essayait d'entraîner les tribus à sa suite dans la voie corrompue des nations, et voulait les forcer d'abjurer une foi dont il devait être le tuteur ; lorsque, tyran du moins, s'il n'était persécuteur, il écrasait Juda d'impôts, dépouillait les faibles de leurs biens ou de leur vie pour satisfaire à ses passions, ou chose plus cruelle encore ! à de fantasques caprices, et prenait une sombre joie à régner, ainsi que parle l'Ecriture, comme ferait le léopard sur un peuple de victimes. Alors, il est vrai, les prophètes tonnaient publiquement contre les rois ; ils leur rappelaient avec un mélange sublime de force et d'indépendance les droits de Dieu, de la morale et du peuple ; ils les menaçaient de fléaux, de déshonneur ou de ruine, s'ils persévéraient dans le désordre ou le despotisme ; et par ce noble ministère, je l'avoue, au caractère de l'apôtre ils réunissaient à certains moments quelque chose du tribun. Mais outre qu'ils ne se décidaient à cette mission que sur une délégation du Très-Haut, il faut dire qu'au sein même de leurs reproches les plus hardis et de leurs libertés les plus intrépides, ils vénéraient l'autorité de celui dont ils flétrissaient les crimes ; qu'ils obéissaient à

ses lois tant qu'elles ne portaient pas atteinte à la loi plus auguste du Seigneur et de la conscience ; que s'ils résistaient à ses ordres impies, c'était avec calme et sans violence ; que s'ils condamnaient ce que ses décrets pouvaient avoir de barbare, c'était sans appel à la révolte ; qu'ils encourageaient au contraire les peuples à courber tranquillement la tête sous la verge de l'oppresseur, attendant du Très-Haut, qui ne manquerait pas de les secourir, la cessation de leurs peines et le renversement du despote ; qu'enfin, livrés par le courroux royal à la main des bourreaux, ils ne surent jamais que mourir en silence : noble exemple qui, suivi dans les temps mauvais de l'ancienne alliance par une infinité de fidèles, commence dès lors à rendre à la vérité ce témoignage du sang, dont le catholicisme, après plus de trois mille ans, fait encore entendre les cris sous les cangues d'Anam, comme dans les huttes sauvages de la Polynésie.

Autant les prophètes étaient soumis aux princes, autant ils étaient mutuellement unis. Les imposteurs et les devins trouvaient en eux, il est vrai, des ennemis intraitables ; interprètes de la vérité, ils se déchaînaient avec une sainte véhémence contre les docteurs du mensonge, et plus d'une fois on les vit appeler sur les apôtres de l'enfer ou les foudres du ciel, ou la voracité des

animaux féroces; rien n'était plus dans l'ordre; Dieu le leur commandait. Mais la haine qu'ils portaient aux séducteurs du peuple ne régnait point entr'eux; on les voit vivre, dit Bossuet, dans une espèce de communauté; et cette unité de mœurs est comme le symbole d'une douce unité de sentiments; toutes les passions qui divisent sont éteintes en leur âme; et parce que nul germe d'égoïsme ne fermente en leur cœur, nulle rivalité ne se manifeste dans leur ministère; ils parlent au peuple non pour eux, mais pour lui-même; et bien loin de chercher à le diviser en partis dont ils se fassent les drapeaux, ils tendent de tous leurs efforts à resserrer les liens de la société Judaïque quand ils se relâchent, à détruire dans l'esprit général les semences de dissensions que parfois on y jette, à subordonner enfin tous les intérêts particuliers à l'intérêt public, et tous les sentiments individuels au saint amour de la commune patrie.

Tels sont les prophètes, dégagés des fausses couleurs sous lesquelles trop souvent la prévention les présente à la crédulité qui l'écoute; telles sont et la nature de leur inspiration et la sainteté de leur ministère, c'est-à-dire que la première est une illumination surhumaine; le second, un sublime apostolat de patriotisme et de vertu : magnifiques gloires après lesquel-

les on peut justement s'écrier avec M. de Lamartine, plus exact ici qu'il ne l'est ailleurs : « Jamais la poé-
» sie n'a joué un si grand rôle dans le drame politi-
» que, dans les destinées de la civilisation : c'est un
» beau chant de l'histoire du monde. »

Hé bien ! Messieurs, dans cette grande épopée prophétique, passez-moi l'expression, le caractère d'Isaïe n'est pas le moins solennel. C'est d'abord en lui la poésie du courage. A la voix du Très-Haut, il entreprend de reprocher aux Juifs les crimes dont ils se sont souillés sous un règne pervers; il parcourt les cités et les villages, promenant partout, avec la sévérité de ses mœurs et de sa face, l'amertume de ses censures; il présage que si le repentir et les larmes d'Israël n'effacent ses iniquités aux regards de la divine justice, Jérusalem détruite pleurera ses habitants traînés en servitude sous de lointains climats; et, pour mieux caractériser l'esclavage qu'il annonce, il unit le langage des signes à celui de la parole, et je vois ce fils des princes trois ans errer, en haillons et les pieds nus, sur les sables brûlants de la Palestine, figurant à ses concitoyens, par ses austérités, les futures rigueurs de la captivité qui les attend. On se rit du prophète et de sa mise emblématique; mais n'importe, il marche toujours son train ; du tonnerre de ses mena-

ces, il couvre l'accent des railleries, et subjugués à la fin par la force de sa voix, autant que par l'obstination de ses anathèmes, les Juifs ont cessé de sourire et se sont pris à trembler. A leur tour les rois entendent sur eux gronder ses foudres, et comme il flétrit la mémoire d'Achaz, il relève avec une sainte audace les prévarications de Manassès. Mais ici la liberté de son zèle doit subir une autre expiation que celle de la pitié. L'irritation de l'orgueil, vous le savez, ne fait pas moins les tyrans que les ombrages de la faiblesse ; et voilà, nous dit la tradition des Juifs, que blessé des reproches d'Isaïe, Manassès, pour s'en laver, invoque la violence, et condamne le fils d'Amos à périr sous les dents d'une scie. Sublime couronnement d'une existence magnifique ! La raison peut ne trouver dans ce trépas qu'un malheur, mais la foi m'y découvre une gloire. J'aime à voir le plus auguste prophète du Christ en être aussi l'image, et préluder, par l'effusion de son sang, à ce grand sacrifice du Calvaire, salué par son amour au travers de dix siècles.

L'homme de génie n'est pas moins admirable que l'homme de caractère. Nul poète, ni sacré, ni profane, ne chanta, je puis le dire, dans une situation plus féconde. Isaïe est placé entre deux infinis. D'un côté se déroule à ses yeux, comme à ceux de tout Israélite,

l'incomparable histoire de ses aïeux, trésor où se cachent autant de merveilles que la nature a jeté de perles au vaste fond des mers. D'un autre côté le ciel entr'ouvre devant lui l'avenir à des lointains sans limites. Jamais aucun prophète ne fut admis à pénétrer plus avant dans les conseils encore inaccomplis de la Providence. Moïse fut, il est vrai, le familier du Très-Haut; à chaque instant il s'entretenait avec le Seigneur, en recevait des instructions ou lui confiait ses peines, faveurs dont le fils d'Amos fut moins souvent honoré. Mais pour le législateur Israélite l'objet de ces divines communications se rattache presque toujours au présent; il n'entrevoit les siècles futurs que dans de vagues lueurs; il ne discerne sur leur immensité que de rares détails, tandis qu'Isaïe, les parcourant d'un regard aussi pénétrant qu'il est sûr, leur surprend le secret de presque tous les évènements dont ils doivent un jour développer la chaîne.

Voyez, Messieurs; une ceinture d'empires florissants et d'opulentes cités entoure Jérusalem, effacée par leur éclat et menacée par leur puissance; là, c'est Ninive avec le faste au loin renommé de ses mœurs; ici domine Babylone, cette reine superbe de l'Euphrate; ailleurs ce sont deux filles de la mer, Tyr et Sydon, ports heureux dont les vais-

seaux s'en vont déployant leurs voiles sur les ondes, comme les aiglons déploient leurs ailes dans les cieux; au pied du Liban, Damas s'épanouit comme une rose, mais comme une rose armée d'aiguillons de fer pour se défendre; enfin, je vois entre l'occident et le midi, l'Egypte élever, par-dessus les roseaux de son grand fleuve, une tête couronnée de tours et de murailles, tandis que de sa main découlent à flots l'abondance des guérets et les merveilles des arts. Tous ces royaumes sont fermes; leurs bases n'ont pas encore chancelé; leurs divinités reposent en paix sur de tranquilles autels; tant de magnificence et de force environnent leurs rois qu'ils s'appelleraient volontiers non-seulement les fils des dieux et dieux eux-mêmes, mais encore les maîtres de l'avenir, j'allais presque dire le désespoir du temps; et chose étonnante! pendant qu'ils se promettent ainsi dans le délire de l'orgueil une gloire impérissable, un poète Israélite qu'ils ignorent, et qu'ils dédaigneraient sans doute s'il leur était connu, se rit de leurs espérances. Des montagnes éternelles qu'il habite, il perce à l'infini dans les futurs destins de ces états si fiers d'eux-mêmes; il atteint du regard le terme où doivent aboutir les brillantes évolutions qu'ils accomplissent; il les voit se brisant les uns les autres comme des vases d'argile entre les mains

du Très-Haut qui s'apprête à les choquer, et voilà que pour les désenchanter de leur grandeur, il les traîne brutalement au spectacle anticipé de leur ruine. Insensés, ils rêvent l'immortalité du temps; et lui se tournant aux divers points des cieux sous lesquels ils reposent, leur jette à grande voix une sentence de mort. « Prophétie contre Babylone. *Onus Babylonis.* Prophé» tie contre Moab. *Onus Moab.* Prophétie contre Damas. » *Onus Damasci.* Prophétie contre l'Egypte! *Onus* » *Ægypti!* Prophétie contre Tyr. *Onus Tyri!* » Certes! Messieurs, des cris plus solennels ont-ils jamais retenti dans le monde? et quand on songe qu'Isaïe les poussa des hauteurs inaccessibles de la prescience infinie; quand on observe que plus tard les siècles et les peuples se chargent, ministres fidèles, d'exécuter ces arrêts; quand, pour parler avec un auteur à qui la seule orthodoxie manque pour être sublime, quand on voit que *l'empire des Mèdes sort à point nommé pour subjuguer Babylone; que Cambyse fait battre de verges les ossements des Pharaons; que les royaumes de Damas et d'Ephraïm sont enlevés comme des nids d'oiseaux par le grand oiseleur de la Chaldée*, l'imagination ne désespère-t-elle pas de concevoir pour le poète une inspiration plus étonnante, et un point de vue d'où son œil puisse embrasser une plus large circonférence et de plus vastes tableaux?

C'est peu toutefois qu'Isaïe aperçoive au grand jour la ruine de ces vieux empires de l'Orient, s'abattant les uns sur les autres, comme les arbres des forêts au souffle des orages; c'est peu qu'il distingue avec netteté, dans les vapeurs de l'avenir, les vicissitudes d'Israël abandonnant vingt fois et vingt fois reconquérant Jérusalem, comme l'hirondelle quitte et reprend le toit qui l'abrita; il étend son regard jusqu'au Christ lui-même, et en découvre la sanglante histoire dans une telle plénitude de traits et de lumière, que, selon le mot de saint Jérôme toujours heureux, quoique souvent répété, vous croiriez, au tableau qu'il en trace, entendre plutôt un récit qu'un présage. David, le plus éclairé de tous les prophètes suscités avant lui, n'a vu le libérateur que sous le triple aspect de sa mort, de son onction royale et de ses vengeances. Isaïe le contemple de près sous chacune de ses faces, et comme il peut le considérer dans les phases diverses de sa tragique existence, il peut aussi l'apprécier dans son influence sur les peuples. « Telle est la hauteur de leur trépied, a-t-» on dit en parlant des prophètes, qu'ils embrassent » tout l'horizon de l'histoire, et que chaque siècle est » compris comme un flot dans cette vision de l'océan » des temps. Car ils ne prophétisent pas seulement » une série d'accidents, d'évènements, comme les ora-

» cles grecs. Ils annoncent un changement social, une
» cité, une humanité nouvelle. Le règne de David est
» pour eux un âge d'or qu'ils étendent à tout l'avenir.»
C'est surtout d'Isaïe qu'on peut faire cet éloge, et comme on l'a écrit avec autant d'esprit que de vérité, il y a plus qu'une république de Platon dans un seul de ses chapitres, je pourrais presque dire dans une seule de ses pages. Il ne rêve pas de brillantes imaginations dans l'intérêt d'un seul état comme le philosophe d'Athènes; *il célèbre* de sublimes réalités dont l'application dans son vaste réseau doit envelopper le monde. Entendez-le plutôt lui-même décrivant les phénomènes étranges qu'il est permis à son œil d'entrevoir ! Vous trouverez dans ses paroles, si pâlement traduites que je vous les présente, un heureux avant-goût des célestes harmonies dont il doit nous enivrer plus tard.

« Un petit enfant nous est né, s'écrie-t-il ; il croî-
» tra comme l'arbrisseau sous les regards de Dieu ;
» c'est une racine qui germera dans une terre aride ;
» il n'aura ni grâce, ni beauté ; nous l'avons vu ; on
» ne le regardait pas et nous avons pleuré sur lui.
» Méprisé, passant pour le dernier des humains, vé-
» ritable homme de douleur et connaissant l'infir-
» mité, il avait une face abattue, sans gloire, et nous
» n'en avons pas tenu compte. Il s'est approprié nos

» langueurs, il a porté nos peines, et nous l'avons
» pris pour un lépreux dévoué du ciel aux humilia-
» tions et à la souffrance. Il a été déchiré, et c'est pour
» nos fautes; il a été broyé, et c'est pour nos crimes.
» Nous avons la paix, mais il l'a payée et nous devons
» à ses maux d'être guéris : nous nous sommes égarés
» comme des brebis infidèles; chacun s'en est allé dans
» sa voie; et le Seigneur a rassemblé toutes nos iniqui-
» tés sur la tête de cette victime. C'est du reste parce
» qu'il le veut qu'il s'immole; et voilà qu'il n'ouvre pas
» la bouche; il marche comme une brebis à la mort
» et se tait comme l'agneau sous la main qui tond sa
» laine. Mais parce qu'il a déposé son ame pour le pé-
» ché, il verra naître de son sang une postérité sans
» mesure; parce qu'il a été compté parmi les scélérats;
» parce qu'il a expié les péchés du monde; parce qu'il
» a prié pour les pécheurs, je disperserai ses ennemis
» et lui donnerai de partager les dépouilles des forts!

» Jérusalem stérile! entonne des hymnes de joie!
» voici que je viens réunir toutes les nations et toutes
» les langues; j'élèverai un signe au milieu d'elles. Je
» députerai des messagers de salut aux peuples perdus
» au sein des mers, à l'Afrique et à la Lydie dont les
» enfants lancent la flèche, à l'Italie, à la Grèce, aux îles
» lointaines qui n'ont pas entendu parler de moi, ni vu

» ma gloire ; et de tous les vents du monde ces am-
» bassadeurs, ô Israël, vous amèneront des frères.
» Toutes les nations accourront en foule à la montagne
» du Seigneur ; elles changeront leurs épées en socs de
» charrue ; et leurs lances en faucilles ; elles n'arme-
» ront plus leurs mains du glaive pour se combattre ;
» les guerres auront pris fin ; l'enfant d'un jour pourra
» se jouer impunément avec l'aspic ; le serpent ne
» mordra plus alors que la poussière, et sur le mont
» sacré du Seigneur rien n'existera plus qui puisse ni
» vous tuer ni vous nuire » (1). Voilà, Messieurs, jusqu'où plongeait il y a plus de trente siècles le coup d'œil d'Isaïe ; c'est-à-dire que, témoin par anticipation d'un évènement dont l'attente devait faire encore sept cents ans palpiter l'univers, il assistait au divin drame de la rédemption, depuis son humble début à Bethléem jusqu'à sa solennelle conclusion sur le Golgotha ; c'est-à-dire qu'il entrevoyait l'immense révolution politique à la fois et religieuse dont le catholicisme devait être l'instrument, révolution si profonde à ses yeux, qu'il l'appelait déjà comme nous une autre création ; c'est-à-dire enfin que, par une gloire sans exemple, il sonda dans toute leur immensité les deux abîmes du temps entre lesquels fut resserrée sa passagère existence ;

(1) Isaïe. *Passim.*

que son génie, au lieu d'être circonscrit dans le cercle d'un jour, avait reçu pour domaine la plénitude même des siècles, et que pour inspirer sa muse, il lui fut donné de parcourir en quelque sorte d'une extrémité jusqu'à l'autre les annales du monde; le passé dans les traditions des peuples; l'avenir dans les décrets mêmes de celui qui le prépare, et dans les pages du vaste livre de la providence fermées encore pour son époque.

Maintenant, Messieurs, que les champs ouverts au génie de notre divin poète nous sont connus, je me demande à quel ordre il s'assujettit dans leur exploitation?

Le livre qu'il nous a laissé n'est point, comme celui de Job, un poème régulier et fondu d'un seul jet, dont les parties s'enchaînant et se développant, concourent par une série d'accidents coordonnés à préparer un dénoûment qui les lie, les explique et les couronne. C'est plutôt un assemblage de compositions distinctes, écloses à différentes époques d'une existence septuagénaire, et roulant sur des objets, à la vérité souvent analogues, mais toujours envisagés sous un aspect solitaire, de manière à constituer comme autant de tableaux à part. Tout même n'est pas poésie dans ce divin ouvrage. Çà et là quelques pages historiques le détachent du fond des prophéties, ainsi que des arbres s'élèveraient entre les fleurs d'un parterre; en sorte

qu'Isaïe, comme la plupart de nos écrivains sacrés, se recommande moins à l'admiration du goût par une gloire d'ensemble et d'économie, que par la sublimité des détails; on ne peut appeler ses poésies un monument remarquable d'architecture et de proportions; mais au moins une galerie merveilleuse sous laquelle reposent abritées de magnifiques statues.

Je ne m'étonne pas du reste de trouver en elles ces traces d'incohérence. Qui ne sait de quelle manière composaient les prophètes? Ils ne parlaient pas d'eux-mêmes; leur enthousiasme venait du ciel, et l'Esprit saint en était l'auteur. Obéir à l'irrésistible impulsion de son souffle divin, épancher au dehors les idées qu'il versait dans leur intelligence, refléter dans la parole les mystérieuses visions et les songes allégoriques dont il berçait leur sommeil, voilà tout ce qu'ils faisaient; et parce que le Dieu qui les obsédait aimait à se jouer dans ses communications avec eux, comme il le dit lui-même; parce que d'un moment à l'autre il faisait tourner le soleil, passez-moi l'expression, changeait leurs perspectives et les plaçait en face de nouveaux horizons, de là vient que des abîmes se creusent entre leurs chants divers, et qu'on y voit régner une sorte de chaos. La mobile variété de leur inspiration se reproduit dans leurs poésies en thêmes rompus et dispa-

rates. C'est ainsi que s'explique l'habituelle désunion des oracles d'Isaïe. Il s'élance où l'action du vent inspirateur le pousse, comme ces fantômes mystérieux dont parle Ezéchiel ; et si vous lui demandez pourquoi la marche de son génie est brisée par tant de bonds, pourquoi dans un clin d'œil il vous précipite de l'univers qui naît à l'univers qui croule, pourquoi dans sa course vagabonde, il promène si brusquement les éclats de sa voix, comme ceux de ses menaces, de Jérusalem à Damas, et de Damas à Babylone ; il vous répond : adressez-vous à Dieu ; mes cris sont le simple écho de sa grande parole, et tel est l'ordre selon lequel je fais gronder la foudre sur la tête des peuples, tel est le rang où le courroux divin les désigne à l'anathême.

Chose d'ailleurs remarquable ! exilée de l'ensemble, la méthode s'est réfugiée dans le détail, et, parmi les chants d'Isaïe, ceux dont l'objet est analogue s'encadrent assez souvent dans une ordonnance semblable. S'agit-il de lancer des menaces contre les faux dieux et les empires qui les adorent ? Telle est alors l'habitude du poète qu'il aborde brusquement le tableau des malheurs qu'il entrevoit et s'y concentre ; il dédaigne d'un côté d'en expliquer la cause ; de l'autre il affecte de ne point en adoucir l'impression, si désolante qu'elle

puisse être; il éclate en un mot comme ce tonnerre, qui, parti sans éclair, roule, tombe et s'éteint sans décharger le ciel. Menace-t-il Jérusalem? Il commence par des reproches violents ou paternels; il rappelle les crimes au sein desquels Juda s'est plongé, malgré les serments de vertu qu'il a faits au Seigneur; il suppose que ces prévarications montent aux cieux en cris de blasphême, et s'en vont provoquer une vengeance plus ou moins éclatante, suivant que leur noirceur est plus ou moins hideuse; il montre enfin le Seigneur s'éveillant, s'irritant au bruit de ces iniquités qui l'outragent, et déchaînant contre elles son courroux et ses fléaux: en d'autres termes, il fait d'abord voir les nuages s'élevant des vapeurs de la terre tout chargés de tempête; et puis quand il en a ainsi dévoilé l'origine et comme justifié l'explosion par avance, il les appelle à vomir leurs fureurs sur le sol même qui les a formés. L'orage est affreux; mais il passe; plus le ciel s'irrite, et plus tôt il est éclairci; le soleil un instant voilé ne tarde pas à reparaître; les oracles commencés par l'indignation sont achevés par la miséricorde; de la même voix qui fit trembler et défaillir la fille de Sion, le prophète s'empresse de lui rendre la vie et l'espérance, et de là vient que l'Ecriture le représente pour Jérusalem affligée comme l'ange de la consolation, *con-*

solatus est lugentes in Sion. Parle-t-il du libérateur que l'univers attend? ordinairement il le peint dans le même tableau sous le double aspect de ses humiliations et de ses grandeurs, rachetant ainsi la bassesse par la gloire et faisant ressortir l'élévation par les abaissements. Enfin célèbre-t-il les futurs triomphes de l'épouse du Christ? La théorie de sa muse est ici le contraste, et pendant que sur le premier plan de la toile il vous montre les idoles, leurs adorateurs et leurs temples renversés sous les coups de la main suprême qui les brise, vous découvrez en perspective la Jérusalem nouvelle, qui s'élevant du désert, à l'ombre du vrai Dieu, comme une ville enchantée, grandit parmi les ruines des autres cités qui s'écroulent, et rassemble dans ses murs leurs peuples sans asile.

Voilà, Messieurs, la marche d'Isaïe dans ce qu'elle a de plus général. Assurément cette manière de procéder n'est pas sans exception; mais du moins, si je ne m'abuse, habituellement elle domine. Il s'en faut aussi que, même lorsqu'elle existe, son empreinte soit toujours évidemment caractérisée; mais outre que ces moments d'obscurité sont rares, elle ne se cache jamais à de telles profondeurs, qu'on ne puisse avec de légers efforts en retrouver la trace. On peut dire ici d'Isaïe ce qu'un critique italien disait autrefois de Pin-

dare. Il pousse son navire en pleine mer; il déploie toutes les voiles; il affronte la tempête et les rochers; les flots se soulèvent et sont prêts à l'engloutir; déjà même il a disparu dans les vagues à l'œil qui le contemple, et si vous vous détournez à ce spectacle, vous le croirez dans l'abîme. Mais regardez encore; les ondes qui en se creusant paraissaient l'avoir dévoré, se redressent; il bondit avec elles, et leurs immenses oscillations, au lieu de le jeter à l'écueil, le portent au rivage.



TREIZIÈME LEÇON.

ISAÏE.

DEUXIÈME ÉTUDE.

MESSIEURS,

Avez-vous jamais contemplé le soleil se couchant au milieu de transparents nuages? Sa lumière se joue alors en mille nuances variées, à travers les vapeurs diaphanes qui l'environnent; tantôt il les fait étinceler comme l'argent; tantôt il étend sur elles un vaste reflet d'or; tantôt au souffle qui balance les nues vous croiriez voir rouler dans l'espace une mer aux vagues

d'écarlate ou de rose ; tel est enfin le nombre des teintes dont il revêt les cieux que, non-seulement il déploie, par rubans isolés, chacune des grandes couleurs dont son rayon se compose, mais qu'épuisant toutes les combinaisons auxquelles peut se plier leur nature, il désespère l'œil d'énumérer les caprices de leur mélange. C'est là l'image d'Isaïe ; une immense flexibilité règne dans son talent, et sa supériorité même contribue à le rendre plus mobile. Persuadé que le triomphe comme le devoir du génie consiste à fuir l'uniformité de l'accent et du genre, pour se prêter tour-à-tour aux tons divers de son sujet, il obéit avec une fidélité sévère à cette loi de variété ; son inviolable manière est de suivre les ondulations du thême qu'il exploite, comme l'alcyon s'élève ou s'abaisse au gré des flots où vogue son esquif, et grâce à cette constante habitude de souplesse, le génie du fils d'Amos se présente sous tant de faces qu'il me serait impossible de vous les faire toutes connaître avec une exacte plénitude. Je me borne à signaler les traits qui, pour être en lui les plus marqués, forment en quelque sorte le caractère spécial et la gloire de sa poésie.

J'aime d'abord a considérer en lui le poète de la haute ironie. Une chose, en effet, vous frappe en parcourant ses écrits ; c'est qu'il semble envoyé du

ciel, non point comme les autres prophètes pour accuser les idoles, mais pour leur insulter et faire rougir de leur folie les peuples qui les adorent ; à tout instant, cette pensée des faux dieux, de leurs prosélytes et de leurs prêtres, l'assiége, comme un fantôme inévitable; et chaque fois qu'il y songe, il se prend à jeter sur les uns et les autres des flots de honte et de mépris; il tourne et retourne pour eux la pitié dans tous les sens ; il épuise jusque dans leurs dernières nuances les formes littéraires qu'elle peut revêtir ; il décompose l'idolâtrie dans tout ce qu'elle renferme d'abject ou de stupide pour livrer chacune de ses faces au dédain qu'elle appelle ; et fait incontestable! à quelque point de vue qu'il s'attache, en quelque manière qu'il s'exprime, sa parole s'exhale toujours amère. Il faut le dire toutefois, rien ne le révolte avec plus de violence que le délire de l'homme déifiant un morceau de bois qu'il a travaillé de ses mains ; et c'est quand il flétrit l'absurdité de cette apothéose que son sourire de prophète éclate plus cruel. Entendez, Messieurs.

» Un ouvrier mortel a fait ces divinités éphémères ;... il a coupé
» des cèdres, abattu quelque yeuse, ou renversé des chênes parmi
» les arbres d'une forêt ; peut-être encore a-t-il fait choix d'un pin
» qu'il avait planté lui-même et que la pluie a nourri. Il en a pris
» une moitié pour la livrer aux flammes; du feu qu'elle alimentait
» il a fait cuire sa nourriture ; il s'est rassasié, s'est chauffé, puis il a

» dit : Vah ! je n'ai plus froid; assez long-temps j'ai tenu le foyer !
» Alors, prenant les restes de cette tige mutilée, il en a tiré une
» statue et l'a transformée en dieu; il s'incline devant elle; il l'a-
» dore ; il la prie en s'écriant : *Délivre-moi, tu es mon dieu!* Misé-
» rables ! qui ne se rappellent pas ce qu'ils ont fait l'heure qui pré-
» céda, et ne savent pas se dire : Mais j'en ai brûlé la moitié; la
» viande et le pain de ma table ont rôti sur les charbons qu'elle a
» formés; et j'irais me créer une idole des débris qui demeurent !
» Je me prosternerais devant une tige déchirée ! Mais non; le cœur
» insensé de l'homme a pris la poussière pour son partage ; et le voilà
» qui se courbe devant ce tronc sans vie (1) ! »

C'était ici, vous le sentez, Messieurs, le genre de dérision le plus déchirant que pût adopter le poète ; il est de ces actions si profondément étranges, où tant de bassesse se mêle à tant d'aveuglement qu'elles se vouent d'elles-mêmes au déshonneur, et que pour les faire plus durement expier à ceux qui les accomplirent, il suffit de les exposer avec plus de détails. La métamorphose d'un rameau d'arbre qu'on méprise en divinité qu'on adore, rentrait dans le nombre de ces évènements malheureux; Isaïe l'a compris; pour en mettre le vertige en lumière, il en met le fait en tableau ; et certes ! comme on ne fit jamais de ce désordre une réfutation plus philosophique, on ne lança jamais non plus contre lui raillerie plus accablante ! Ramener à son origine cette vile image à

(1) Isaïe. c. 44.

laquelle l'homme, quoique son auteur, prostitue son encens ; la montrer végétant au sein des bois, avant de régner sur les autels ; tombant ensuite sous la hache comme un tronc sans honneur ; se façonnant plus tard sous la règle et le ciseau ; formant des éclats qu'emporte le fer à sa tige meurtrie l'aliment d'un obscur foyer ; ne s'élevant enfin sur le piédestal qui la supporte que par la force et le bras même de celui qui la nomme son dieu ; n'est-ce pas appeler sur son culte la plus ironique surprise ? et de quelle immense compassion ne s'éprend-on pas pour l'infidèle en le voyant, par je ne sais quelle inexplicable fascination, trembler maintenant devant une matière qu'il maniait tout-à-l'heure, et qu'au moindre caprice il aurait pu réduire en cendres ?

Non, Messieurs, jamais aucun poète, ni sacré, ni profane, n'atteignit l'énergie satirique de ce simple exposé. Il existe, à vrai dire, dans le livre de la Sagesse, le plus élégamment écrit de nos saintes lettres, une peinture analogue par son objet, assez semblable par le ton, et chose impossible à nier, d'une exquise littérature : on y trouve pour la pensée une heureuse réminiscence, j'allais dire une brillante paraphrase d'Isaïe ; et pour la manière, on dirait qu'un souffle parti de l'Ionie est venu par de secrets détours ins-

pirer le poète ; il me semble le reconnaître à l'étendue de sa période, à l'abondance de ses détails, à la timide perfection de son enchaînement, et surtout aux spirituelles antithèses au milieu desquelles il se joue.

« Voyez, dit l'Ecrivain sacré, voyez cet artisan! Après avoir » coupé une tige bien droite dans la forêt, il la dépouille soigneu- » sement de son écorce ; en consacre la partie la plus saine à deve- » nir, entre les mains de son adresse, un vase utile aux exigences de » la vie ; emploie ensuite une moitié des débris de son ouvrage à » préparer sa nourriture, au foyer qu'ils entretiennent ; prend enfin » ce qui lui reste, c'est-à-dire un bois qui ne peut servir d'ailleurs » à rien, un bois déformé, un bois tout déchiré de creux, et puis » le travaille malgré ses vides, et s'efforce, par tout ce qu'il a d'art » et de science, de lui donner une physionomie et de le faire ressem- » bler ou à l'homme ou à quelques vils animaux. Il va plus loin ; il » colore de fard et de vermillon la statue qu'il a faite ; il efface tou- » tes les taches qu'elle peut avoir sous un vernis qui les déguise ; » il lui prépare une demeure convenable ; il l'encadre dans un mur; » il a soin de la consolider avec du fer de peur qu'elle ne tombe, » prenant ainsi pour elle des précautions qu'elle ne peut prendre » elle-même, parce qu'elle n'est qu'une image morte, et par nature » impuissante à trouver en soi de la consistance et de la force. Alors, » adressant ses vœux à l'œuvre de ses mains, il l'interroge sur sa » fortune, sa famille, une alliance qu'il médite ; c'est-à-dire qu'il » ne rougit pas de parler à une substance sans ame, de demander » la santé à l'infirmité même, la vie à la mort, du secours à l'inu- » tilité, le succès d'un voyage à qui ne peut marcher, enfin la fa- » cilité de travailler, d'acquérir et de réussir en tout évènement à » je ne sais quel être qui ne peut prêter aucune assistance (1). »

Assurément, Messieurs, ce passage est admirable ; mais, vous l'avez compris, outre qu'il est moins orien-

(1) Sagesse, c. 13.

tal que le fragment d'Isaïe ; outre que dans le tour de son langage et la théorie de ses procédés, il a quelque chose de moins imprévu, de moins original et rentre assez dans les formes de notre littérature artificielle et polie ; son auteur semble encore affecter de fuir ces accidents populaires sur lesquels insiste le plus fortement le fils d'Amos, et qui prêtent à son tableau ses teintes les plus ardentes, ses plus frappants effets. Que vois-je sous la plume d'Isaïe? Une opposition s'établit entre l'idole arbre encore et l'idole devenue dieu ; entre ces deux lambeaux d'une même tige dont l'un est brûlé par l'homme qui se chauffe à ses flammes, et le fait tomber en cendres, tandis que l'autre plus heureux va régner dans le sanctuaire, et se voit adoré par celui qui pouvait le jeter au feu comme la première moitié ; le prophète s'appesantit sur ce contraste, et c'est là tout ce qu'il invoque pour forcer l'idolâtrie à se confondre de sa stupidité. Il n'en est pas de même de la Sagesse : pour vouer au mépris l'adoration de la matière, pour en dévoiler aux humains le délire, elle va prendre ses oppositions plus haut ; elle montre un être raisonnable s'entretenant avec un être sans idée, mendiant la puissance aux pieds de la faiblesse, réclamant la fortune de qui ne possède rien : c'est plus d'élégance sans doute, c'est

plus de symétrie, c'est plus de métaphysique même, si vous le voulez; mais aussi c'est moins de flétrissure; le fer est moins brûlant; le culte du faux dieu vous paraît moins ridicule: on ne fait ici que briser la statue, tandis que le fils d'Amos la replonge au néant. Observons-le du reste, quelles que soient leurs différences littéraires, ces deux citations sont magnifiques de doctrine; il est impossible d'insulter avec plus d'assurance et de raison à ces vains simulacres, à ces dieux de fabrique humaine, devant lesquels jadis s'inclina l'univers; et quand on pense qu'à l'époque où nos deux prophètes se raillaient ainsi de ces divinités mensongères, les nations les plus brillantes élevaient des sanctuaires à d'impures images; quand on se rappelle qu'au milieu des sociétés les plus éclairées, les philosophes les plus célèbres n'osaient s'affirmer avec hardiesse le dogme de l'unité divine, ni sourire hautement des fantômes déifiés qu'autour d'eux invoquait la foule; quand on se souvient enfin qu'Isaïe et l'auteur de la Sagesse n'expriment point ici des sentiments qui leur aient été personnels, ni des convictions qu'ils se soient eux-mêmes créées, mais des sentiments communs à leur nation tout entière; mais des convictions qui depuis l'origine des temps s'étaient conservées toujours

vivantes et toujours pures parmi leurs aïeux, tandis qu'à leurs côtés l'obscurité s'abattant sur toutes les autres branches de la famille humaine, leur avait dérobé la trace des vérités essentielles et des grandes traditions primitives, on est saisi malgré soi d'un étonnement profond, et l'on se dit avec l'accent de l'admiration la plus exaltée : « Vraiment il y a ici quelque chose d'extraordinaire ; et pour s'expliquer tant de lumières au milieu de tant de ténèbres, il faut nécessairement reconnaître que ce sont là les hommes et le peuple de Dieu. »

Isaïe, par un second caractère, est le poète du mouvement et de la vie. C'est peu qu'entre tous les auteurs bibliques aucun ne possède au même degré la véhémence oratoire ; c'est peu qu'héritier du génie de David, il s'élève aux transports les plus ardents, aux bonds les plus impétueux de la verve lyrique ; c'est peu enfin, que de son cœur où bouillonne, comme une mer orageuse, un immense écoulement des colères d'en haut, il fasse éclater coup sur coup des cris de menace aigus, brisés et rapides, comme ces tonnerres dont les sèches détonnations s'accumulent avec fureur les unes sur les autres ; il faut encore non-seulement qu'il personnifie tout dans la richesse de son imagination, mais qu'il anime tout

dans l'excès d'enthousiasme qui l'obsède. Ses poésies ne sont en quelque manière qu'un vaste dialogue ou plutôt qu'un drame immense ; la création tout entière, depuis le Séraphin jusqu'à la fleur des champs, y vient jouer son rôle, et si chaque objet n'y parle pas, au moins n'en est-il aucun que le poète sacré n'interpelle. Annonce-t-il la ruine de Babylone ? « Descends du trône, s'écrie-t-il, descends, reine superbe de la Chaldée, et couche-toi dans la poussière. » Révèle-t-il à Jérusalem sa future grandeur ? « Lève-toi, Jérusalem, couronne-toi de lumière ! voici que la gloire du Seigneur a brillé sur ta tête. » Présage-t-il les triomphes de Cyrus ? Il s'identifie avec le Seigneur, et crie à ce conquérant qui n'existe pas encore : « J'irai devant toi ; j'humilierai les puissances de la terre ; je briserai les barrières de fer et les portes d'airain. » Tel vous venez ici de l'entendre, Messieurs, tel vous l'entendrez toujours ; c'est-à-dire qu'il prête constamment soit aux êtres, soit aux idées dont il se préoccupe, une ame dont il surabonde ; qu'il les prend à partie ; qu'il les met en action tout inanimés ou muets qu'ils puissent être d'eux-mêmes, et que, par le plus sublime des spectacles, il va jusqu'à s'entretenir, à travers l'immensité des océans ou des siècles, avec des peuples et des héros dont l'infini le sépare,

ou qui reposent encore aux profondeurs du néant.

Voilà, Messieurs, pour ce qui regarde le sentiment. Que dire après cela du coloris ?

La diction d'Isaïe étincelle de mille gloires. Réduit à l'impossibilité de les énumérer toutes, je me hâte de vous indiquer ce qu'il emprunte de charme à la couleur locale. Qu'est-ce à dire? c'est que, par exemple, en présageant une ruine, le prophète reproduit sous vos yeux, avec une vérité parfaite de géographie, d'usages et de mœurs, le tableau des cités ou des régions destinées à servir de théâtres ou de victimes aux désastres qu'il annonce. Tonne-t-il contre l'Egypte ? Aussitôt vous voilà transportés du vol de l'aigle au centre de cette contrée ; et vous voyez d'un même regard, la mer qui se retire, son grand fleuve qui se dessèche, ses joncs et ses roseaux qui languissent, ses pêcheurs jetant vainement leurs filets dans des ondes avares, ses campagnes enfin désolées, parce que le limon bienfaisant du Nil ne vient plus aujourd'hui féconder les guérêts. Menace-t-on l'opulence de Tyr et de Sidon, ces deux reines des flots ? Parce que le commerce fut leur gloire, on appelle les vaisseaux habitués à sortir de leur port à faire retentir au loin des cris de détresse sur les ondes ; on vous montre leurs marchands s'exilant de leurs comptoirs, et tra-

versant les mers, non plus comme autrefois pour aller recueillir les moissons de l'Egypte ou quelques autres productions des contrées étrangères, mais pour demander à des îles lointaines le repos d'un asile qu'elles doivent leur refuser. Enfin s'agit-il de dépeindre le renversement de Babylone, et l'affreux état d'anéantissement où doit descendre sa gloire? Hé bien! s'écrie le prophète, cette ville superbe, l'orgueil de la Chaldée, sera détruite comme le furent jadis et Sodome et Gomorrhe; elle ne sera plus habitée jusqu'à la fin des temps; une telle désolation pèsera sur ses débris, que ni l'Arabe vagabond n'y fixera sa tente, ni le berger de l'Euphrate ne voudra s'y reposer; seuls, d'impurs animaux y prendront leur séjour; les dragons et les serpents seront les rois de ses décombres; sur les tombeaux dévastés danseront follement les satyres; et sous les voûtes à demi-croulantes des édifices et des temples déserts, on n'entendra plus retentir, au lieu des chants de la volupté, que le cri des hibous tristement répété par les échos de la solitude et des ruines. *Respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus.*

Je ne sais, Messieurs, de quelle impression ce caractère vous pénètre; mais, pour moi, quand je le rencontre dans un auteur, quand surtout je l'y dé-

couvre avec la justesse de couleurs et la majesté de traits dont le revêt Isaïe, j'éprouve toujours un enivrement ineffable. Il y a dans ce reflet d'une nature étrangère, de la physionomie d'un peuple et de sa vie, de l'océan, du désert, des fleuves et des ruines, quelque chose qui donne du corps et du mouvement à la poésie, fait palpiter sa lettre et la change en tableaux, frappe l'imagination, la promène au travers d'intéressantes images, agrandit sa sphère, et par la plus délicieuse des illusions, la fait en quelque sorte, de l'humble séjour qu'elle habite, assister au mouvement général et des temps et du monde.

Faut-il après cela me jeter, comme d'autres l'ont fait, dans les banalités de la critique sur le style d'Isaïe; faut-il vous dire que la richesse le caractérise, comme celui de Moïse se distingue par la majesté; qu'il sème sa diction d'images tour-à-tour aimables, terribles ou solennelles; qu'il offre parfois dans son énergie comme un heureux souvenir, comme une brillante imitation de celle que nous avons admirée dans les chants du Pentateuque; qu'au milieu de sa magnificence partout étonnante étincellent pourtant certains mots, certains traits plus éclatants que ceux qui les entourent, et dont plusieurs ont passé dans le langage public, tant l'esprit général les

a trouvés sublimes ; qu'enfin le roi suprême de la poésie hellénique, l'harmonieux et grave Homère ne saurait entrer en parallèle avec le fils d'Amos, et comme l'a dit un récent écrivain, qu'autant le bruit du char de Salmonée est loin d'égaler le bruit du tonnerre éveillant les majestueux échos des cieux, autant le manteau printannier de la terre le cède au radieux manteau du firmament, par une belle nuit d'été, autant aussi le plus grand poète de la Grèce antique s'incline et disparaît devant le plus illustre des prophètes d'Israël ? Non, Messieurs, je ne vous dirai rien de ces merveilles ; elles sont, et parfois trop au long, signalées dans tous les livres. J'aime mieux consacrer les instants qui nous restent à la citation d'un fragment qu'on peut appeler le triomphe d'Isaïe, et qui, par une fatalité malheureuse autant qu'inexplicable, ne jouit pas, à mon avis, de la popularité qu'il mérite dans l'estime générale.

Voici le texte : le Prophète y décrit par avance la chute d'un géant encore debout ; c'est le roi de Babylone.

« Comment l'oppresseur est-il tombé ? Comment ont fini les » impôts qu'il frappait ? »

« Le Seigneur a brisé le bâton des impies et cette verge des » tyrans, qui meurtrissait les peuples dans sa fureur, les écra- » sait dans ses caprices, les désolait dans sa cruauté. »

« A ce coup la terre s'est d'abord reposée dans le silence ; puis » elle s'est réjouie, et son bonheur est allé jusqu'au transport. »

» Les pins eux-mêmes ont tressailli ; les cèdres du Liban, » prince cruel, se sont applaudis de ta ruine ; ils ont dit : » Depuis que tu n'es plus, il n'est personne qui monte pour nous » abattre.

» A son tour l'enfer, à ton approche, s'est ému dans ses noi- » res profondeurs ; il a fait venir au-devant de toi tout ce qu'il » avait de grandes ombres. »

« Tous les princes de la terre se sont élancés de leurs trônes » pour te dire à la fois : Et toi aussi, tu as été renversé ; tu nous » es devenu semblable ; on a forcé ton orgueil de s'abaisser » au sépulcre, et ton cadavre est tombé. »

« La corruption te servira de couche ; et les vers comme un » impur manteau, couvriront ta chair décomposée. »

« Comment donc es-tu tombé des cieux, astre brillant, fils » du matin ? Comment as-tu roulé dans la poussière, toi qui dé- » solais les peuples ? »

« Toi qui disais dans ton cœur : Je m'élèverai dans les cieux ; » j'exalterai mon trône par de là les astres mêmes ; j'irai m'as- » seoir sur les hauteurs d'où s'élance l'aquilon. »

« Je foulerai les nuages, et dans mon élévation, je serai sem- » blable au Très-Haut ! »

« Vains discours ! te voilà maintenant enseveli dans les abî- » mes de la mort. »

« Ceux qui t'ont vu dans ta gloire, s'inclineront pour te re- » connaître, et ne pouvant te voir que de loin, se diront avec » surprise : Est-ce là cet homme qui troubla la terre, ébranla » les royaumes, fit de l'univers une solitude, renversa les cités, » et refusa d'ouvrir les cachots aux prisonniers qu'il y jeta ? »

« Tous les rois des nations se sont endormis dans leur gloire, » et le mortel obscur dans la paix de son foyer. Mais toi, tu as » été repoussé de ton sépulcre, comme un tronc inutile et » souillé. »

« Tu as été enveloppé dans le même sort avec ceux qu'à mois- » sonnés le glaive, et qui tous, réduits à l'état de cadavres infects, » sont ensemble descendus dans la tombe. »

« Cependant tu ne pourras pas même reposer avec eux dans la » mort ; parce que tu as désolé ton empire et comme tué ton peu- » ple. »

« Qu'il le sache aussi ; la race des impies ne sera pas éternelle.
» Dévouez ses fils à la mort à cause des iniquités de leur père;
» ils ne grandiront point ; ils n'hériteront pas de son royaume ;
» ils ne seront pas admis à remplir les cités. »

J'ose à peine, Messieurs, hasarder un commentaire sur ces paroles magnifiques ; la poésie en est, à mes yeux, si ravissante, et l'impression si profonde, qu'au lieu de les faire mieux apprécier, l'analyse de leurs richesses court plutôt le péril d'en affaiblir l'effet. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler à votre admiration l'empreinte de solennité qui les domine. Ce colosse qui tombe de par-delà les nuages où l'élevait son orgueil, l'univers qui se félicite de cette vaste chute, les forêts elles-mêmes qui tressaillent, les enfers qui s'en émeuvent, le peuple des morts qui s'éveille et s'agite aux contre-coups dont sa ténébreuse demeure est soudain ébranlée, n'est-ce pas là le drame plus imposant dont une imagination mortelle puisse dérouler le tableau ? Et ce qu'il est ici de plus glorieux, c'est que le grandiose de la scène n'a rien ni de démesuré, ni de supposé gratuitement et sans motifs. Il se rencontre parfois, il est vrai, dans les poètes profanes des créations analogues ; on y voit des héros gigantesques, de monstrueux guerriers qui, jetés sur la poudre par le bras d'un Hercule ou d'un Ulysse, ébranlent, en s'abat-

tant, les bois et les montagnes, font reculer la mer, et secouent presque le monde. Mais c'est peu que dans ses fictions l'exagération soit manifeste; vous chercheriez aussi vainement une cause plausible du merveilleux qui les colore; la raison ne l'a pas commandé dans ses calculs; c'est l'imagination qui l'a créé dans ses caprices, et pour en goûter pleinement le charme il faut renoncer à s'en justifier la présence. Il n'en est pas de même pour le géant d'Isaïe. Sans doute les secousses qu'il imprime à la nature ont je ne sais quoi d'audacieux, j'ai presque dit d'étrange. Mais à côté du trait qui les décrit, s'en trouve un autre qui les absout. Si l'univers se réjouit, c'est que ses peuples sont soulagés; si les vieux cèdres du Liban frémissent, c'est qu'un maître impitoyable n'ira plus faire couper leurs tiges séculaires; si les enfers se remuent, c'est qu'ils voient arriver un mortel qui s'était flatté de vivre comme Dieu; si enfin les grandes ombres viennent l'insulter au cercueil, c'est que lui-même il les opprima durant sa vie du double poids d'un sceptre tyrannique et d'un insultant mépris; ainsi la philosophie préside-t-elle à la fiction; ainsi par le plus rare et le plus heureux des mélanges, la supposition la plus colossale se déguise-t-elle sous un air de vraisemblance et de naturel; ainsi jouissez-vous d'autant mieux du spectacle de sa

grandeur qu'elle vous paraît plus raisonnable, et qu'en vous éprenant pour elle vous avez moins à craindre de vous extasier en face d'une chimère.

Après la majesté, ce qui me frappe, c'est non-seulement la disposition générale du poëme, disposition la plus logique et la plus heureuse qui se puisse concevoir; non-seulement le mouvement dramatique qui s'y déploie et met en jeu, pour ainsi dire, les cieux, la terre et les enfers; non-seulement la précieuse idée de traduire en discours les sentiments intimes des personnages, et d'en faire ainsi comme un rôle vivant, au lieu d'en faire simplement une peinture inanimée; non-seulement ce ton de grave ironie avec lequel le prophète fait poursuivre le tyran qui n'est plus, par les fantômes accourus pour accueillir son ame; mais encore la vérité profonde de quelques situations et l'énergie de certains contrastes. Je n'en cite que deux exemples.

Voyez ce trait d'émotion! *conquievit et siluit omnis terra, gavisa est et exultavit.* Comme c'est bien ici la marche de la nature! avez-vous remarqué, Messieurs, ce qui se passe dans l'ame humaine après qu'elle s'est vue dégagée de quelques grandes douleurs? son premier sentiment n'est pas de se réjouir; elle respire avant tout de l'oppression qui l'accablait; elle demeure un instant abîmée dans un immense et vague

enivrement; nulle idée précise ne la préoccupe; nul sentiment distinct ne l'agite; aucune parole ne s'échappe de ses lèvres; au dedans règne un chaos d'impressions indéfinies ; au dehors, le silence; et c'est à ce premier état d'un cœur soulagé que le poète sacré fait allusion par ces paroles si merveilleusement caractéristiques : *conquievit et siluit omnis terra.* Mais enfin la suffocation disparaît; l'ivresse par degrés devient moins profonde ; l'ame se replie sur elle-même ; elle apprécie sa position nouvelle; elle la compare aux douleurs dont elle est maintenant affranchie; et de cette confrontation jaillit pour elle une joie d'autant plus transportée que les souffrances auxquelles on vient de la soustraire lui firent éprouver de plus cuisantes amertumes. Cette seconde phase n'échappe point au prophète ; à la terre qui se tait succède bientôt, dans sa fiction, la terre qui tressaille; et l'allégresse qu'elle exprime nous est montrée sans mesure, parce que la plaie dont elle est enfin guérie fut long-temps incurable : *plagâ insanabili.*

Autant cette peinture de cœur est fidèle, autant le contraste qui suit est admirable de force. Que vois-je d'abord? le poète, dans un langage qui n'est propre qu'à l'Ecriture, nous peint son héros s'élevant jusqu'à l'infini, dans les gigantesques illusions de sa vanité. « Je

monterai dans les cieux, » s'est-il dit : mais ce n'est pas assez ; l'aigle aussi s'élance jusqu'aux nuages. « J'irai placer mon trône par-delà les étoiles mêmes ; je me fixerai sur les hauteurs d'où part l'aquilon ; je dominerai les nues ; je serai semblable à Dieu. » Certes ! Messieurs, la prétention paraît bien étrange ; et toutefois elle sera réelle ; ce n'est point ici une vaine supposition de poète ; c'est une allusion prophétique à l'histoire. Nabuchodonosor *dans la folie* de son orgueil ira non-seulement jusqu'à se regarder comme semblable à Dieu, mais encore jusqu'à se faire adorer comme Dieu lui-même ; il est vrai que ce sera pour aboutir ensuite à tomber au rang des brutes ; mais enfin pour un moment tel sera son délire ; Isaïe qui le pressent, nous en instruit ; il nous décrit ce faste de cœur dans tout ce qu'il a de plus extrême ; et c'est pour amener un tableau de déception plus sublime. A peine ce monarque s'est-il assis dans son absurde espérance à côté du Très-Haut, qu'il disparaît abîmé dans les dernières profondeurs du sépulcre. Il pensait monter si haut que l'œil humain n'aurait pu le suivre dans les cieux ; et le voilà tombé si bas, qu'un spectateur debout ne saurait le reconnaître ; il faut, pour le bien voir, qu'on se penche sur le bord du sépulcre où repose son cadavre, *inclinabuntur*, et encore, si profondément qu'on se

courbe, on ne peut jamais l'apercevoir que de loin; la vue reste toujours indécise; c'est à peine si l'on peut s'assurer que ce sont là les dépouilles du grand monarque, et le voyageur entend les curieux se demander avec incertitude : est-ce donc ici ce roi, le fléau des humains? non, Messieurs, je n'ai pas besoin d'insister sur d'autres accidents pour vous faire comprendre que la poésie ne réalisa jamais d'opposition plus tragique. Abattre ainsi du haut du ciel un insensé qui se croit Dieu, pour le jeter en un clin-d'œil dans un abîme au fond duquel on ne l'entrevoit que dans le vague, et sans pouvoir, même avec le regard le plus perçant, prononcer que c'est lui, c'est un de ces coups dont l'audace n'appartient qu'au génie des prophètes!

Frappé de la magnificence empreinte dans cette fiction, un de nos poètes du second ordre a tenté de la traduire. C'est Racine le fils, cet homme qui n'eut qu'un beau talent pour soutenir un nom sublime. Il y avait bien peut-être à lui quelque témérité de se mesurer avec Isaïe; pour s'élever aux sphères de l'aigle, il faut qu'on soit aigle soi-même; mais enfin son audace n'a pas été sans bonheur; et l'on dirait qu'emporté par le modèle, son talent ordinairement calme et pâle ait pris soudain quelque chose de lyrique et de coloré. Je pense que, pour le plaisir de comparer la copie à son

type, vous entendrez avec intérêt la lecture de ses vers. Mon intention, je dois le dire, fut un instant de vous en citer quelques-uns de ma façon ; mais je suis revenu par réflexion sur ce que j'avais résolu par imprudence, persuadé que je vous serais plus agréable en récitant la poésie d'un grand-homme qu'en vous faisant subir celle d'un obscur professeur.

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés ?
Le Seigneur a brisé ce sceptre redoutable,
Dont le poids accablait les humains languissants,
Ce sceptre qui frappait d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.
Nos cris sont apaisés, la terre est en silence,
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran ;
Les cèdres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte.
« Il est mort, disent-ils ; et, depuis qu'il n'est plus,
Jamais de nos débris, la montagne couverte,
Ne nous a vus tomber, par le fer abattus. »
Ton aspect imprévu fit trembler les lieux sombres ;
Tout l'enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé !
Sur la poussière renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?
Puissant roi, prince audacieux,

Comment es-tu tombé des cieux,
La terre aujourd'hui te dévore :
Astre brillant, fils de l'aurore ?
Dans ton cœur tu disais : à Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte.
A mes pieds trembleront les mortels éperdus :
Tu le disais, et tu n'es plus.
Les passants, qui verront ton cadavre paraître,
Diront, en se baissant pour te mieux reconnaître :
Est-ce là le mortel qui troubla l'univers,
Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers,
Qui perdit tant d'Etats, détruisit tant de villes?
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenaient d'arides déserts ?
Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur;
Privé toi seul de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié !
Qu'on prépare à la mort ses enfants misérables !
La race des méchants ne subsistera pas.
Courez tous à ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent ! L'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez ; faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

Vous le voyez, Messieurs, ce n'est pas sans doute le pur reflet d'Isaïe ; Racine le père eût été dans sa traduction, je n'en doute pas, plus oriental et plus solennel ; mais encore nous devons savoir gré à l'auteur du poème de la Religion d'avoir ainsi forcé son vol et de s'être élevé si haut ; d'avoir pénétré si

avant dans les intentions du poète sacré ; d'avoir senti un si grand nombre des effets jetés dans le dithyrambe biblique ; d'avoir si profondément conservé dans sa paraphrase la fidélité littérale, et pour ce qui me regarde, appuyé sur ces caractères, je n'hésite pas à prononcer, qu'après les chœurs d'Esther et d'Athalie, les vers que vous venez d'entendre ont retenti parmi nous comme un des plus nobles échos de la lyre prophétique.

Enfin, Messieurs, pour terminer par une pensée bizarre peut-être, mais qui peut-être aussi vous semblera piquante, la mort du roi de Babylone réunit à la gloire des imitations poétiques la singularité d'une application contemporaine. De nos jours, en effet, il fut un homme qui, par le plus étonnant de tous les phénomènes historiques, traversa, dans une courte existence, toutes les phases de fortune et de malheur que le prophète annonçait jadis au monarque de la Chaldée ; c'est notre Napoléon. A Dieu ne plaise, Messieurs, que je vienne insulter à cette grande ombre que le génie, la gloire, l'infortune et la mort ont consacrée ! je ne dirai point avec le poète biblique que le géant des batailles ait jamais eu la pensée de vouloir être un Dieu; lui qui se regarda toujours comme l'instrument de la providence, comment au-

rait-il pu songer à se faire l'égal du Très-Haut ! mais enfin sa grandeur ne sembla-t-elle pas le dire, si son orgueil n'y pensa pas ? ne fut-il pas un instant où, monarque du plus florissant empire, couronné des lauriers de cent victoires, maître de presque tous les rois devenus ses tributaires, j'allais presque ajouter arbitre même du monde, on l'eût pris volontiers pour quelque chose de plus qu'un mortel? et ne put-on pas dire alors de lui que, monté dans les cieux, il avait établi son trône au-dessus des nuages ? Oui, Messieurs, sa gloire, à certaines heures sublimes, étincela parmi nous d'un éclat surhumain ; rien jamais ne l'avait égalée dans l'histoire des illustrations mortelles, et telle en fut la splendeur qu'un poète contemporain, dans l'excès de son admiration, se hasarda jusqu'à nommer le héros un simulacre de Dieu même.

Mais comme dans sa grandeur le guerrier avait atteint le faîte rêvé par l'ambition du roi d'Assur, il devait aussi lui ressembler dans la profondeur et la rapidité de sa ruine. Après un règne d'un jour, il est tombé sous les coups de la verge divine ; les nations au loin se sont applaudies de sa chute ; on peut, sans être absurde, supposer qu'à l'approche de son ame les rois, les princes et les généraux qu'il avait battus tant de fois se sont pressés sur son passage, dans l'obscur sé-

jour des morts; qui ne sait enfin que son abaissement fut aussi profond que sa hauteur avait été sublime ; qu'après avoir été comme à l'étroit dans le monde, il fut jeté par delà l'équateur sur un roc misérable, au sein d'une île abandonnée; que si dans la première moitié de sa vie il éblouit l'Europe des rayons que lançait sa gloire, dans la seconde il ne se montra plus à nous qu'à travers une distance infinie, et comme un astre presque éteint dans de lointaines vapeurs ; qu'au lieu de terminer ses jours sous le ciel et dans les bras de la patrie, comme le reste des rois qui avaient été ses vassaux, ou des guerriers obscurs qu'il avait commandés, il s'est vu condamné par le sort à mourir entre les mains du peuple qu'il avait le plus détesté ; qu'enfin, trahi dans la plus chère de toutes ses espérances, il n'a pu réussir à fonder une dynastie, et que l'unique héritier de son sang n'a pas tardé dans le printemps de l'âge à le suivre au tombeau, tandis que sa famille exilée ne peut pas, même en courant, traverser cette France où, à côté d'une tombe royale qui l'accuse, tant de monuments et de trophées immortalisent sa mémoire?

Non, Messieurs, l'analogie ne saurait être plus complète; presque tous les traits de l'oracle et de l'histoire se répondent ; et si nous n'avions enfin recouvré les

cendres du héros ; si par l'expiation de l'exil il n'avait obtenu le bonheur de rentrer dans la patrie, et de venir reposer parmi les ossements de ses braves comme à l'ombre des drapeaux qu'il ravit aux étrangers ; si le rocher, témoin de son trépas, recélait encore ses dépouilles, et que j'entendisse un enfant d'Albion répéter sur le sépulcre du grand-homme le dithyrambe d'Isaïe, en vérité je me demanderais avec effroi, si le prophète dans le roi de Babylone n'a pas voulu chanter le captif de sainte Hélène.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE LEÇON.

CONVENANCES ET AVANTAGES D'UN COURS DE LITTÉRATURE BIBLIQUE.

DEUXIÈME LEÇON.

ÉTUDE SUR LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

TROISIÈME LEÇON.

ÉTUDE SUR LA MÉTRIQUE DES HÉBREUX.

QUATRIÈME LEÇON.

MOÏSE. — PREMIÈRE ÉTUDE.

CINQUIÈME LEÇON.

MOÏSE. — DEUXIÈME ÉTUDE.

SIXIÈME LEÇON.

JOB.

DOUZIÈME LEÇON.

ISAÏE. — PREMIÈRE ÉTUDE.

TREIZIÈME LEÇON.

ISAÏE. — DEUXIÈME ÉTUDE.

FIN.